

LE MONDE ILLUSTRÉ



NOËL CANADIEN



JOYEUX NOEL!

À TOUS NOS CLIENTS ET AMIS

Par ce simple souhait nous voulons formuler tous les vœux qui vous sont chers. Mais songez un peu également à faire le **BONHEUR** des autres.

A l'époque des **ETRENNES**, s'il est bon de se montrer généreux, il faut surtout être pratique et d'un goût prononcé. Une seule visite à notre établissement, où s'évalent toutes les plus hautes nouveautés artistiques, en fait de

MEUBLES

TAPIS ET DRAPERIES

Vous permettra de faire votre choix de **CADREUX** pour faire des heureux de tous vos parents et amis. Notre assortiment pour les Fêtes comprend toutes les plus

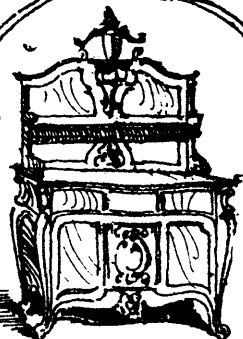
• Riches Créations de l'Ebénisterie Moderne •

LES PLUS BELLES VALEURS AUX PLUS BAS PRIX

N. G. Valiquette

1541, 1547, 1552,

1554 ST CATHERINE

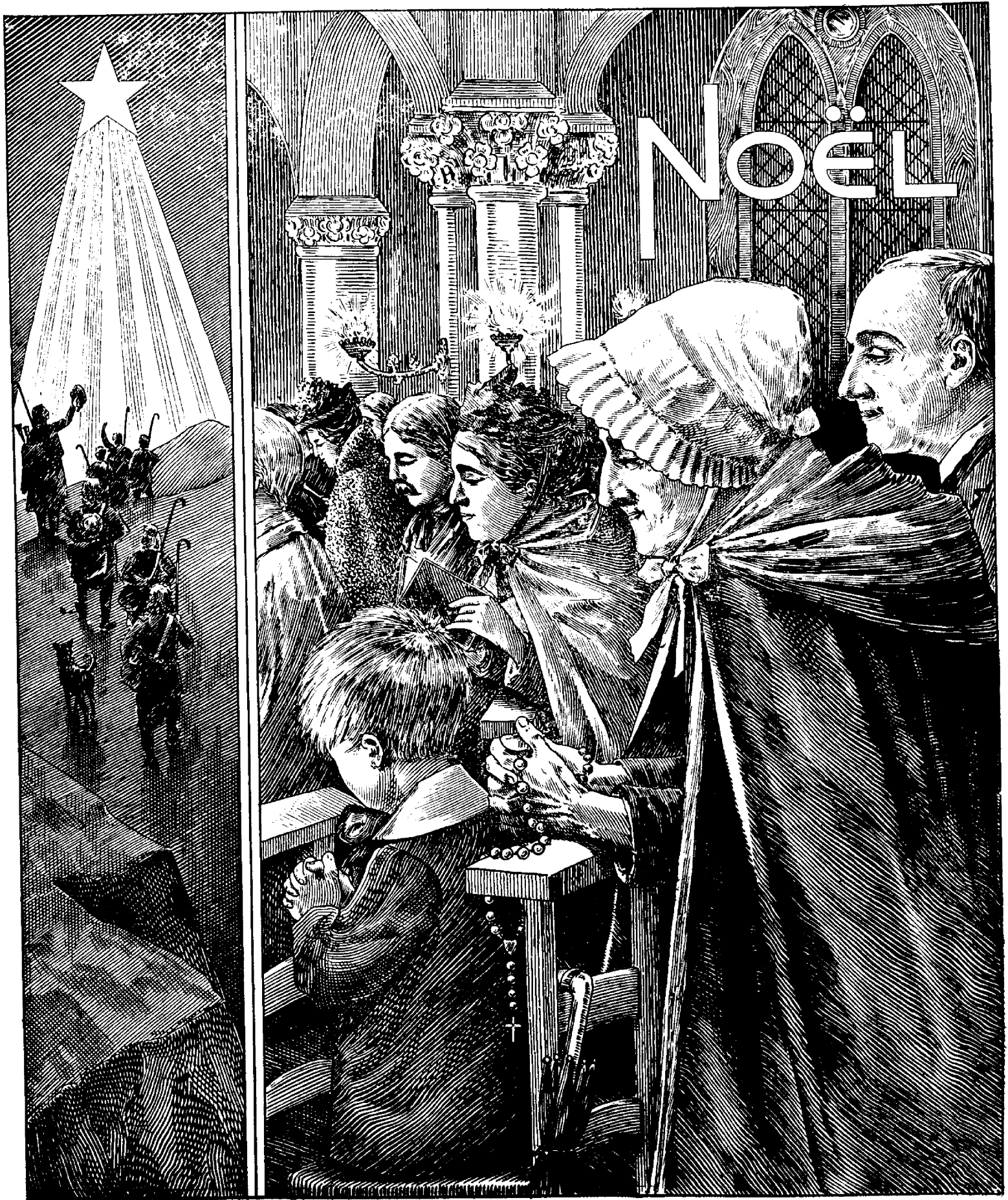


LE MONDE ILLUSTRÉ

18e ANNEE.—No 922

MONTREAL, 28 DECEMBRE 1901

5c LE No



LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 28 DECEMBRE 1901.

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages de l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1er insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie du MONDE ILLUSTRÉ,
33, rue Saint-Gabriel.

Téléphone Bell : Main 467

Rédaction :

B. d. P. 785

JULES SAINT-ELME (*Amédée Denault*), Directeur;
COLOMBINE (*Melle Eva Ciroc*), Secrétaire.
Bureaux : 37, rue Saint-Gabriel

A NOS LECTEURS

En vous donnant le numéro présent, en nous permettant de vous signaler les nombreux efforts qu'il nous a fallu faire pour l'amener à bien, nous venons vous demander de prendre en considération notre déménagement d'abord, l'embarras de nos machines, et le remplacement en grande partie de nos caractères pour nous excuser des erreurs et des lacunes qu'il pourrait contenir.

Nous comptons sur le concours de tous pour continuer dans la voie du progrès. Et nous annonçons à nouveau que les prochains numéros seront tirés régulièrement sur quarante pages illustrées.

LE MONDE ILLUSTRÉ.

NOËL DU "MONDE ILLUSTRÉ"

La présente livraison marque une étape dans la vie du MONDE ILLUSTRÉ.

Nous sommes à peu près dégagés des misères de toute sortes qui accompagnent toujours un déménagement doublé d'une toilette nouvelle.

Désormais, nous pouvons demander à nos lecteurs de nous juger sur nos propres mérites.

Le MONDE ILLUSTRÉ conservera son allure littéraire, artistique du temps passé. Nous avons même l'intention d'essayer de le perfectionner sensiblement sous ce rapport, en gardant ses excellents écrivains qu'il a déjà ralliés autour de lui et en leur joignant toute une troupe de nouveaux collaborateurs jeunes et vieux, mais tous pleins de talent.

Il faut en ce pays une publication française illustrée essentiellement littéraire. LE MONDE ILLUSTRÉ essaiera de tenir ce rôle de la façon la plus brillante possible.

Mais en faisant la part très large à la poésie, au rêve, à la littérature pure, comme il entend que toute œuvre littéraire soit une action, il mettra plus que jamais la poésie et le rêve au service des idées religieuses et patriotiques qui lui sont chères entre toutes.

Il fera la part large aussi aux œuvres plus sérieuses, tout en gardant son coin privilégié à la bonne gaieté qui est la caractéristique de notre race.

Nous avons déjà dit quels sont nos plans pour l'avenir et comment à partir du pré-

sent numéro, notre format sera considérablement augmenté. Il n'est guère besoin d'y revenir en détail.

Noël, fête d'amour et d'espérance, lumineuse aurore des temps meilleurs : fête de famille, jour enchanté des joyeuses surprises : fête sociale, puisque sa clarté rayonnante blanchit sur le monde, l'aube de la liberté : — Noël en appelle à tous les cœurs.

Nous avons voulu en illustrer les aspects divers, par la littérature et par l'art, et nous ne pouvions de meilleure façon inaugurer une ère nouvelle dans la vie de notre journal.

UTOPIES D'HIER, VÉRITÉS AUJOURD'HUI

La vitesse indiquée par Jules Verne pour l'*Abraham Lincoln*, 10 milles trois dixièmes, soit 32 kilomètres, pourrait passer, à l'époque du récit, pour extraordinaire, et celle du mystérieux *navire* évoluant, lui, tel un marsouin en joyeuse humeur, autour du navire américain, absolument fantastique, puisqu'elle semblait atteindre 60 kilomètres.

Utopie d'hier, vérité aujourd'hui, car le torpilleur français *Bourrasque*, qui avait établi le record de la vitesse, en mer en accomplissant le parcours du Havre à Cherbourg (72 milles) en 2 h. 30 minutes, vient d'être dépassé lui-même par le *Typhon*, autre torpilleur construit dans les ateliers du célèbre Normand, du Havre.

Le *Typhon*, en effet, à la vitesse de 32 nœuds (59 kilomètres à l'heure), a couvert la distance de Cherbourg au Havre en 2 h. 15 minutes, réalisant pleinement la vitesse indiquée par le populaire vulgarisateur.

* *

Un nouvel exemple de cette prescience doit être signalé, c'est celui fourni par la pièce de l'*Abraham Lincoln*, "laquelle a figuré à l'exposition de Paris en 1867, et qui lançait un projectile de 4 kilogrammes à 16 kilomètres (6 lieues).

Aujourd'hui, une pièce de la marine française, fabriquée au Creusot et du poids de 120 tonnes, atteint 25 kilomètres—la plus longue portée connue—et, les calculs prouvent à l'évidence qu'un léger allongement de l'âme de la pièce, ainsi qu'une modification de charge, lui feraient atteindre 32 kilomètres, exactement la distance qui, à travers la Manche, sépare la France de l'Angleterre.

* *

La manière ingénieuse préconisée par l'auteur, pour assurer, dans un espace limité, l'air indispensable à la vie, vient, il y a déjà une année, d'être victorieusement et pratiquement résolue, à bord du sous-marin français, le *Gustave Zede*.

Dégagement simultané de l'oxygène et absorption de l'acide carbonique.—L'air que nous respirons peut, en effet, abstraction faite de quelques éléments—argou, acide carbonique, vapeur d'eau—y existant en quantités infinitésimales, être ramené à deux proportions principales, telles que les belles expériences de Lavoisier le fixaient dès 1774 : Partie propre à entretenir la vie—oxygène—pour 21 parties. Partie non propre à cet entretien azote—pour 79 parties. Et à présent, la théorie de l'acte respiratoire, très simplement exposée par le physiologiste Edwards :

1° L'oxygène de l'air, absorbé par l'acte respiratoire, est porté dans le torrent de la circulation.

2° Il est remplacé par une quantité à peu près égale d'acide carbonique, lequel provient, en tout ou partie, du sang veineux.

3° L'azote absorbé, porté dans la masse du sang, est remplacé par une quantité presque équivalente d'azote exhalé de ce sang.

On voit donc que la reconstitution de l'azote n'est pas absolument indispensable et que celle de l'oxygène suffit—avec l'annihilation complète de l'acide carbonique—pour résoudre le problème plus haut énoncé.

Dans la nature, la circulation de l'air vital accomplit un cycle, sans cesse renouvelé, par le double phénomène de la respiration, en sens inverse, des animaux et des plantes, les premiers absorbant l'oxygène produit par les seconds, et ceux-ci l'acide carbonique exhalé par les premiers.

Étonnant laboratoire, sans cesse en action pour la conservation de la créature—homme ou plante—quelle que fut l'échelle occupée par elle sur la terre.

Et à présent, quel est le cube d'air indispensable à la vie d'un homme ?

Tenant compte de ce qu'il est nécessaire de n'absorber que le quart de l'air contenu dans un espace limité, on arrive au chiffre de quatorze mètres cubes par vingt-six heures et par personne, pour entretenir la vie et surtout la chaleur animale—37° pour l'homme ; 3° pour les oiseaux : quelques degrés seulement au-dessus de la température du milieu ambiant dans lequel ils vivent pour les espèces dites à sang-froid : amphibiens, poissons, mollusques, insectes.—

La respiration, c'est-à-dire l'absorption de l'air vital, entre pour les 9/10 dans l'entretien de cette chaleur, le 1/10 restant, provenant de réactions chimiques encore incomplètement connues : travail de la digestion ; de la circulation ; action plus ou moins énergique du système nerveux, etc.

Terminons, en indiquant à nos lecteurs une expérience facile à exécuter et bien propre à clairement définir l'un des phénomènes les plus extraordinaires de la vie animale. En envoyant l'air qu'aspirent nos poumons à travers un tube de verre plongeant dans de l'eau de chaux, on voit, presque immédiatement, le liquide se troubler et déposer une poudre blanche qui est du carbonate de chaux produit par la réaction de l'air carbonique exhalé sur la chaux. Vérifions cette analyse en versant sur le carbonate de chaux quelques gouttes d'acide sulfurique.

Il doit se produire alors de l'acide carbonique, ce que nous constatons immédiatement car une vive effervescence a lieu et l'acide carbonique, se dégageant, laisse, dans l'eau, un nouveau sel, qui est du sulfate de chaux.

LOUIS PERRON.

(A suivre)

L'ENFANT JESUS DE LA FOLLE

Baptiste Leroux rentre de faire son train, tout blanc de neige, la barbe cristallisée, deux seaux d'eau pendus aux bras. Il secoue ses pieds sur le paillason, accroche son capot de chat sauvage pelé au clou de la porte et sans dire un mot vient s'asseoir auprès du poêle et tombe dans une interminable jonglerie. De la pièce voisine on entend un gémisse-

ment plaintif percé de cris aigus, qu'une voix douce, mouillée de pleurs essaie de calmer :

—Non, non, mon beau trésor, le loup blanc à sa mère, mon oiseau d'or, ne pleure pas, le petit Jésus va guérir cette nuit le vilain *bobo*. Ah ! Ah ! Ah ! Dors mon petit. Et le mouvement continu du berceau qui va et vient scande la plaintive melopée, dont chaque émission de souffle semble entr'ouvrir le cœur de la mère.

Le paysan rêve toujours, de grosses larmes coulent lentement de ses yeux.

Un jour pâle tout frileux disparaît dans la brume des monts enneigés, où viennent de tomber les derniers rayons d'un soleil teinté de rouge comme des pommettes de phtisique. Les ombres maintenant s'esquissent faiblement, se confondant dans l'atmosphère gris de perle. L'obscurité envahit la grande pièce tapissée de papier à rames et l'emplit d'une tristesse lourde. Les grosses poutres apparaissent noirâtres comme calcinées, de la même couleur que le fusil accroché au mur, un vieux fusil de trente-sept, un peu rouillé, mais solide encore. Les flammes intermittentes de la buche de cèdre qui pétille dans l'âtre en répandant une saine odeur forestière jettent un mensonge de vie sur les portraits de Mgr Bruchesi et de Laurier, fichés au mur par quatre épingles. Mais le regard attristé du paysan reste attaché à une toute petite paire de bottes aux clous brillants qui s'enlignent aux siennes sur la pierre du foyer. Il le revoit, le cher bébé, le soir qu'il les lui avait emportées du village, oh ! les cris de joie.

—Elles sont un peu étroites, hein, petit ?

—Étroites !... Quel œil indigné !

—Tout ça, maman, que les pieds ne touchent pas.

Avec un air martial, il les faisait frapper sur le plancher. Dame ! pour s'affirmer, il faut faire un peu de bruit dans le monde. Il prenait en même temps une grosse voix, disait : *Bateche ! Tornon !* ainsi que Papa... Comme il trotta, accroché à ses pantalons pour le suivre à la grange, au poulailler, à l'écurie et donner à manger à Caillette, dans sa petite main qui tremblait un peu en voulant faire le brave. Puis, c'était des questions sans fin, auxquelles, bien souvent, il ne savait que répondre : " Ah ! il était trop fin pour vivre ! " concluait-il de ses tristes réflexions : comme un fataliste oriental aurait dit : " C'était écrit. "

Des voisins, revenant au village, cognent dans la vitre en passant :

—Comment va le petit ?

Le paysan semble s'éveiller d'un rêve, d'un pas lourd il se traîne au chassis.

—Ben bas ! Ben bas !... Mais entrez donc le voir.

—Non, peux pas, nous avons fait boucherie, Marichette m'attend pour le boudin !... Tiens, j'allais oublier la commission de la vieille Pruneau : Faites donc des cataplasmes d'oignons à vot' pauvre p'tit, des oignons cuits dans la cendre rouge et braquez y ça sur les pommons, et dans quat' jours, ni pus ni moins, y sera sus pattes. Bonjour, Baptiste, du courage.

Baptiste sourit tristement, c'était bien sans espoir, le reboutteur, la sage-femme, le docteur, tous y avaient passé.

—Au diable, la Pruneau, le p'tit avait assez souffert, on le *nuttriserà* pas !...

L'enfant ne pleurait plus, on ne percevait qu'un léger glou-glou, à peine un râle. Soudain la mère poussa un cri,

—Baptiste, vite allume la lampe et viens voir le petit... je ne sais ce qu'il a, on dirait que ses pieds refrédissent, mais arrive donc...

Le pauvre homme cassait les allumettes, éteignait la mèche, la cheminée tremblait sous ses doigts, sans qu'il put l'ajuster. Il apparut enfin, tout défait, dans la porte de la chambre, la lampe à la main, n'osant avancer, pâle comme une statue de cimetière.

Était-ce bien son fils, ce squelette qui se tordait dans le berceau, dont les petites mains battaient l'air comme pour demander protection, contre une vision horrible qui menaçait sa faiblesse. La chambre avait un air d'adieu désespéré. Des fioles traînaient sur les meubles, des linges dans tous les coins, un vieux polichinelle la tête cassée, une orange, quelques bonbons, une poignée de gros sous sur une chaise à la portée de l'enfant. La mère, l'œil hagard, sanglotant éperdument.

—Que faire ?—Mon pauvre petit il va mourir. Mon Dieu ! Et, tu es là pétrifié toi, mets-donc la lampe sur la commode... et avance à quelque chose. Cours chez le médecin, dis-lui qu'il vienne, il le sauvera, lui, j'en suis sûre !...

—Ma pauvre vieille, tu sais bien que c'est inutile...

—Va, ramène-le, que je te dis, c'est une inspiration du Ciel, qui veut cette nuit sauver mon fils.

Baptiste hésite, troublé par la confiance de sa femme, si pourtant il n'allait plus revoir son enfant vivant... Il se sauve hors de la chambre, comme un fou, se jette dans son capot, enfonce sur ses yeux son bonnet fourré, pour cacher les larmes qui gonflent ses paupières et disparaît dans la nuit blanche des champs.

* *

La mère, agenouillée devant le berceau, couvre de baisers les petits pieds de son fils. Ses yeux ardents, fixés sur lui, semblent à force de concentration amoureuse vouloir le pénétrer de vie. N'en a-t-elle pas le pouvoir ? S'il a dépendu de son sang pour exister, pourquoi n'en serait-il pas toujours de même ?

Mais soudain le petit se dresse dans son berceau, ouvre les yeux tout grands, frissonne un peu, laisse passer un ah !... léger comme un souffle... et raidi, inerte, retombe sur son petit lit, comme un oiseau au fond de sa cage.

En même temps la mère pousse un cri et dans un spasme épouvantable se roule sur le plancher.—Puis un douloureux silence descend dans la chambre, à peine troublé par le hurlement d'un chien et le meuglement d'une vache à l'étable.

* *

Noël ! Noël !—Une céleste pureté tombée du ciel rayonne sur la terre, le givre étincelle dans les vieux pins, les ruisseaux semblent ourlés d'argent fin, les branches tordues des arbres cristallisés sont frangées de pendeloques comme de gigantesques gazeliers, les érables secouent des aiguillettes de chrysocale, formant un pèrystille diamanté au palais en marbre blanc des forêts. Noël ! Noël !... Les breloets passent regorgeant d'enfants, de femmes, de rires et de chansons ; la voix chevrotante des vieux s'harmonise aux voix argentines des enfants.

Sur le plancher de glace de la petite rivière quelques groupes de patineurs enlacés glissent avec un balancement harmonieux du corps, comme le tangage de la valse, si aériens, si légers qu'on dirait les génies de l'air

effleurant à peine le miroir étincelant, prêts à remonter au pays bleu. Ces arabesques qu'ils laissent sur la glace sont peut-être de mystérieux billets doux, sonnets inconstants que la vie emporte, comme l'onde charrie à la mer l'éphémère ardoise, où l'agile patin griffonne sa fantaisie !

Noël ! Noël !

L'église flambe dans l'ombre, comme un cœur sanglant, et les portes ainsi que des valves s'ouvrent et se referment sous la poussée d'un flot noirâtre qui va demander à la lumière céleste l'oxygène de la vie, un sang neuf et généreux, inspirateur de saintes vocations et de sublimes dévouements. Les lampions des cieus s'allument un à un, car c'est aux cieus comme sur terre la messe de minuit. Noël ! Noël !

Dans la chambre où la mort blême a passé règne toujours un silence de mausolée. Tout à coup une mélancolique volée de cloches se répand dans l'air comme une tombée de feuilles cristallines, des cloches joyeuses et grésillantes. La pauvre femme s'éveille soudain à ces chants triomphants de l'airain, se frotte les yeux :

—Qu'est-ce ?... les cloches de Noël et je dors !... La messe de minuit ? Mais comme l'église est vide. Et le petit Jésus !... qu'il est pâle et nu, le cher amour. Hâtons-nous à sa toilette !... M. le Curé arrivera bientôt. Ainsi qu'une somnambule, elle semble marcher en rêve, court à la commode, sort la belle petite robe brodée des dimanches, de beaux grands draps blancs, des fleurs, en papier, fanées : son bouquet de noce. Délicatement, avec les doigts de ouate des sœurs sacristines maniant les vases sacrés, elle revêt le petit cadavre de ses beaux atours, tourne ses fins cheveux d'or sur ses doigts, croise ses petites mains sur la maigre poitrine, le dépose sur son lit avec mille précautions. Sur la pointe des pieds, elle revient au berceau qu'elle drape avec art, faisant bouffer la toile comme de grosses roches. Autour de la grotte enneigée elle dispose en couronne les cierges allumés, éparille les fleurs sur la blancheur de cette crèche d'un nouveau genre, et couche l'enfant mort dans ce lit de rayon.

Debout, l'œil éteint, la face crispée, la voix blanche, la pauvre femme entonne le chant d'allégresse :

Nouvelle agréable
Un sauveur enfant nous est né.
C'est dans une étable
Qu'il nous est donné...

Une pâle lueur de lune filtrant dans les rideaux d'indienne, glisse sur le berceau et nimbent ces deux fronts pâles d'une céleste auréole, et la porte s'ouvre sous une vigoureuse poussée. Baptiste suivi du docteur, arrivent tout essoufflé, la figure radieuse d'espoir, mais s'arrête terrifié à la vue de ce spectacle, de la mère chantant un cantique joyeux devant son enfant mort. Mais en voyant la face convulsée de la pauvre femme, sa faiblesse et sa pâleur, ses longs cheveux noirs, flottant sur ses épaules, le docteur comprend le mot du drame terrible qui vient de se jouer.

Pauvre ami, fait-il au papa ahuri, le Jésus de Noël vous a visité cette nuit : votre femme ne souffre plus et votre fils a des ailes ! Ce sont les présents que le bon Dieu met dans le soulier des saints. Ayez le triste courage de l'en remercier !

COLOMBINE.

JEAN RAMEAU

Une tête d'empereur romain, rappelant un peu la physionomie de Jean Richepin, par son abondante toison noire, aux ondulations touffues; une barbe en pointe; le nez aux lignes arrêtées et pures; la bouche franchement dessinée. Eclairant cette physionomie, d'étranges yeux bleus, tantôt d'une douceur infinie, tantôt fulgurants et empreints du désir de vaincre. La voix est chaude, timbrée, musicale, passionnée et grondante comme un torrent, douce comme un souffle, déchirante comme une viole d'amour, mais laissant toujours percevoir une timidité qui plaît et qui ensorcelle.

Une légère claudication ajoute à cet ensemble quasi-féerique quelque chose du charme qui enveloppe les êtres faibles; charme qu'augmentent des gestes larges, variés, inattendus.

Ses vers sont amples, harmonieux, invocateurs, avec des rimes sonores comme le bronze.

Ses romans sont des plus lus et laissent voir son amour de la nature, il évoque les bois, la campagne, les feuilles vibrant aux baisers du soleil et le chuchotement des ruisseaux, il aime à nous initier aux amours du village et à ses fières traditions, nous en fait admirer les charmes et comprendre les torts.



JEAN RAMEAU

Dit-il lui-même ses œuvres, ce qui le fait disputer des salons et du monde, son succès est prodigieux, on applaudit, de l'émotion plein le cœur.

Né à Gaas (Landes), âgé de quarante-deux ans, il a déjà connu le triomphe et a vu ses œuvres faire la conquête du plus grand des critiques: le public.

Il débuta dans un caveau du boulevard Saint-Michel, au milieu de la fumée des pipes faisant brouillard autour des becs de gaz, au bruit des verres se choquant et de la chute des soucoupes sur le plancher. C'est aux Hirsutes et au Chat Noir qu'il se fit connaître. Là, au milieu de la belle pléiade qui a illustré le Quartier Latin et Montmartre: Emile Goudeau, l'ironiste, présidait, et là, sous cette direction habile, Rollinat, Maurice Bouchor, le délicat poète; Marcel Legay, chansonnier; Georges d'Esparbes, Edmond Haraucourt, de Sivry, Sapek l'anti-concierge, mort fou après avoir goûté de la vie administrative; Mac-Nab, l'humoristique auteur du "Pendou." Un beau vendredi soir, le gentilhomme Salis, annonça de sa voix de stentor: "l'excellent poète Jean Rameau." Son succès fut violent, l'émotion et la timidité qui l'envahissaient à ce début brusque et prématuré disparurent lorsque les applaudissements couronnèrent ses

paroles qui faisaient respirer un air libre de campagne et de Patrie.

Depuis, il a fait son chemin; il n'a pas voulu se perdre, sans doute, car à l'instar du Petit Poucet, il a marqué son passage d'un semis de perles: ses œuvres.

Son nom fut dès les jours suivants connu, et les étoiles qu'il chantait et célébrait avec amour, devaient être bonnes pour lui.

Venu des Landes, comme bien d'autres, pour conquérir Paris; très goûté dans les salons connus par ses succès du Chat noir et des Hirsutes, il allait retourner au milieu des siens, lorsque le *Figaro* ouvrit un concours de poésie! Jean Rameau fit parvenir une composition lyrique sans signature. Elle fut reçue, perdue parmi les envois d'une centaine de trouvères.

Le concours terminé, le *Figaro* publia l'œuvre qui était couronnée:

LA LÉGENDE DE LA TERRE

Lorsque le Créateur eut ébauché l'espace,
Le grand espace morne aux champs illimités,
Il prit sur son épaule une lourde besace
Où l'on oyait un bruit confus d'astres heurtés.

Et plonge vnt dans le sac ses mains miraculeuses,
Comme un semeur pensif, à pas lents et pareils,
Il parcourut l'éther aux plaines fabuleuses,
Ensemencant le vide énorme de soleils.

Il en jeta, jeta, par monceaux fantastiques,
Par monceaux lumineux, par monceaux véhéments,
Et les sillons du ciel fumèrent, extatiques,
Sous les pas du semeur vermeil de firmaments.

Il en jeta, jeta, de sa dextre éperdue.
Largement, en tous lieux, par grands jets bien rythmés.
Et les étoiles d'or fuirent dans l'étendue
Comme un essaim bruyant d'insectes enflammés.

"Allez! allez! disait le grand semeur de mondes.
Allez, astres! germez dans les steppes des cieux!
Peuplez l'immensité de vos floraisons blondes,
Allez, chantants! allez, féconds! allez joyeux!"

"Sillonnez l'éther noir comme des nerfs de flamme!
Voguez sous la caresse amicale des vents
Avec tout ce qu'il grouille en vous de corps et d'âmes,
Avec vos cargaisons farouches de vivants!"

"Allez, houles de feu, dans la nuit misérable!
Faites-y de l'aurore! épanchez-y du jour!
Et lancez jusqu'au fond de l'incommensurable
Des jets vertigineux de lumière et d'amour!"

"Et que tout sur vos flancs brille, exulte, prospère!
Et que tout soit content, soit heureux, soit béni,
Et clame: "A jamais gloire au Créateur, au Père,
Au Semeur de soleils qui peupla l'infini!"

Et les astres alors partirent, lourds de vie,
Tourbillonnant aux pieds du Créateur serein,
Comme, en un désert plat que juillet torrifie,
D'humbles grains de poussière aux pieds d'un pèlerin.

Et tous brillaient, et tous chantaient, et, sans entraves,
Gravitant sur leur axe inébranlable et sûr,
Avec leurs milliards de voix fières et graves,
Poussaient un hosanna monstrueux dans l'azur.

Et tout était bonheur, justice, beauté, force;
Et chaque astre entendait ses êtres radieux
Couvrir de chants d'amour sa maternelle écorce,
Et tous bénir la vie, et tous louer les cieux!

Or, quand il eut vidé sa besace d'étoiles,
Quand de globes fervents tout le noir fut jonché,
Le Semeur vit, au fond du sac, entre deux toiles,
Un tout petit morceau de soleil ébréché.

Et, distrait, sans savoir quelle sphère inconnue
Tournoyait incomplète en l'espace vermeil,
Le Créateur, d'un souffle, envoya dans la nue
Rouler cette parcelle infime de soleil.

Et puis, montant là-haut, sur son trône écarlate,
Par dessus le brouillard des mondes qu'il jeta,
Comme un grand roi doré dont l'œil fier se dilate
Sous l'acclamation d'un peuple, il écouta,

Il entendit l'immense alleluia des choses!
Il entendit des chœurs de globes florissants
Entonner, éperdus, des chants d'apothéoses,
En lui noyant les pieds de nuages d'encens.

Il vit l'éternité palpitante d'extases,
Il vit, dans une intense et profonde clameur,
L'orgue de l'Univers hennir d'ardentes phrases
Pour fêter à jamais le triomphal Semeur!

Mais soudain il pâlit. De cette mer astrale
Une plainte montait sourdement vers les cieux,
Montait, enflait, croissait, dominant de son râle
Toute l'ovation du firmament joyeux.

C'était l'atôme obscur de l'atôme ébréché,
C'était les êtres vils restés sur ce débris,
Pleurant l'Etoile-Mère incessamment cherchée,
Et toujours introuvable en ce coin du ciel gris.

Et la plainte disait: "Anathème! Anathème!
Nous sommes les errants que le malheur conduit,
Nous sommes le troupeau des vivants au front blême
Créés pour la lumière et jetés dans la nuit.

"Nous sommes les bannis, la cohorte exilée,
Les seuls êtres ayant des larmes dans les yeux;
Et, si l'eau de la mer sur ce globe est salée,
C'est peut-être des pleurs versés par nos aïeux.

"Anathème! Anathème au Semeur de lumière!
A Celui que ce vaste univers applaudit!
S'il ne vient pas nous rendre à l'Etoile première,
Qu'il soit maudit, partout maudit, sans fin maudit!"

Alors Dieu se dressa sur son trône écarlate,
Et, tendre, ému, pleurant comme nous, il baissa
Ses deux bras lumineux sur l'immensité plate,
Et, de toute sa voix de tonnerre, il lança:

"Parcelle de soleil qui se nomme la Terre,
Larves qui gémissiez sur elle: Humanité,
Chantez! Je vous fais don de la Mort salutaire,
Qui vous ramènera dans l'Astre de clarté!"

Et c'est pourquoi, superbe, insensible aux désastres,
Le Poète, créé pour les étoiles d'or,
Dédaigneux de la Terre, a les yeux sur les astres,
Vers lesquels à son tour il prendra son essor.

Deux jours après, le *Figaro* lui parvenait et lui donnait l'encouragement de se voir publié. Le public, pendant ce temps, s'était ému et acclamait le nom de l'auteur, que tout le monde voulait connaître et que peu avaient deviné. De là-bas, des Landes chères à son cœur il écrivit: le nom arriva et la Renommée l'accompagnait.

Cette composition lyrique fait entrevoir le talent de Jean Rameau dans toute son étendue. Ses vers ont une richesse de coloris, de rime et d'allure que nous retrouverons partout, les strophes, de grande énergie, donnent à cette pièce une noblesse digne du sujet. Les images y sont nombreuses, faciles à comprendre, et se succèdent avec une simplicité et un charme qu'il est rare de trouver chez un débutant.

La voie était ouverte; Jean Rameau, enhardi par cet éclatant succès, n'hésita pas et devint par son talent l'auteur applaudi et recherché que nous allons étudier ensemble, tant dans les vers que dans le roman.

Mais si Jean Rameau nous captivait par ses écrits poétiques, par ses nouvelles charmantes, par ses romans remplis de souvenirs et de descriptions taillées à l'emporte-pièce, il donnait en même temps libre cours à son talent d'artiste. Il nous faut l'admirer maintenant la boîte de pastels en main. Il avait, dans les salons où son talent de diseur le mettait en relief, rencontré beaucoup de peintres: l'idée lui vint de les suivre et il s'en acquitta bien. Muni de la boîte de pastels, il nous convia, comme Emile Bergerat, à son exposition de "poils et plumes."

J.-B.-A.-I., LEYMARIE.

(A suivre)



REQUÊTE A NOËL

Point ne veux pantins ni poupées,
Ni fanfreluches, ni bijoux :
Bon Jésus, garde tes joujoux
Pour les âmes inoccupées !

Mets dans mon sabot de Noël
Le jeune espoir qui nous fait libre,
Mets le désir profond de vivre
Et la fleur qui fleurit au ciel !

Mets le dédain profond des rues,
Des foules, des dérisions ;
Mets aussi des illusions
Pour remplacer les disparues.

Mets l'esprit factice et railleur
Qui fait oublier la souffrance
Mets-y surtout une espérance
En quelque chose de meilleur !

Mets l'orgueil de la fantaisie.
Le courage — rare parfois —
De poursuivre une bonne fois
La route que l'on a choisie !

Mets le succès dans les efforts,
Le travail, sans souci ni doute,
Et, comme étoile sur ma route,
L'orgueil simple qui fait les forts !

RÉNÉ LE CLERC.

POURQUOI ?...

Noël carillonnait joyeusement dans les airs et dans les âmes. Ce matin-là, la nature était radieuse, coquettement drapée dans son manteau d'hérmine, et semblable à une reine de carnaval que l'astre-roi avait amoureusement parée de diamants. Les grands arbres dépouillés chantaient la romance du vent aux gais accords des cloches, des grelots des *carvoles* et des rires des enfants. C'était l'heure où les mères pieuses s'en allaient à l'office divin, y emmenant les anges de leur foyer, encore tout éblouis du rêve céleste de cette nuit mystérieuse où l'Enfant-Dieu avait souri à leur bonheur naif en leur prodiguant bons et jouets. Et cette visite à la Crèche, ne devait-elle pas mettre un dernier cachet de réalité au doux poème inventé par la pieuse tendresse des mères ?...

Jeanne, ce jour-là, rayonnait de bonheur. Elle éprouvait cette joie palpitante que cause l'insigne privilège accordé d'ordinaire aux enfants les plus sages. Aussi, durant l'office, ses grands yeux d'azur s'étaient-ils emplis de tout l'éclat que déploient nos grandes pompes religieuses. Dans ses petites oreilles de velours blanc résonnait encore toute la mélodie des orgues sonores et des chants liturgiques. L'encens parfumé avait grisé son imagination toute neuve, où ne flottaient que des pensées pures comme le duvet des ailes d'anges. Mais, ce qui surtout avait ravi et ému le cœur de la blonde fillette, c'était, on le devine, ce bébé rose et blanc, aux petites mains tendues, aux petits pieds mignons que le froid semblait glacer et raidir, couché sur la paille, et qui souriait quand même aux enfants venus pour l'adorer et le prier. Jeanne revenait de la messe, superlativement heureuse, emportant dans son cœur de cinq ans le souvenir indélébile de cette douce impression première du mystère de la Crèche, et de son premier attendrissement profond.

* * *

Madame B... la mère de Jeanne, personnifiait la Charité. Les pauvres trouvaient toujours en elle une dévouée protectrice. Parmi eux, son immense compassion allait tout d'abord et tout naturellement aux mères et aux enfants. Peut-on reprocher à une femme cette sympathique préférence pour un être de sa nature, jouissant parfois les mêmes joies, souffrant aussi les mêmes douleurs ? et cette affinité, plus vive encore, d'un cœur de mère qui s'éprend d'affectueuse pitié pour ces pauvres, en songeant aux chéris, nés de son sang, qui sont toute sa vie, tout son bonheur ?

C'était pourquoi, madame B... l'épouse d'un riche financier de la ville de L... avait invité sa blanchisseuse, Marie Legrand, veuve d'un pauvre laboureur, surchargée d'enfants, à venir, en ce jour, avec sa fillette, Aline, à la jolie Villa des Ormes pour y chercher leurs cadeaux de Noël. Madame B... s'était montrée généreuse. Son esprit de vraie chrétienne, son tact de grande dame, et sa sensibilité de tendre mère avaient pourvu largement et délicatement aux besoins matériels de ces pauvresses. De chauds vêtements, une certaine abondance de vivres, des douceurs et des jouets pour les mioches restés à la maison, tous ces larges dons comblaient de gratitude le cœur reconnaissant de Marie, l'humble femme de peine.

Tandis que s'exerçait la charité maternelle, Jeanne, dans toute sa grâce enfantine, laissait voir à l'enfant pauvre, émerveillée et songeuse, les gâteries prodiguées à l'enfant riche,

non sans toutefois remettre à sa petite compagne le cornet et la poupée qui lui étaient destinés. Pouvait-elle soupçonner, la rose blondinette, qu'elle blessait ainsi l'âme sensible de l'enfant souffreteuse, au teint pâle, aux yeux atones, aux lèvres sans sourire.

— Et à toi, que t'as donné le petit *Zesus*, demanda-t-elle innocemment ? Dis, *quoi qu'y avait* dans tes souliers ?

— Dans mes souliers, le petit *Zesus* n'a rien mis... ils étaient trop laids et trop vieux.

— Pourquoi *que* ta mère ne t'en donne pas de beaux comme les miens ?

— Pourquoi ?... Aline ne répondit point. Tout un monde d'idées surgissait dans cette petite cervelle en émoi. « Pourquoi leur maison n'était-elle pas dorée comme celle-ci ? Pourquoi n'y avait-il pas autant et de si bonnes choses sur la table de « chez eux » ? Ils en auraient pour si longtemps... et sa mère ne pleurerait peut-être plus... Pourquoi, elle et ses petites sœurs n'avaient-elles qu'une robe quand Jeanne en avait tant, et de si belles ? Pourquoi toute cette chaleur ici, quand il faisait si froid dans leur demeure ? Pourquoi ?... Dans cette âme impressionnable d'enfant pauvre venait de germer le mal de la pensée, ce vampire qui torture toutes les fortes imaginations.

* * *

Pourquoi ?... mot naïf des enfants ! mot navrant des mères ! mot plaintif des femmes ! mot révoltant des parias ! mot sceptique des incroyants ! Pourquoi ?... mot auquel ne répond souvent que cet autre mot : Mystère !... Qui connaîtra jamais l'âpre amertume de tous les douloureux *pourquois* de l'existence ? Pour nous réconcilier avec la vie, si pleine de souffrances morales, si remplie de douleurs physiques, il nous faut parfois rien moins que cette pensée sublime qui résume le mystère de la Crèche et celui de la Croix : *Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique pour le sauver.*

Aux angéliques créatures qui nous regardant de leurs grands yeux rêveurs, laissent glisser de leurs lèvres candides ces nombreux *pourquois* qui n'ont pas ou peu de réponses, et aux âmes tourmentées par les angoisses du doute ou l'aiguillon du désespoir, disons et rappelons le suave poème de la Naissance d'un Dieu et le grand drame de Sa Passion

C'est là où notre foi et notre amour trouveront, ici-bas, la plus consolante explication de ces énigmes obscures, de ces lois inéluctables de la vie que sont les privations, les chagrins, la douleur et la mort.

La vie est un songe éphémère. Le jour fera bientôt place à la nuit. Et dans les vives lumières de l'au-delà, dans les douces clartés de la béatitude il nous est permis de croire qu'un Dieu juste et bon révélera à nos âmes qui en ont soif, la vérité belle et pure, et nous donnera le sens divin de tous les mystérieux et déchirants *pourquois* de la terre.

ATTALA.

ROMANS PATRIOTIQUES

Nous commençons aujourd'hui la publication de romans patriotiques.

Le succès éclatant de ces bons romans est un des meilleurs signes de notre temps, à preuve que la Muse de l'histoire vraie parle encore à tous les cœurs. Il prouve aussi que l'amour de la patrie, de la famille, que le développement des sentiments nobles, que le

dévouement aux grandes idées de progrès, de justice et d'humanité ont des échos dans toutes les consciences. Il nous enseigne que si l'âme de la Patrie peut parfois s'endormir, elle s'éveille toujours au premier cri des esprits généreux.

Jamais plume n'a été tenue d'une main plus ferme et plus honnête que celle qui a tracé les admirables, les glorieux, les poignants récits qui se déroulent dans les « Romans Nationaux. » Jamais l'histoire de France n'a été abordée avec plus de franchise et de droiture que dans ces œuvres à la fois si émouvantes et si simples. Pas un mot, dans ces épopées ingénues et profondes, ne blessera la conscience du citoyen, n'alarmera la pudeur du foyer. Voilà des livres, voilà un aliment moral qu'on peut présenter avec tranquillité à la famille tout entière : le père, la mère, les enfants, l'aïeul, en feront la lecture en commun, et après avoir lu, tous, oui tous, nous osons le dire, se sentiront meilleurs et comme fortifiés. Chacun de ces ouvrages est l'image d'une des grandes guerres de la Révolution et de l'Empire. Nos pères ont gardé et nous ont transmis le souvenir de ces luttes gigantesques, qui ont fait palpiter autrefois la France tout entière, qui vivent encore aujourd'hui dans la mémoire de beaucoup d'hommes de notre temps : — le vieux soldat, le paysan, l'ouvrier retrouveront avec attendrissement et fierté, dans les « Romans Nationaux, » le fidèle souvenir des jours de leurs épreuves et de leur vaillance.

La forme de ces admirables récits est d'une simplicité magistrale, qui les a mis tout d'un coup à la portée de tous les âges et de tous les esprits.

Nous avons tenu, dans cette édition, à faire revivre par le crayon, avec une fidélité scrupuleuse, la physionomie des temps, des hommes, des choses racontées. Pour accomplir cette tâche, M. Riou s'est transporté sur les lieux mêmes qui furent le théâtre de ces luttes mémorables. C'est en Alsace, dans les Vosges, au cœur de ces héroïques départements qui ont versé le plus pur de leur sang pour la défense de la patrie ; c'est à Wissembourg, à Landau, à Mayence, à Leipzig, sur l'une et l'autre rive du Rhin, qu'il a été recueillir les matériaux de son illustration.

Son œuvre, comme celle des écrivains, aura donc le cachet de réalité, de vérité absolue qui fait la force de l'histoire, et laisse loin tout ce qui n'est qu'œuvre de fantaisie. Les costumes, les sites, les terrains, les maisons, les rues, les intérieurs, les paysages, tout a été étudié sur nature par cet habile artiste.

Mettre à la portée de tous par le bon marché ces œuvres graves, saines et charmantes, c'est servir le goût du public dans ce qu'il y a de meilleur et de plus respectable.

Chacun concourra, suivant son pouvoir, à répandre ces bonnes lectures, nous n'en doutons pas ; nous faisons sur ce point appel à tous les cœurs patriotiques, à tous les esprits honnêtes qui comprennent que si les mauvais livres sont à craindre, le contre-poison ne peut être que dans la lecture d'œuvres robustes et fortifiantes ; — or, les « Romans Nationaux » sont entre tous, de ces œuvres de choix sur lesquelles l'assentiment est unanime.

LES EDITEURS.

Jésus ! combien sera grand
Le bonheur des âmes,
Quand elles seront devant Dieu
Et dans son amour !

NOËL D'ENFANTS

ILS avaient reçu une boîte de jouets d'un bon parent maintenant bien loin. Marguerite et Lucien après avoir examiné avec extase tous les accessoires de la boîte, décidèrent de construire un ensemble à l'occasion de Noël.

—C'est ce soir que petit Noël descend dans la cheminée, dit Lucien, faisons-lui un petit monument il sera content de voir que nous pensons à lui.

—C'est ça, dit Marguerite, il nous favorisera peut-être, vu notre amitié pour lui. Ne pensons, nous pas à lui tous les instants de la journée, n'avons nous pas pour lui les mots les plus aimables!

Ces paroles firent rire la mère qui était occupée à raccommoder les bas troués par les courses faites dans le logement.

Elle leur avait causé longuement de la fête du lendemain, et leur avait cité tous les détails de la belle cérémonie qui serait offerte à tous les chrétiens. Elle avait mis son cœur pour les amener à comprendre le grandiose et le divin de cette solennité, et leur avait cité les vers du poète qui disaient :

Mais les enfants blottis sous leur chauds draps
de toile,
Songent, et leur esprit, guidé par une étoile,
Croit voir un autre enfant, blond et rose
comme eux,
Reposant demi-nu sur la paille fraîche :
Des anges près de lui se tiennent radieux.

Leur imagination d'enfant avait travaillé, et ils voulaient mettre en pratique tout ce que la mère leur avait dit.

—Je voudrais une belle étable avec des beaux animaux, dit Lucien.

—Il faudrait aussi de la bonne paille, bien douce, pour ne pas faire mal à Noël ! dit Marguerite.

Et tout en devisant, tout en buvant respectivement leurs paroles pleines de charmes, ils avaient déversé le contenu de la boîte sur le tapis et en dressait un inventaire.

La petite Marguerite avait témoigné ses affections au coq et à la poule qui lui donnaient, disait-elle, de si bons

cocos, et avait octroyé à bonhomme Noël un gros baiser.

Lucien fit à l'âne mille caresses, et fit remarquer à sa mère qu'il était en tous points pareil à celui qui les avait conduit lors de leur dernière sortie à la campagne, ajoutant même que sa clochette rendait le même son.

Puis, ils arrangèrent leur installation :

L'âne chargé d'un gros sac mis en croupe et flanqué de deux paniers, le coq, la poule et leurs poussins, bonhomme Noël avec sa légendaire hotte au dos, sa grande barbe blanche semblable à une avalanche de neige, tenant un beau sapin vert, le portique surélevé d'un clocheton gracieux qui finissait l'ogive avec grâce; tout fut

bien placé; mais l'opinion des deux enfants fut opposée au moment de placer l'Ange de Noël.

Dans la chaleur de la discussion le baudet, il est décidément malchanceux, fut malmené, et la belle clochette qui pendait à son cou tomba aux pieds des enfants en rendant un son argentin.



La mère, jusqu'alors spectatrice muette de cette scène, intervint, et plaça l'ange sous le portique et la cloche au clocher, puis avec un fil qu'elle fit passer dans les mains de l'ange et qu'elle attachait à la cloche, elle fit de cet ensemble un tableau charmant plein de naïveté.

—Oh ! l'ange qui sonne, pour nous avertir de l'arrivée de bonhomme Noël, dit Lucien ! —J. BALL.





LE MESSAGER DE LA BONNE NOUVELLE : UN MESSIE VOUS EST NÉ.—Tableau de B. Ploekhorst

UNE VEILLÉE DE NOËL EN 1870

C'était pendant la guerre, à la veille de la fête de Noël.

Les ennemis, depuis la capitulation de Metz, c'est-à-dire depuis le mois d'octobre, étaient entrés plus avant en France ; la ville d'Orléans, à la suite de la bataille de Coulmiers, gagnée par les généraux d'Aurelles de Paladine et Chanzy, venait d'être évacuée par les Bavaurois, et duc de Mecklembourg battait en retraite sur Chartres.

Sur le passage des troupes allemandes tout était dévastation et mort : l'incendie dévorait les villages, les champs étaient profondément défoncés, les granges flambaient sous un ciel noir, chargé de fumée et de brouillards ; et, pour rendre plus triste encore le sombre tableau, la voix du canon tonnait sans interruption dans l'espace.

Entre Chartres et le Mans, auprès d'un petit village alors occupé par des soldats bavaurois, une chaumière voyait tristement arriver la fête de Noël : les routes qui la reliaient au bourg étant occupées par l'ennemi, ses habitants ne pourraient pas, le soir, se



LES DEUX PETITS AUPRÈS DE L'ÂTRE...

rendre à la paroisse, pour assister aux offices, et les enfants s'en plaignait : un petit garçon et une petite fille, inconscients de ce qui se passait, et comprenant mal que des bandes d'hommes vêtus d'uniformes pussent les empêcher de sortir de chez eux...

Les deux petits, la mine soucieuse, parlaient à mots couverts, auprès de l'âtre où flambait une bûche énorme, sœur jumelle de celle qu'on avait brûlée, l'an passé, pendant une veillée plus heureuse. Le père de famille, lui, debout sur le seuil, le front rêveur, regardait tomber la neige qui recouvrait la campagne d'un blanc suaire.

Il aurait voulu servir sa patrie, ce robuste campagnard, mais ses yeux, à peu près perdus par suite de paralysies successives, l'avaient fait écartier de l'armée ; et voilà comment, alors que tous ses amis se battaient et faisaient la triste campagne, lui était resté à ses champs.

— Que ferons-nous donc pour fêter la Noël, dirent tout à coup les enfants, puisque nous ne pouvons pas aller à l'église ?

— Vous priez l'Enfant Jésus ici, répondit le père.

— Ah ! ce ne sera pas comme à l'église, devant une belle crèche, avec sa paille et le petit Jésus nous tendant les bras !...

Que voulez-vous, soupira le père, il vous faudra, pour cette fois, faire un sacrifice... Vous priez, enfants, pour nos pauvres soldats qui, dans cette nuit de Noël, trouveront la mort...

— Mais papa, interrogèrent les innocents, là-bas on se tue donc ?

— Oui, là-bas on se tue, hélas !...

Et les lèvres du villageois eurent un douloureux frémissement.

A cet instant même, la voix du canon recommençait à gronder, et vers le ciel montaient de longues spirales de fumée, noirâtre et molle.

— Mon Dieu, gémirent, apeurés, les enfants, qui comprirent vaguement le danger qui menaçait, tout près d'eux, des milliers d'êtres, mon Dieu, protégez les soldats ; puis, petit Jésus, pour nous qui sommes sages et qui vous aimons bien, descendez, ce soir, dans nos cheminées pour nous récompenser de notre sacrifice. Nous aurions bien voulu aller là-bas pour voir votre crèche, mais papa nous dit que les Prussiens ne le veulent pas ! Alors, que faire ?... Il faut bien rester chez nous !

Le père est sorti ; malgré la tempête qui lui cingle le visage, il a voulu faire quelques pas au dehors. Il a appris par un voyageur qu'au village voisin, la nuit dernière, un horrible sacrilège a été commis : l'église profanée, souillée, des ornements de valeur dérobés ; on dit que les Saintes Espèces ont été prises dans le tabernacle, et qu'une main criminelle les a jetées au vent. On a trouvé, le matin, des débris sur la route.

Quel événement pour le petit pays ! Quelles menaces des châtiments divins !

Ah ! vraiment, à cette heure, le pauvre sol de la patrie semble être maudit et voué aux infernales colères !

Le paysan épouvanté a des larmes dans les yeux ; lentement il marche, droit devant lui, cherchant à découvrir un visage humain avec lequel il puisse échanger quelques mots, afin d'avoir des nouvelles. Tout à coup, ses pieds, sous la couche de neige, heurtent un corps dur, qui rend un son mat. Il se baisse vivement et ramasse un objet, précieux à ce qu'il paraît, quoique maculé de terre, car un faible rayon de soleil qui, perce le ciel frileux, fait reluire une surface d'or.

Le paysan regarde, palpe, et devine subitement...

— Mais, Dieu du ciel, c'est un ciboire... le ciboire volé à C... Le malfaiteur aura sans doute perdu en route la moitié de son butin.

Très ému, il tourne et retourne entre ses mains le Saint Ciboire, le dégage de tout ce qui le souille, puis finit par l'ouvrir.

Une hostie entière s'y trouvait enfermée : belle et blanche, elle apparut aux regards désolés du pauvre homme comme Jésus enfant lui-même, naissant sur la terre nue, au milieu de la campagne déserte, dans cette grande nuit de Noël qui allait commencer.

Le paysan alors s'agenouilla et après avoir posé le ciboire ouvert sous un petit monticule de neige, il adora pieusement celui que ses mains de pêcheur n'étaient pas digne de porter. Aller chercher le prêtre, il n'y fallait pas songer, puisqu'il fallait passer au front des lignes prussiennes, et, pendant ce temps laisser plus exposé encore aux profanations le corps de son Dieu. De tout son cœur, il fit un acte de contrition et se releva pour emporter, en le cachant, le précieux trésor retrouvé, en attendant le moment de prévenir le curé.



UNE DÉTONATION RETENTIT...

Il revint donc sous son toit pour commander aussitôt aux petits de préparer eux-mêmes un autel dans l'encadrement de la vaste cheminée.

— Eteignez le feu, leur dit-il ; puis, allez cueillir dans l'enclos des branches de pin.

— Père, qu'allons-nous donc mettre sur l'âtre ?

— Vous le verrez tout à l'heure ; faites vite.

— Allons, la mère, dit-il ensuite à sa femme, donne moi le linge de lin le plus fin de la grande armoire ; sors ton voile de noce et celui de la première communion de notre chère Mariette. En deux tours de main, garnis-moi la cheminée de ces rideaux qui ne seront pas encore assez beaux pour approcher de si près Celui que nous allons mettre là !

La paysanne étonnée, bien loin de comprendre ni de deviner ce que son mari voulait faire, se mit très vite à l'œuvre, tout en interrogeant les regards affairés du chef de la famille.

— Bien, murmura celui-ci, voici les enfants qui reviennent avec les branchages ; avancez cette table dans la cheminée. Mariette, mets cette nappe blanche sur la table, puis allez me chercher une de nos mesures à grains que nous garnirons après, d'une de nos plus belles serviettes.

On lui obéit encore, et bientôt un charmant petit autel rempli la cheminée. Quand le travail fut achevée, le paysan s'en approcha : de sa blouse, ses mains, en tremblant, sortirent le ciboire, et après l'avoir posé avec respect sur son piédestal de verdure enroulé de blancheteurs, il dit aux siens :

— Et maintenant, tous à genoux ; adorons jusqu'au jour, Jésus, volé et profané dans l'église de C... et que j'ai retrouvé, moi, au milieu de la route. Enfants, ce sera votre veillée de Noël ; si triste qu'elle soit, elle est trop belle pour nous qui n'en sommes pas très dignes. Chantons : Noël, Noël, Noël !...

Et, toute la nuit, le chant des cantiques et les prières s'élevèrent au-dessus du modeste toit qui rappelait celui de la Crèche. A la lueur des chandelles résineuses, le ciboire d'or brillait d'un éclat très doux et s'irradiait sur toutes ces nappes blanches au milieu de la verdure ; à droite et à gauche, semblables aux anges adorateurs, le petit garçon et la petite fille remerciaient Dieu d'être venu les visiter, accédant ainsi à leurs innocentes prières.

Dans la journée du lendemain, au péril de sa vie, puisqu'il fallait passer devant les pre-

mier
à la
préci
dévo
le te
chez
Le
le re
que,
n'ava
le cil
force
Qu
Au
l'hor
enne
réuss
prés
ruse
senti
Il
juste
son r
Tr
rait
So
tailli
Au
ce q



LA FUITE EN EGYPTÉ

mières lignes prussiennes, le paysan arrivait à la cure de C..., et remettait au curé son précieux fardeau. Le prêtre bénit l'homme dévoué, qui repartit au plus vite sans prendre le temps de se reposer, car il désirait revenir chez lui avant la nuit.

Léger à l'aller, il fut tout étonné, pendant le retour, de se sentir inquiet et craintif. C'est que, sous sa blouse et contre sa poitrine, il n'avait plus la blanche hostie renfermée dans le ciboire, qui semblait lui avoir communiqué force, courage et confiance.

Que redoutait-il donc ?

Au loin, ses yeux interrogèrent longuement l'horizon où se dissimulaient les avant-postes ennemis. Quelques heures auparavant, il avait réussi à franchir ce passage redoutable. A présent, il allait falloir recommencer à user de ruse pour passer inaperçu sur le front des sentinelles allemandes.

Il savait qu'au logis sa femme et les enfants, justement inquiets, ne vivraient pas jusqu'à son retour.

—Allons, allons, hâtons le pas !

Très vite il franchit la distance qui le séparait de cet horizon redouté.

Soudain des voix s'élevèrent, sortant d'un taillis :

—Wer ist da ? cria une sentinelle.

Aucune parole, aucun son ne répondirent à ce qui-vive. Le paysan pressentait que le

moment était décisif ; et il se blottit très rapidement au milieu d'un amas de branchages, qui lui parut un asile suffisamment sûr.

C'était des soldats bavarois qui fourbissaient tranquillement leurs armes dans le petit bois, lorsque les pas du voyageur vinrent les troubler dans ce travail.

—Wer ist da ? reprit la même voix d'un ton impérieux.

Pas de réponse : le grand silence pesait sur la campagne déserte en apparence.

Flairant peut-être l'approche de quelque espion, les soldats bavarois fouillèrent en tous sens le petit bois, sondant les terres molles avec la baïonnette.

Ils étaient arrêtés à quelques pas seulement du tas de branches sèches.

—Attention ! dit l'un d'eux, ici je vois remuer une branche.

Le malheureux comprit qu'il était découvert.

Dans une pensée suprême, il embrassa, par un regard de l'âme qui traversa l'espace, sa femme, ses chers petits, sa paisible chaumière, la belle et sainte veille de la nuit, le ciboire d'or, l'hostie blanche et rédemptrice, et le bon prêtre qui, en la recevant de ses mains, quelques instants auparavant, avait béni l'humble paysan !

—Mon Dieu, je suis perdu, murmura-t-il, mais je suis heureux de mourir pour vous...

NOS FEUILLETONS

Nous prions nos lecteurs de vouloir bien découper le fascicule spécial de seize pages dont se composera le feuilleton du MONDE ILLUSTRÉ à partir du numéro de Noël. Ils se trouveront avoir ainsi séparément les douze pages de l'un des feuilletons et les quatre pages de l'autre. Ils pourront de la sorte former les deux séries distinctes, à leur aise. Quant à notre troisième feuilleton : *La femme détective*, on le trouvera encarté, comme d'habitude dans le journal.

L'ARBRE DE NOËL



Madame.—D'où je viens ? Du bazar, où j'ai fait mes emplettes pour l'arbre de Noël.
Monsieur.—En effet, on le voit bien.

AVENTURES DE SANTA CLAUS



UNE DESCENTE PÉRILLEUSE



UNE VISITE TERMINÉE



NOËL

La nuit est profonde,
Sous les cieux déserts,
Nulle voix du monde
Ne trouble les airs.
Quand l'essaim des anges
Célestes phalanges,
Elève en louanges
De joyeux concerts.

Ivresse lointaine,
Echo solennel.
De la race humaine
Chant universel.
Gloires infinies,
Douce harmonies.
Sphères réjouies,
Dans le fond du Ciel

Au pied des collines
Du bel Orient,
Chantez, voix divines,
L'hymne triomphant !
Annoncez aux âges
Celui que les sages
Ont comblé d'hommages.
Depuis deux mille ans.

Chantez, consolées,
A la terre en pleurs,
Les monts, les vallées
Se couvrent de fleurs ;
Les rochers se fendent,
Les feux se répandent
Et les sourds entendent
La voix des pasteurs.

Chantez l'origine
Du monde nouveau,
L'aube s'illumine
Le jour est plus beau ;
Le passé s'éroule,
L'univers, en foule,
Vient et se déroule
Autour d'un berceau.

Mais silence aux Anges ;
Car l'Enfant divin
A lavé nos fanges
Et pris son chemin.
Debout, il s'élance,
Et la voix immense
Des siècles commence
L'Hosanna sans fin !

LOUIS COLIN.

LA CHASSE-GALERIE

I

Pour lors que je vais vous raconter une rodeuse d'histoire, dans le fin fil ; mais s'il y a parmi vous autres des lurons qui auraient envie de courir la chasse-galerie ou le loup-garou, je vous avertis qu'ils font mieux d'aller voir dehors si les chats-huants font le sabbat, car je vais commencer mon histoire en faisant un grand signe de croix pour chasser le diable et ses diabolins. J'en ai eu assez de ces maudits-là, dans mon jeune temps.

Pas un homme ne fit mine de sortir ; au contraire tous se rapprochèrent de la cambuse où le "cook" finissait son préambule et se préparait à raconter une histoire de circonstance.

On était à la veille du jour de l'an 1858, en pleine forêt vierge, dans les chantiers des Ross, en haut de la Gatineau. La saison avait été dure et la neige atteignait déjà la hauteur du toit de la cabane.

Le bourgeois avait, selon la coutume, ordonné la distribution du contenu d'un petit baril de rhum parmi les hommes du chantier, et le cuisinier avait terminé de bonne heure les préparatifs du fricot de pattes et des glissantes pour le repas du lendemain. La melasse mijotait dans le grand chaudron pour la partie de tire qui devait terminer la soirée.

Chacun avait bourré sa pipe de bon tabac canadien, et un nuage épais obscurcissait l'intérieur de la cabane, où un feu pétillant de pin résineux jetait, cependant, par intervalles, des lueurs rougeâtres qui tremblotaient en éclairant par des effets merveilleux de clair-obscur, les mâles figures de ces rudes travailleurs des grands bois.

Joe, le "cook", était un petit homme assez mal fait, que l'on appelait assez généralement le bossu, sans qu'il s'en formalisât, et qui faisait chantier depuis au moins 40 ans. Il en avait vu de toutes les couleurs dans son existence bigarrée et il suffisait de lui faire prendre un petit coup de jamais pour lui délier la langue et lui faire raconter ses exploits.

II

—Je vous disais donc, continuait-il, que si j'ai été un peu "tough" dans ma jeunesse, je n'entends plus risée sur les choses de la religion. J'vas à confesse régulièrement tous les ans, et ce que je vais vous raconter là se passait aux jours de ma jeunesse, quand je ne craignais ni Dieu ni diable. C'était un soir comme celui-ci, la veille du jour de l'an, il y a de cela 34 ou 35 ans. Réunis avec tous mes camarades autour de la cambuse, nous prenions un petit coup ; mais si les petits ruisseaux font les grandes rivières, les petits verres finissent par vider les grosses cruches, et dans ces temps-là, on buvait plus sec et plus souvent qu'aujourd'hui, et il n'était pas rare de voir finir les fêtes par des coups de poings et des tirages de tignasse. La jamaisque était bonne, — pas meilleure que ce soir, — mais elle était bougrement bonne,

je vous le persuade. J'en avais bien lampé une douzaine de petits gobelets, pour ma part, et sur les onze heures, je vous l'avoue franchement, la tête me tournait et je me laissai tomber sur ma robe de cariole pour faire un petit somme en attendant l'heure de sauter à pieds joints par dessus la tête d'un quart de lard, de la vieille année dans la nouvelle, comme nous allons le faire ce soir sur l'heure de minuit, avant d'aller chanter la guignolée et souhaiter la bonne année aux hommes du chantier voisin.

Je dormais donc depuis assez longtemps lorsque je me sentis secouer rudement par le boss des piqueurs, Baptiste Durand, qui me dit :

—Joe ! minuit vient de sonner et tu es en retard pour le saut du quart. Les camarades sont partis pour faire leur tournée et moi je m'en vais à Lavaltrie voir ma blonde. Veux-tu venir avec moi ?

—A Lavaltrie ! lui répondis-je, es-tu fou ? nous en sommes à plus de cent lieues et d'ailleurs aurais-tu deux mois pour faire le voyage, qu'il n'y a pas de chemin de sortie dans la neige. Et puis, le travail du lendemain du jour de l'an ?

—Animal ! répondit mon homme, il ne s'agit pas de cela. Nous ferons le voyage en canot d'écorce, à l'aviron, et demain matin à six heures nous serons de retour au chantier. Je comprenais.

Mon homme me proposait de courir la chasse-galerie et de risquer mon salut éternel pour le plaisir d'aller embrasser ma blonde, au village. C'était raide ! Il était bien vrai que j'étais un peu ivrogne et débauché et que la religion ne me fatiguait pas à cette époque, mais risquer de vendre mon âme au diable, ça me surpassait.

—Cré poule mouillée ! continua Baptiste, tu sais bien qu'il n'y a pas de danger. Il s'agit d'aller à Lavaltrie et de revenir dans six heures. Tu sais bien qu'avec la chasse-galerie, on

voyage au moins 50 lieues à l'heure lorsqu'on sait manier l'aviron comme nous. Il s'agit tout simplement de ne pas prononcer le nom du bon Dieu pendant le trajet, et de ne pas s'accrocher aux croix des clochers en voyageant. C'est facile à faire et pour éviter tout danger, il faut penser à ce qu'on dit, avoir l'œil où l'on va et ne pas prendre de boisson en route. J'ai déjà fait le voyage cinq fois et tu vois bien qu'il ne m'est jamais arrivé malheur. Allons mon vieux, prends ton courage à deux mains et si le cœur t'en dit, dans deux heures heures de temps, nous serons à Lavaltrie. Pense à la petite Liza Guimbette et au plaisir de l'embrasser. Nous sommes déjà sept pour faire le voyage, mais il faut être deux, quatre, six ou huit et tu seras le huitième.

Oui ! tout cela est très bien, mais il faut faire un serment au diable, et c'est un animal qui n'entend pas à rire lorsqu'on s'engage à lui.

—Une simple formalité, mon Joe. Il s'agit simplement de ne pas se griser et faire attention à sa langue et à son aviron. Un homme n'est pas un enfant, que diable ! Viens ! viens ! nos camarades nous attendent dehors et le grand canot de la "drave" est tout prêt pour le voyage.

Je me laissai entraîner hors de la cabane, où je vis en effet six de nos hommes qui nous attendaient, l'aviron à la main. Le grand canot était sur la neige dans une clairière et avant d'avoir eu le temps de réfléchir, j'étais déjà assis dans le devant, l'aviron pendante sur le platbord, attendant le signal du départ. J'avoue que j'étais un peu troublé, mais Baptiste, qui passait, dans le chantier, pour n'être pas allé à confesse depuis sept ans, ne me laissa pas le temps de me débrouiller. Il était à l'arrière, debout, et d'une voix vibrante il nous dit :

Répétez avec moi !

Et nous répétâmes :

Satan ! roi des enfers, nous te promettons de te livrer nos âmes, si d'ici à six heures nous prononçons le nom de ton maître et du nôtre le bon Dieu, et si nous touchons une croix dans le voyage. A cette condition tu nous



CANOT D'ÉCORCE QUI VOLE



LE RIGODON CHEZ BATISSETTE AUGÉ

transporteras, à travers les airs, au lieu où nous voulons aller et tu nous ramèneras de même au chantier !

III

*Acabris ! Acabras ! Acabram !
Fais nous voyager par-dessus les montagnes !*

A peine avions-nous prononcé les dernières paroles que nous sentîmes le canot s'élever dans l'air à une hauteur de cinq ou six cents pieds. Il me semblait que j'étais léger comme une plume et au commandement de Baptiste, nous commençâmes à nager comme des possédés que nous étions. Aux premiers coups d'aviron le canot s'élança dans l'air comme une flèche, et c'est le cas de le dire, le diable nous emportait. Ça nous en coupait le respire et le poil en frisait sur nos bonnets de careajou.

Nous filions plus vite que le vent. Pendant un quart d'heure, environ, nous naviguâmes au-dessus de la forêt sans apercevoir autre chose que les bouquets des grands pins noirs. Il faisait une nuit superbe et la lune, dans son plein, illuminait le firmament comme un beau soleil du midi. Il faisait un froid de tonnerre et nos moustaches étaient couvertes de givre, mais nous étions cependant tout en rage. Ça se comprend aisément puisque c'était le diable qui nous menait et je vous assure que ce n'était pas sur le train de la "Blanche." Nous aperçûmes bientôt une éclaircie, c'était la Gatineau dont la surface glacée et polie étincelait au-dessous de nous comme un immense miroir. Puis, p'tit-à-p'tit nous aperçûmes des lumières dans les maisons d'habitants ; puis des clochers d'églises qui reluisaient comme des bayonnettes de soldats, quand ils font l'exercice sur le champ de Mars de Montréal. On passait ces clochers aussi vite qu'on passe les poteaux de télégraphe, quand on voyage en chemin de fer. Et nous filions toujours comme tous les diables, passant par-dessus les villages, les forêts, les rivières et laissant derrière nous comme une traînée d'étincelles. C'est Baptiste, le possédé, qui gouvernait, car il connaissait la route et nous arrivâmes bientôt à la rivière des Outaouais qui nous servit de guide pour descendre jusqu'au Lac des Deux-Montagnes.

—Attendez un peu cria Baptiste, Nous

allons raser Montréal et nous allons effrayer les coureux qui sont encore dehors à c'te heure cite. Toi, Joe ! là, en avant, éclaireis-toi le gosier et chante-nous une chanson sur l'aviron.

En effet, nous apercevions déjà les milles lumières de la grande ville, et Baptiste, d'un coup d'aviron, nous fit descendre à peu près au niveau des tours de Notre-Dame. J'enlevai ma chique pour ne pas l'avalier, et j'entommai à tue-tête cette chanson de circonstance que tout les canotiers répétèrent en chœur :

Mon père n'avait fille que moi,
Canot d'écorce qui va voler,
Et dessus la mer il m'envoie :
Canot d'écorce qui vole, qui vole,
Canot d'écorce qui va voler !

Et dessus la mer il m'envoie.
Canot d'écorce qui va voler,
Le marinier qui me menait :
Canot d'écorce qui vole, qui vole,
Canot d'écorce qui va voler !

Le marinier qui me menait,
Canot d'écorce qui va voler,
Me dit ma belle embrassez-moi :
Canot d'écorce qui vole, qui vole,
Canot d'écorce qui va voler ?

Me dit, ma belle, embrassez-moi,
Canot d'écorce qui va voler,
Non, non, monsieur, je ne saurais :
Canot d'écorce qui vole, qui vole,
Canot d'écorce qui va voler !

Non, non, monsieur, je ne saurais,
Canot d'écorce qui va voler,
Car si mon papa le savait :
Canot d'écorce qui vole, qui vole,
Canot d'écorce qui va voler !

Car si mon papa le savait,
Canot d'écorce qui va voler,
Ah ! c'est bien sûr qu'il me battrait.
Canot d'écorce qui vole, qui vole,
Canot d'écorce qui va voler !

IV

Bien qu'il fut près de deux heures du matin, nous vîmes des groupes s'arrêter dans les rues pour nous voir passer, mais nous filions si vite qu'en un clin d'œil nous avions dépassé Montréal et ses faubourgs, et alors je commençai à compter les clochers : La Longue-Pointe, la Pointe-aux-Trembles, Repentigny, St-Sulpice, et enfin les deux flèches

argentées de Lavaltrie qui dominaient le vert sommet des grands pins du domaine.

—Attention ! vous autres, nous cria Baptiste, Nous allons attérir à l'entrée du bois, dans le champ de mon parrain, Jean-Jean Gabriel et nous nous rendrons ensuite à pied pour aller surprendre nos connaissances dans quelque fricot ou quelque danse du voisinage.

Qui fut dit fut fait, et cinq minutes plus tard notre canot reposait dans un banc de neige à l'entrée du bois de Jean-Jean Gabriel ; et nous partîmes tous les huit à la file pour nous rendre au village. Ce n'était pas une mince besogne, car il n'y avait pas de chemin battu et nous avions de la neige jusqu'au califourchon. Baptiste qui était plus effronté que les autres s'en alla frapper à la porte de la maison de son parrain, où l'on apercevait encore de la lumière, mais il n'y trouva qu'une fille "engagée" qui lui annonça que les vieilles gens étaient à un "snaque" chez le père Robillard, mais que les farauds et les filles de la paroisse étaient presque tous rendus chez Batissette Augé, à la Petite-Misère, en bas de Contrecoeur, de l'autre côté du fleuve, où il y avait un rigodon du jour de l'an.

—Allons au rigodon, chez Batissette Augé, nous dit Baptiste, on est certain d'y rencontrer nos blondes.

—Allons chez Batissette !

Et nous retournâmes au canot, tout en nous mettant mutuellement en garde sur le danger qu'il y avait de prononcer certaines paroles et de prendre un coup de trop, car il fallait reprendre la route des chantiers et y arriver avant six heures du matin, sans quoi nous étions flambés comme des careajous, et le diable nous emportait au fin fond des enfers,

*Acabris ! Acabras ! Acabram !
Fais nous voyager par dessus dans les montagnes ?*

cria de nouveau Baptiste. Et nous voilà repartis pour la Petite-Misère, en naviguant en l'air comme des renégats que nous étions tous. En deux tours d'aviron, nous avions traversé le fleuve et nous étions rendus chez Batissette Augé dont la maison était tout illuminée. On entendait vaguement, au dehors, les sons du violon et les éclats de rire des danseurs dont on voyait les ombres se trémousser, à travers les vitres couvertes de givre. Nous cachâmes notre canot derrière les tas de bourdillons qui bordaient la rive, car la glace avait refoulé, cette année-là.

—Maintenant, nous répéta Baptiste, pas de bêtises, les amis, et attention à vos paroles. Dansons comme des perdus, mais pas un seul verre de Molson, ni de janaique, vous n'entendez ! Et au premier signe, suivez-moi tous, car il faudra repartir sans attirer l'attention.

V

Le père Batissette vint ouvrir lui-même et nous fûmes reçus à bras ouverts par les invités que nous connaissions presque tous.

Nous fûmes d'abord assaillis de questions :
D'où venez-vous ?

—Je vous croyais dans les chantiers !

—Vous arrivez bien tard !

—Venez prendre une larme !

Ce fut encore Baptiste qui nous tira d'affaire en prenant la parole :

—D'abord, laissez-nous décapoter et puis ensuite laissez-nous danser. Nous sommes venus exprès pour ça. Demain matin, je répondrai à toutes vos questions et nous vous raconterons tout ce que vous voudrez.

Pour moi j'avais déjà reluqué Liza Guimbette qui était faraudée par le p'tit Boisjoli de Lanoraie. Je m'approchai d'elle pour la saluer et pour lui demander l'avantage de la prochaine, qui était un "reel" à quatre. Elle accepta avec un sourire qui me fit oublier que j'avais risqué le salut de mon âme pour avoir

le plaisir de me trémousser et de battre des ailes de pigeon en sa compagnie. Pendant deux heures de temps, une danse n'attendait pas l'autre et ce n'est pas pour me vanter si je vous dis que dans ce temps-là, il n'y avait pas mon pareil à dix lieues à la ronde pour la gigue simple ou la voleuse. Mes camarades, de leur côté, s'amusaient comme des lurons, et tout ce que je puis vous dire, c'est que les garçons d'habitants étaient fatigués de nous autres, lorsque quatre heures sonnèrent à la pendule. J'avais cru apercevoir Baptiste Durand qui s'approchait du buffet où les hommes prenaient des nippes de whisky blanc, de temps en temps, mais j'étais tellement occupé avec ma partenaire que je n'y portai pas beaucoup d'attention.

Mais maintenant, que l'heure de remonter en canot était arrivée, je vis clairement que Baptiste avait pris un coup de trop et je fus obligé d'aller le prendre par le bras pour le faire sortir avec moi, en faisant signe aux autres de se préparer à nous suivre sans attirer l'attention des danseurs. Nous sortîmes donc les uns après les autres sans faire semblant de rien et cinq minutes plus tard, nous étions remontés en canot après avoir quitté le bal comme des sauvages, sans dire bonjour à personne; pas même à Liza que j'avais invitée pour danser un "foin." J'ai toujours pensé que c'était cela qui l'avait décidée à me trigauder et à épouser le petit Boisjoli, sans même m'inviter à ses noces, la bouffresse. Mais pour revenir à notre canot je vous avoue que nous étions rudement embêtés de voir que Baptiste Durand avait bu un coup, car c'était lui qui nous gouvernait et nous n'avions juste que le temps de revenir au

chantier pour six heures du matin, avant le réveil des hommes qui ne travaillaient pas le jour du jour de l'an. La lune était disparue et il ne faisait plus aussi clair qu'auparavant, et ce n'est pas sans crainte que je pris ma position à l'avant du canot, bien décidé à avoir l'œil sur la route que nous allions suivre. Avant de nous enlever dans les airs, je me retournai et je dis à Baptiste :

—Attention ! là, mon vieux. Pique tout droit sur la montagne de Montréal, aussitôt que tu pourras l'apercevoir.

—Je connais mon affaire, répliqua Baptiste, et mêle-toi des tiennes !

Et avant que j'aie eu le temps de répliquer :

Acabris ! Acabras ! Acabram !

Fais nous voyager par dessus les montagnes ?

VI

Et nous voilà repartis à toute vitesse. Mais il devint aussitôt évident que notre pilote n'avait plus la main aussi sûre, car le canot décrivait des zigzags inquiétant. Nous ne passâmes pas à cent pieds du clocher de Contrecreur et au lieu de nous diriger à l'ouest vers Montréal, Baptiste nous fit prendre des bordées vers la rivière Richelieu. Quelques instants plus tard, nous passâmes par dessus la montagne de Belœil et il ne s'en manqua pas de dix pieds que l'avant du canot n'allât se briser sur la grande croix de tempérance que l'évêque de Québec avait plantée là.

—A droite ! Baptiste ! à droite ! mon vieux,



LA DÉGRINGOLADE

car tu vas nous envoyer chez le diable, si tu ne gouvernes pas mieux que ça !

Et Baptiste fit instinctivement tourner le canot vers la droite en mettant le cap sur la montagne de Montréal que nous apercevions déjà dans le lointain. J'avoue que la peur commençait à me tortiller, car si Baptiste continuait à nous conduire de travers, nous étions flambés comme des goretts qu'on grille après la boucherie. Et je vous assure que la dégringolade ne se fit pas attendre, car au moment où nous passions au-dessus de Montréal, Baptiste nous fit prendre une "sheer" et avant d'avoir eu le temps de m'y préparer, le canot s'enfonçait dans un banc de neige, dans une éclaircie, sur le flanc de la montagne. Heureusement que c'était dans la neige molle

que personne n'attrapait de mal et que le canot ne fut pas brisé. Mais à peine étions-nous sortis de la neige que voilà Baptiste qui commence à sacrer comme un possédé et qui déclare qu'avant de partir pour la Gatineau, il veut descendre en ville prendre un verre. J'essayai de raisonner avec lui, mais allez donc faire entendre raison à un ivrogne qui veut se mouiller la luelle. Alors, rendus à bout de patience, et plutôt que de laisser nos âmes au diable qui se léchait déjà les babines en nous voyant dans l'embarras, je dis un mot à mes autres compagnons qui avaient aussi peur que moi, et nous nous jetons tous sur Baptiste que nous terrassons, sans lui faire du mal, et que nous plaçons ensuite au fond du canot,—après l'avoir ligoté comme un bout de saucisse et lui avoir mis un baillon pour l'empêcher de prononcer des paroles dangereuses, lorsque nous serions en l'air. Et :

Acabris ! Acabras ! Acabram !

nous voilà repartis sur un train de tous les diables, car nous n'avions plus qu'une heure pour nous rendre au chantier de la Gatineau. C'est moi qui gouvernais, cette fois-là, et je vous assure que j'avais l'œil ouvert et le bras solide. Nous remontâmes la rivière Outaouais comme une poussière jusqu'à la Pointe à Gatineau et de là nous piquâmes au nord vers le chantier. Nous n'en étions plus qu'à quelques lieues, quand voilà-t-il pas que etc animal de Baptiste se détortille de la corde avec laquelle nous l'avions ficelé, qui s'arrache son baillon et qui se lève tout droit, dans le canot, en lâchant un sacre qui me fit frémir jusque dans la pointe des cheveux. Impossible de lutter contre lui dans le canot sans courir le risque de tomber d'une hauteur de deux ou trois cents pieds, et l'animal gesticulait comme un perdu, en nous menaçant tous de son aviron qu'il avait saisi et qu'il faisait tourner sur nos têtes en faisant le moulinet comme un Irlandais avec son shilelagh. La position était terrible comme vous le comprenez bien. Heureusement que nous arrivions, mais j'étais tellement excité, que par une fausse manœuvre que je fis pour éviter l'aviron de Baptiste, le canot heurta la tête d'un gros pin et que nous voilà tous précipités en bas, dégringolant de branche en branche comme des perdrix que l'on tue dans les épinettes. Je ne sais pas combien je mis de temps à descendre jusqu'en bas, car je perdis connaissance avant d'arriver

et mon dernier souvenir était comme celui d'un homme qui rêve qu'il tombe dans un puits qui n'a pas de fond.

VII

÷ ÷ ÷ ÷ ÷ ÷ ÷ ÷ ÷ ÷

Vers les huit heures du matin, je m'éveillai dans mon lit, dans la cabane, où nous avaient transportés des bûcherons qui nous avaient trouvés sans connaissance, enfoncés jusqu'au cou dans un banc de neige du voisinage. Heureusement que personne ne s'était cassé les reins, mais je n'ai pas besoin de vous dire que j'avais les côtes sur le long comme un homme qui a couché sur les ravalements

pendant toute une semaine, sans parler d'un «blackeye» et de deux ou trois déchirures sur les mains et dans la figure. Enfin, le principal, c'est que le diable ne nous avait pas tous emportés et je n'ai pas besoin de vous dire que je ne m'empressai pas de démentir ceux qui prétendirent qu'ils m'avaient trouvé, avec Baptiste et les six autres, tous saouls comme des grives, et en train de cuver notre jamaique dans un banc de neige des environs. C'était déjà pas si beau d'avoir risqué de vendre son âme au diable, pour s'en vanter parmi les camarades; et ce n'est que bien des années plus tard que je racontai l'histoire telle qu'elle m'était arrivée.

Tout ce que je puis vous dire, mes amis, c'est que ce n'est pas si drôle qu'on le pense que d'aller voir sa blonde en canot d'écorce, en plein cœur d'hiver, en courant la chass-galerie; surtout si vous avez un maudit ivrogne qui se mêle de gouverner. Si vous

m'en croyez, vous attendrez à l'été prochain pour aller embrasser vos p'tits cœurs, sans courir le risque de voyager aux dépens du diable.

Et Joe le «cook» plongea sa micouane dans la melasse bouillonnante aux reflets dorés, et déclara que la tire était cuite à point et qu'il n'y avait plus qu'à «l'étirer.»

L'INGRATITUDE

L'ingratitude est «la reconnaissance du jour», avons nous entendu dire souvent par des personnes âgées et d'expérience. Et en effet, nous avons tous les jours des preuves de la véracité de cette assertion.

L'enfant est presque toujours plus ou moins ingrat envers ses bons parents; en avançant dans la vie, il montrera son ingratitude à l'égard de ses professeurs. Plus tard, quand il

sera homme, ce sera envers ses amis et ses bienfaiteurs qu'il manifesterà le plus d'indifférence. Il ne leur pardonnera pas le moindre petit oubli de leur part, et, pour se justifier, il se dira en lui-même, qu'après tout, il en aurait fait tout autant à leur place, et de là à l'oubli des services rendus, à l'ingratitude il n'y a qu'un pas.

Et pourtant, chacun de nous se flatte de n'être pas au nombre des ingrats. Quelle est la personne assez insensée pour se vanter d'avoir été ingrate envers une personne qui ne lui a fait que du bien?

Peut-être serions-nous plus portés à la reconnaissance, si nous songions que l'ingratitude fait preuve d'un cœur étroit et superficiel pour ne pas dire méchant.

C'est un des vices les plus révoltants à considérer et, chose malheureuse, nous le rencontrons dans le plus grand nombre, par la société dans laquelle nous vivons. PIERRE LOUIS.

SANTA CLAUS "BLAGUE" LES LOUPS



I.—Par une froide soirée de Noël, Santa Claus traversait la steppe russe, au grand trot de ses rennes, quand il s'aperçut qu'il était poursuivi par une meute de loups affamés.



III.—Dans son désespoir Santa Claus fut contraint de jeter à la horde vorace une superbe poupée qu'il apportait à une bonne petite fille des Balkans.



II.—Bien qu'il pressât son attelage du mieux qu'il pût, les bêtes enragées gagnaient sur lui au point que l'une d'entre elles avait réussi à mettre la patte sur le patin de son traîneau et son haleine faisait frissonner les moustaches de Santa Claus.



IV.—Les loups n'eurent rien de plus pressé que de trainer au fond du bois le pitoyable enfant. Là, à leur grande surprise et leur profond dégoût, ils s'aperçurent qu'il n'était rempli que de son. Et ils décidèrent de cesser de poursuivre Santa Claus qui, décidément, est plus fort qu'eux.

ses
ndif-
ndre
er, il
rait
oubli
y a

e de
e est
unter
e qui

a re-
grati-
ficiel

con-
mcon-
ociété
US.



horde
lle des



du bois
goût, ils
cesser de



LA VIERGE ET L'ENFANT JESUS, d'après Rubens

LE CHEMIN DU PARADIS

I

Et Jeanne est orpheline. On l'a mise en tutelle.
— "Jamais plus je ne vois ma mère... Où donc est-elle?"
— "Ta mère, pauvre enfant, elle est au Paradis!"

Une flamme a brillé dans ses yeux agrandis.

Le lendemain, dès l'aube, l'heure où l'Angelus sonne,
Elle s'en va, pieds nus, sans éveiller personne.

Oh! les beaux rayons d'or sur les blondes moissons!
Et comme les oiseaux chantent dans les buissons!
Mais Jeanne n'entend point. Jeanne regarde à peine,
Elle court, elle vole au travers de la plaine.
Un moissonneur l'arrête: "Où vas-tu, belle enfant?
Te voilà hors d'haleine, épuisée, étouffant...
Prends un peu de repos... Tu parais souffreteuse...
Tes pieds nus vont saigner: la route est caillouteuse."
— "Dites-moi, bon Monsieur, est-ce là le chemin?
Je vais au Paradis... Y serai-je demain?"
— "Pauvre mignonne, hélas! la route est longue et dure.
Mais, va toujours tout droit... Courage! Prie. Endure.."

II

Elle a marché longtemps, pauvrete!... Vers le soir,
Au rebord de la route il a fallu s'asseoir.
Les petits pieds meurtris sont las... Elle est en nage...
Et pas une maison dans tout le voisinage!
Auprès, au loin, partout, de hauts blés murissants.
Elle aspire à longs traits les souffles fraîchissants.
Là-bas, le grand soleil descend... Il est tout rouge.
Les derniers chants d'oiseaux tombent. Plus rien ne bouge.

Aux profondeurs du ciel le croissant monte et luit...
Et Jeanne est seule au monde et seule dans la nuit!
— "Quand ma mère saura que pour un baiser d'elle,
J'ai volé tout le jour comme fait l'hirondelle,
Elle me pressera tendrement sur son cœur...
Alors nous chanterons le bon Jésus en chœur."
La douce enfant naïve et rêveuse se lève.
Elle entre dans le champ... On la voit comme un rêve,
Aux clartés de la lune égrenant les épis,
Puis s'étendant bientôt dans les blés assoupis...
Elle a joint les deux mains, murmuré sa prière,
Et le profond sommeil a fermé sa paupière.

III

— "Où suis-je donc ici! Quel est ce corridor?
O mon Dieu, que c'est beau! Que de lumière et d'or!"
Une porte s'entrouvre, et Jeanne est éblouie,
Et son âme tressaille, heureuse, épanouie...
Or, voici qu'elle entend résonner dans les airs,
Mystérieusement, d'angéliques concerts...
— "Où suis-je donc, mon Dieu! Au Paradis, sans doute."
Elle a vite oublié la longueur de la route...
Soudain, elle aperçoit une troupe d'enfants:
— "Viens donc, petite sœur, en nos bras triomphants!
Viens chanter avec nous les célestes louanges.
Nous allons t'emporter là-haut, tout près des anges;
Allons, courons, volons à travers le ciel bleu...
Viens donc, petite sœur! Tu vas voir le bon Dieu!"

Mais Jeanne doucement: "Je voudrais voir ma mère."
Lors, de ses tristes yeux coule une larme amère...
Un chariot l'éveille... Hélas! elle a rêvé...
L'enfant sombre se lève... Elle dit un Ave,
Puis, vaillante, reprend la route longue et dure...
Le moissonneur disait: "Courage! Prie, Endure."

IV

La pauvre! Elle a marché longtemps, des nuits, des jours.
Le lointain Paradis fuyait, fuyait toujours.
Elle appelait Jésus, Marie en son rosaire,
On avait quelquefois pitié de sa misère.
On lui donnait du pain dans les fermes, des fruits;
Puis, elle repartait, tremblante au moindre bruit.
Ses longs cheveux flottaient; pâles étaient ses joues,
Et sa robe traînait en lambeaux dans les boues,
La frêle voyageuse, hélas! n'en pouvait plus...
Elle tombe, un matin, au revers d'un talus.

V

Une maison, là-haut, au flanc de la colline,
Parmi les arbres verts, toute blanche s'incline.
Sous le soleil ardent les vitres sont en feu.
"Le Paradis sans doute, ô ma mère, ô mon Dieu!"
Et Jeanne a ramassé sa suprême énergie.
Les pieds gonflés, saignants, et la face rougie,
Tombant, comme autrefois Jésus, se relevant,
Sans pleurer, sans se plaindre, elle monte au couvent.

— "Ah! pourvu seulement que j'arrive à la porte!
Vierge Mère, aidez-moi..." L'espérance la porte.
Ly voilà!... Défaillante, elle frappe... Une sœur
Aussitôt lui sourit, les yeux pleins de douceur.
— "Où vas-tu, pauvre enfant, pâle et triste chimère?
Que cherches-tu chez nous, si haut, si loin?" — "Ma mère!
Elle est au Paradis... Est-ce là le chemin?...
O si bonne Madame y serai-je demain?..."

A l'entour de l'enfant voici les sœurs ensemble...
Son petit corps, baigné de sueur froide, tremble.

— "O ma mère, dit-elle, à toi! J'arrive à toi!...
Enfin je t'ai trouvée... O mère!... Embrasse-moi..."

Et vers la vision s'agitaient ses mains blanches,
Comme font les oiseaux prêts à quitter les branches.

Une flamme a brillé dans ses yeux agrandis...
Et l'enfant a rejoint sa mère au Paradis.

JEAN VAUDON.

NOËL! NOËL!

Minuit! Chrétiens, c'est l'heure solennelle
Où l'homme-Dieu descendit jusqu'à nous...
Noël! Noël! Chantons le Rédempteur!

Noël, le jour de l'An et les Rois! que de souvenirs, que d'émotions ces trois noms réveillent! Ce sont les FÊTES par excellence. On dit Pâques, la Toussaint, la Fête-Dieu, l'Ascension, la Pentecôte; mais quand on parle de Noël, de la Circoncision et de l'Épiphanie, on dit simplement les FÊTES, cela comprend tout. C'est qu'il y a dans ces trois jours un suave parfum de grandeur religieuse et de joies de famille qui remue le cœur du vieillard comme celui de l'enfant. La Noël, surtout avec sa mystérieuse messe de minuit, ses cantiques si touchants, ses lumières éclatantes qui s'allument à l'ombre, comme autrefois l'étoile qui guidait les pasteurs de l'Orient, laisse dans l'âme je ne sais quelle douce et bienfaisante consolation. Pour moi, la messe de minuit est une cérémonie tout à part parmi les solennités du culte; elle produit dans mon âme, encore aujourd'hui, les mêmes jouissances calmes et profondes que je ressentais étant enfant. A cette époque, comme maintenant du reste, on pensait longtemps d'avance à la messe de minuit, au petit berceau où devait reposer l'Enfant-Jésus. Parmi les enfants, c'était à qui ne "garderait" pas ce soir-là; tous voulaient aller à l'église; et, heureusement, presque tous y allaient, jusqu'au petit "dernier" que la maman portait dans ses bras et qui ouvrait démesurément ses grands yeux étonnés devant les gerbes de lumière et les flots d'encens montant vers la voûte...

Le soir, après souper, on nous faisait mettre au lit avec la promesse de nous éveiller vers les onze heures. Nous n'obéissions qu'à demi; c'est-à-dire que nous nous couchions, mais il était impossible de dormir. C'était des conversations à voix basse, des chuchotements à n'en plus finir; — Le petit Jésus serait-il plus beau cette année que les années précédentes? Pourrions-nous approcher pour le contempler de plus près? Est-ce qu'on nous permettrait de rester pour la messe de l'aurore? — Comme les heures étaient longues, et comme nous attendions avec impatience la sonnerie de l'horloge qui nous rapprochait à chaque fois de l'instant désiré?

Enfin, voilà onze heures; on n'a pas besoin de nous éveiller; nous sommes sur pied en un instant. Dans la grande salle, où le poêle à "deux ponts" fait chanter joyeusement sa bonne "attisée" de bois franc et répand une chaleur inaccoutumée, les grandes personnes sont réunies et causent, regardant de temps à

autre par la fenêtre, ou par la porte qui s'entrouvre les étoiles qui illuminent la nuit.

La table est dressée pour le réveillon; car, au retour, la marche aura aiguisé l'appétit. Mais pour le moment, les mets restent intacts, car tout le monde ou à peu-près doit communier pendant la messe.

Enfin, arrive l'instant du départ; on se met en route, les uns en voiture, les autres à pied. A cette heure où tout dort à la campagne, le bruit des clochettes des attelages produit un effet saisissant; les longues files de fidèles qui s'avancent pieusement vers le modeste temple, brillant, cette nuit, comme un phare aux mille lumières, agissent sur l'imagination comme le panorama qui se déroule dans un rêve. Les anciens causent tranquillement, et les enfants n'ont pas le temps de parler; tant ils sont préoccupés par la contemplation de ce spectacle féérique.

La cloche fait entendre le "tintin"; on entre dans l'église éclairée "a giorno," le ministre du Très-Haut, revêtu de ses beaux ornements, monte à l'autel, et le chœur entonne à l'unisson le "Ça bergers assemblons-nous." J'ai entendu beaucoup de grande musique; les orchestres, des fanfares, des symphonies; mais jamais rien ne m'a aussi fortement ému que ce cantique si simple, si grave et si sublime à la fois. Puis la joie s'accuse dans des notes plus vives et plus légères; voici: "Nouvelle agréable," "Il est né le divin enfant"; le mélodie court en frémissant sous les voûtes. Puis encore, la gravité du sentiment religieux prend le dessus: "Adeste fideles, Venite, Adoremus Dominum." C'est le grand mystère qui s'accomplit; c'est l'Homme-Dieu qui descend vers nous; "Venez fideles, venez à Bethléem, adorons le Seigneur." Entre ces cantiques, la majesté du chant liturgique s'élève pleine et sonore, c'est le "second ton," ce chef-d'œuvre de la musique sacrée qui semble réellement un écho des harmonies célestes.

Enfin, la messe s'achève, le mystère est consommé; toute l'assistance s'écrie d'une seule voix:

Les anges dans nos campagnes
Ont entonné l'hymne des cieux,
Et l'écho de nos montagnes
Redit ce chant mélodieux;
"Gloria in excelsis Deo!"

La foule s'est écoulee lentement et les derniers accords du chant sacré, répétés par le chœur, frappent encore mon oreille:

"Gloria in excelsis Deo!"

On peut vivre longtemps, voyager par le monde, et admirer toutes les merveilleuses créations de l'esprit humain; mais au milieu des préoccupations de tous genres qui frappent notre esprit, ces souvenirs de la Noël au village ne s'efface jamais; ils ont dans notre cœur un sanctuaire à part, fermé à toutes les autres pensées; un véritable autel où les voix du passé, où les réminiscences des premières années font seules vibrer leurs inaltérables harmonies.

La veille de Noël! Veillards en cheveux blancs, dont la carrière s'achève; jeunes gens qui entrez d'un pas vigoureux dans le grand chemin de la vie; enfants qui respirez encore les fleurs de l'existence: allez voir s'accomplir le sublime mystère, allez entendre ces Noëls qui ont bercé vos plus tendres années, et vous verrez que ces saintes émotions sont les seules qui ne s'effacent jamais, et que leur action bienfaisante survit à toutes les préoccupations de notre message ici-bas.

GABRIEL

qui s'en-
tit.
on ; car,
appétit,
intacte,
commu-

a se met
à pied.
agne, le
duit un
bles qui
temple,
ux mille
omme le
e. Les
enfants
ils sont
specta-

" ; on
no," le
beaux
entonne
s-nous."
usique,
hories ;
tement
grave
s'accuse
égères ;
le divin
nt sous
a senti-
Adeste
C'est le
omme-
fidèles,
Entre
urgique
d ton,"
ée qui
monies

ère est
d'une

et les
és par

par le
lleuses
milieu
appent
village
eur un
autres
ix du
années
monies.

veux
s gens
grand
encore
mplir
Noëls
t vous
seules
action
ations
MIEL,



LA NOËL DES BÉBÉS

La neige tombe, c'est Noël !
Les cloches sonnent dans l'espace,
On entend un cri dans le ciel,
C'est le Petit Jésus qui passe !...

Il vient voir les petits enfants,
Car c'est le jour des gourmandises,
Et s'ils n'ont pas été méchants,
Il leur porte des friandises.

Pour pénétrer dans la maison,
Il entre par la cheminée
Que, vu la mauvaise saison,
On a de nouveau ramonnée.

Il met, dans les petits souliers,
De beaux jouets et des images,
Il écrit, sur de fins papiers,
Des souhaits pour les enfants sages.

Pour les méchants, car il en est,
Le Petit Jésus leur inflige,
Des petits boutons sur le nez.
Ne faut-il pas qu'on les corrige ?

Et pour sortir de la maison,
Il s'en va, par la cheminée,
Que, vu la mauvaise saison,
L'on a de nouveau ramonnée.

La neige tombe, c'est Noël !
Les cloches sonnent dans l'espace,
On entend un cri, dans le ciel,
C'est le Petit Jésus qui passe !...

LÉGENDE CANADIENNE

(SUR LA MESSE DE MINUIT)

Je m'en vais vous conter...

La messe qu'à l'Islet dit un prêtre sans tête
Juste à minuit, un jour ou plutôt une nuit
Que mon oncle était là.

Cela fit bien du bruit.

Il était en vacance et sortait d'une fête
Où l'on avait trinqué, chez Thomas Giasson,
Un peu, pas mal, je crois.

Il entendit le son

De la cloche tintant comme pour l'agonie.
" En voilà, par exemple, une cérémonie !
Se dit-il. Allons voir si ce pauvre bedeau
Sait ce qu'il fait. Je gage, il aura bu moins d'eau
Que de vin. Ou peut-être oncor quelque bonne aïe,
Aux pécheurs endurcis, par manière de blâme,
A charitablement fait entendre ce glas.
Moi-même le premier, j'en aurais bien, hélas !
Un grand besoin."

L'église, au détour de la route,

Lui parut tout en feu, du bas jusqu'à la voûte.
Il se hâta, disant des *Ave Maria*
Aussi drus qu'il pouvait, marchant de telle sorte
Qu'il fut on même temps au dernier *Gloria*
Du chapelet, et puis devant la grande porte,
Comme au plus beau dimanche ouverte à deux battants.
Il entre, mais ne voit point de flamme au dedans.
Seulement, sur l'autel, comme pour un office,
Six grands cierges brûlaient. — " Sapristi ! mon garçon,
M'a-t-il dit bien des fois, j'eus un fameux frisson,
Et je ne savais point si c'était mon service
Que l'on allait chanter." Volontiers sur ses pas
Il serait revenu, si, sans lui dire gare,
La porte de l'église avec un grand fracas
Ne s'était reformée. Alors, il se prépare
Pour le pire, attend int ce qui va se passer.

Il sentit dans son corps tout le sang se glacer,
L'horloge ayant sonné devers la sacristie
Lentement douze coups, quand il vit dans le chœur
Un prêtre s'avancer. La tête était partie
D'avec le corps. " J'étais dans le banc du seigneur,
Me dit toujours mon oncle, et je vis qu'à la place
Du visage, il avait un nuage léger,
Quelque chose de gris, enfin comme une trace
De fumée ou d'encens." Mais ce prêtre étranger,
Et bien étrange aussi, portait une chasuble
Du plus beau violet. Rarement on s'affable
Aussi bien sans sa tête. Et pour lors, sur l'autel
Il plaça le calice, il ouvrit le missel.

Et puis, en descendant, à mon oncle il fit signe,
Disant : *Introibo ad altare Dei* ;
Mais l'autre ne bougea. N'étant pas obéi,
Le prêtre s'en alla d'une façon bénigne,
Comme un homme qu'on chasse et qui l'a mérité...
C'était un écolier du petit séminaire,
Mon oncle, et qui savait répondre à l'ordinaire
De la messe très bien. Il fut donc irrité
Contre lui-même un brin d'avoir été si lâche
Et si peu complaisant : " Il faudra que je tâche
De réparer cela, je reviendrai demain,
Se dit-il aussitôt ; mais trouvons un chemin
Pour sortir au plus vite. Allons ! par la fenêtre
Du vestiaire on peut sauter dehors peut-être ;
Et derrière l'autel la porte m'y conduit :

Elle est ouverte encor. C'est par là que s'enfuit
Ce malheureux curé ; puis, si je le rencontre,
Nous nous expliquerons ; je n'ai rien à l'encontre
De ce pauvre monsieur : s'il fallait en vouloir
A tous gens que l'on voit ayant perdu la tête,
On n'aurait plus d'amis, et ce serait trop bête."

Il partit comme un trait ; mais au fond du couloir

La porte était fermée. Il fallut dans l'église

Demeurer jusqu'au jour.

— Les cierges de l'autel s'étaient souflés tout seuls—

Près de la sainte table

Mon oncle se plaça, tout tremblant, à genoux,

Priant de tout son cœur pour lui-même et pour nous...

Et je crois, sans mentir, qu'il y priait encore,

Sans un sommeil de plomb qui, juste avant l'aurore

Vint le surprendre enfin. Il fut tout ébahi

D'entendre *Introibo ad altare Dei*

Saluer son reveil. Mais il n'eut pas d'angoisse :

C'était la voix d'un prêtre ayant sa tête à lui,

Et tête qui pensait pour toute la paroisse :

C'était, sans le nommer, le curé d'aujourd'hui.

Donc, mon oncle entendit dévotement sa messe,

Puis il fut le trouver, lui disant à confesse

Tout ce qu'il avait vu. — " C'est très bien, mon enfant,

Il faudra soulager ce pauvre revenant ;

Le bon Dieu le permet. Je le ferais moi-même.

A votre charité s'il n'avait eu recours.

Je serai là, tout prêt à vous porter secours,

Si de l'esprit du mal c'était un stratagème."

Par le bedeau, le soir, dans l'église conduit,

Mon oncle avait repris son poste avant minuit,

Tout seul. Il entendait dans le vieux vestiaire,

Le curé récitant rondement son bréviaire.

Quand l'heure fut venue, il vit une lueur

Passer près de l'autel, et voilà que s'allume

Un cierge, et puis un autre. " A tout l'on s'accoutume :

J'avais cette fois-là, dit-il, beaucoup moins peur ;

Et sans trop m'effrayer les douze coups sonnèrent,

Et le prêtre sans tête entra bien lentement,
Et me fit signe encor, mais plus timidement,
D'avancer dans le chœur ; et les cierges donnèrent
Une lueur plus vive au moment où je fus
Près de lui prendre place. Il avait l'air confus,
Tout d'abord, mais sa voix tremblante et sépulcrale
Se raffermi bientôt ; à plus court intervalle
Venait chaque verset, puis j'étais moins transi.
Il prenait du courage et m'en donnais aussi.
Je répondais plus haut ; je servis les burettes,
Sans craindre d'approcher mes mains de ses manchettes.
Puis, l'église soudain sembla se transformer :
Et l'on voyait partout des cierges s'allumer ;
La Vierge dans son cadre avait l'air plus heureuse,
Et se penchant vers nous, souriait gracieuse.
Les petits chérubins gazouillaient finement ;
Les grands saints tout dorés regardaient tendrement ;
Ils se parlaient entre eux dans un très beau langage,
Qui n'était pas français ni latin davantage.
La voûte transparente avait l'air de monter
Par degrés vers le ciel, les murs de s'incruster
D'agate, de porphyre et d'opale et le reste,
Comme on le dit de ceux de la cité céleste.

L'orgue rendait tout seul des sons harmonieux ;
Et, quand vint le *Sanctus*, de douces symphonies
Descendirent d'en haut. Comme aux cérémonies
Des plus grands jours, l'encens le plus délicieux
Sortait je ne sais d'où. Le prêtre, plus agile,
Avait la voix sonore. Au dernier évangile,
Au mot *veritatis*, il se tourna vers moi.
Me laissant voir en face un radieux visage.
Il me dit : " Mon enfant, merci pour ton courage.
Le bon Dieu saura bien récompenser ta foi...
Je monte en paradis... Pour expier l'offense
D'avoir été distrait et léger à l'autel,
J'ai, pendant cinquante ans, attendu la présence
D'un serviteur qui voulût me faire aller au ciel,
En priant avec moi..."

Mon oncle ne peut dire

Comment tout le mystère à la fin s'acheva
Car au milieu du chœur le curé le trouva
Dans un état d'extase, et puis dans un délire
Qui dura plusieurs jours. N'entendant rien du tout,
Son bréviaire fini de l'un à l'autre bout,
Ne sachant que penser de cela tout en somme,
Il venait au secours de ce pauvre jeune homme.
Il ne vit dans l'église aucun signe nouveau,
Et se dit que le mal était dans le cerveau
De l'écolier. Plus tard, connaissant mieux l'affaire,
D'un miracle il trouva que la preuve était claire.
C'est ce qu'a dit mon oncle, et je l'ai toujours cru...

Légendes, doux récits qui berciez mon enfance,
Vieux contes du pays, vieilles chansons de France,
Peut-être un jour, hélas ! vos accents ingénus
De nos petits neveux ne seront plus connus.
Vous vous tairez, ou bien l'écho de votre muse
Ira s'affaiblissant partout où l'on abuse
De ce grand vilain mot, si plein d'illusion,
Et trop long pour mes vers : civilisation.

O poèmes naïfs, dont le peuple est l'auteur,
Légendes que transmet à la folle jeunesse,
Avec un saint amour, la prudente vieillesse,
Votre charme est surtout aux lèvres du conteur,
Et, malgré votre nom, il faut bien vous le dire,
On ne vous croira plus lorsqu'on pourra vous lire !

P.-J.-O. CHAUVEAU.

LE COMPAGNON DE ROUTE

(Conte de Noël)

D'une horloge voisine, un coup argentin
tomba dans la nuit. Onze heures et demi !
maugréa Robert. Et pas un fiacre à la station,
ni dans les rues ! Pour la veille de Noël ! Est-
ce assez ennuyeux ! Je serai en retard et je
vais m'enrhumer.

Malgré le chaud et moelleux pardessus qui
couvrait son habit noir, malgré l'épais foulard
qui enfermait son cou, sa bouche et ses
oreilles ; malgré les chaussons fourrés qui
cachaient ses souliers vernis, Robert se sentait
grelotter sous les pénétrantes morsures du
froid ; il était envahi, jusqu'aux os, par l'air
dur et piquant de cette nuit glacée. Furieux
et gelé, il continuait à courir en vain à la
recherche de son fiacre. Car il devait aller fort
loin, chez un ami plus riche, habitant au fin
bout des quartiers neufs, au milieu d'une rue
très courte et silencieuse, en son hôtel char-
mant. Là, cet ami donnait un somptueux
réveillon, en compagnie joyeuse ; on souperait,
l'on jouerait, l'on boirait surtout ; on s'excite-
rait enfin, dans la chaleur des vins généreux et

dans la griserie de piquantes conversations,
à mille et mille absurdes folies, jusqu'à l'heure
où le jour pâlirait les flambeaux. Toute une
nuit de plaisir éternels et coûteux.

C'est de la sorte, en effet, que s'apprêtait
Robert à passer la nuit merveilleuse, où
Jésus descendit sur la terre et commença de
souffrir pour nous. Cette nuit, jadis, était pour
lui, bien différente. A l'église, auprès de sa
mère, une âme infiniment pieuse, il assistait à
la messe, et, pénétré de ferveur, s'approchait
de la Table Sainte. Hélas ! cette mère chérie,
cet ange gardien de son enfance, était morte,
il y avait peu d'années, à l'âge où les passions
jetaient leurs premiers feux dans le cœur de
l'adolescent, tendre et généreux, mais si faible
et si inconstant ! Il s'était laissé entraîner, et,
s'il avait gardé la foi, toujours vivante ainsi
qu'un remords au fond de lui-même, il avait
délaissé la pratique ; et il glissait de plus en
plus vite et de plus en plus bas, dans la pente
mauvaise.

Là-bas, au tournant de la rue, deux lan-
ternes pâlies surgissent tout à coup de l'ombre
épaisse et blanche. Après un soupir de
bonheur, notre Robert héla fortement le cocher.
Il eût la joie de voir diriger vers lui, tout
doucement, les deux lueurs jumelles, envelop-
pées de brume.

Au même instant une voix tremblante et
presque mourante élevait, près du jeune
homme, une humble prière, à peine formulée,
aussi faible qu'un faible soupir de petit oiseau
blessé. Robert tourna la tête. Un enfant était
là, les pieds nus dans la neige, à peine vêtu de
haillons en lambeaux, affaissé contre le mur,
et semblant n'avoir plus qu'un souffle de vie.
Dans ses grands yeux brillait encore une
flamme ardente et profonde, éclairant tout ce
visage amaigri, bleui par la gelée, creusé par
une souffrance précoce. Un flot de cheveux
noirs, poudrés de neige, tombait sur son front,
couvrait en partie ses joues, coulait jusqu'à
ses épaules, à demi décharnées par l'horrible
misère. A la falote lumière d'un bec de gaz,
Robert avait vu tout cela, d'un seul regard ;
et, malgré la neige tombante, en dépit du froid
qui le tenait et de l'humidité pénétrante, en
dépit de sa colère à peine apaisée, il avait été
frappé soudain de la singulière beauté qui, au
milieu d'une intense douleur et de la mort
prochaine envahissant ce corps frêle et fré-
missant, marquait encore ce front d'enfant
misérable, à l'agonie. En même temps, cette
torture du gel affreux mordant la chair au
travers des loques déchirées, lui empoignait le
cœur comme une angoisse ; il grelottait, lui,
sous sa fourrure épaisse et moelleuse ; eh bien
alors, et ce petit enfant ? Quel ne devait pas
être son martyre ?

Robert comprit qu'un grand devoir s'impo-
sait à lui, tout à coup, qu'il entraînait dans son
existence, un devoir urgent, impossible à
rejeter : il devait empêcher cet enfant de
mourir ! Il se sentirait meurtrier, s'il laissait
là, pour aller se réjouir, ce petit corps à
moitié nu, dans la neige !

Mais comment faire ? On l'attend là-bas ! Il
ne voulait point manquer à son rendez-vous.
Pourquoi donc fallait-il qu'il eût rencontré cet
enfant ? Après tout, il n'en était pas respon-
sable... Et, cependant, ces yeux ardents, à la
fois pleins de vie et annonçant la mort, ces
yeux qui le fixaient, qui avaient l'air de trouer
son cerveau, d'y lire clairement sa coupable
hésitation, ces yeux-là semblaient lui crier :
Caïn.

— Où sont tes parents ? dit-il, au petit
miséreux.

—Je n'en ai plus, murmura péniblement la mourante voix de petit oiseau blessé.

—Tu ne connais personne ?

—Non !

Et, pendant quelques secondes, tandis que le fiacre appelé s'arrêtait au ras du trottoir, la conscience de Robert fut comme un champ de bataille.

Donner de l'argent à cet enfant qui se mourait ? Quelle ironie cruelle ! Il ne pourrait pas même la saisir entre ses doigts gelés ? Le porter à l'hôpital ? Mais où donc était l'hôpital, et comment y entrer, au milieu de la nuit ? Robert n'avait jamais arrêté son esprit sur de telles questions ! Et puis son rendez-vous, dont l'heure approchait ! Que faire ? Il ne voulait pas abandonner l'enfant : mais dans quel embarras cette rencontre inopinée le jetait !

Le cocher, descendu de son siège, avait ouvert la portière et s'impatientait :

—Ma foi, se dit Robert, je serai peut-être raillé ; mais je ne vois pas d'autre moyen... En somme, on lui donnera toujours à manger quelque chose et on le couchera quelque part. Et puis, demain, je verrai.

Aussitôt, se tournant vers le petit être glacé, qu'il emporta dans ses bras, le sentant froid comme un cadavre et léger comme une plume, il le coucha au fond de la voiture et jeta au cocher le nom de la petite rue lointaine où demeurerait son ami.

Robert, assez ennuyé au fond de cette compagnie et des multiples embarras qu'il prévoyait, était tout de même assez content d'avoir ainsi concilié le cri de sa conscience et le souci de son plaisir.

Et puis l'enfant avec ses grands yeux qui brillaient de reconnaissance et ses longs cheveux bouclés, était si joli, d'une beauté si étrange et si séduisante ! Il avait encore bien froid, le pauvre petit, dans la médiocre voiture, où l'air du dehors pénétrait tout à l'aise : "Il faut pourtant le couvrir, se dit le jeune homme !" Et, murmurant contre la nouvelle

obligation qu'il se sentait imposée par le hasard et par la charité, mais d'ailleurs trop généreux pour s'y soustraire, il retira son manteau de fourrure et en enveloppa le petit corps gelé. L'enfant remercia par un sourire et par une larme.

Quelques instants plus tard, la forte sève de vie qui coulait dans les artères de l'enfant, se réchauffait, reprenait le dessus, triomphait de la glace ; et la langue du misérable se délia.

En peu de mots, sur les questions de Robert, de plus en plus intéressé, il conta sa vie, très misérable et très simple. Une mère excellente et chérie, morte il y a trois ans ; son père, ivrogne et faible, empoigné par une mégère,

et l'épousant : l'enfant torturé pendant des mois, par cette femme et, l'autre jour, après le décès de son père, expulsé pour jamais du logis, chassé à coups de fouet et de bâton. C'était tout... Et Robert, repassant sa douce et tranquille existence, et forcé de voir soudain toutes ces misères dont il avait jusque-là détourné les yeux, se sentait ému jusqu'au fond du cœur. Un vague remords lui montait au cerveau, songeant à la nuit folle où il voulait aller. Il se taisait triste et rêveur !

L'enfant, qui semblait dormir, ouvrait les yeux, ses grands yeux d'un éclat lumineux et profond ; puis il dit :

—C'est à la messe de minuit, n'est-ce pas, que vous me conduisez ? Car je sais bien que c'est Noël, aujourd'hui, et j'avais tant prié le

flamber dans ses beaux yeux un regard si brûlant et presque si mystérieux, que Robert se sentait, auprès de lui, étrangement ému. Un trouble profond l'envahissait : un regret de son existence passée, toute de ferveur et de foi, le serrait à la gorge ; une horreur de sa vie présente entraînait en lui, comme un glaive... Il se reprit un instant, tout de même ; ou plutôt, ce fut le démon qui le ressaisit dans sa griffe ; il secoua les saintes pensées de grâce et de miséricorde ; il voulut se plonger, jusqu'à la boue, dans le désir des plaisirs grossiers qui l'attendaient au terme de sa course... Mais à ce moment précis, l'enfant reprit la parole :

—Ma mère, un jour, m'avait conduit à la messe de Noël, dans une église illuminée de flambeaux, embaumée de fleurs, où des voix d'une ineffable mélodie chantaient de ravissants cantiques...

—Et moi aussi, autrefois, interrompit Robert sans songer à être surpris du langage imagé de ce pauvre petit enfant, tant son émotion l'empoignait ! —Moi aussi j'étais conduit par ma pauvre mère à la messe de minuit.

—Ah ! ma bonne petite mère aimée, continua l'enfant dont les yeux se voilaient d'un nuage de pleurs, quand elle est morte, elle m'a supplié : "Mon petit Robert, aime toujours bien le bon DIEU !"

—Hein ! comment ! s'écria le jeune homme frappé d'un coup violent au plus profond de l'âme, et sursautant de surprise et d'émoi. Car cette même phrase aussi avait été prononcée pour lui, par sa mère mourante... Incroyable coïncidence. Était-ce l'enfant qui venait de lui rappeler ces mots solennels ? N'était-ce pas plutôt sa conscience éveillée qui avait parlé tout haut dans le silence et la nuit de son cerveau obscurci par le mal ?...

Le cœur bouleversé par un trouble inouï, les yeux débordants enfin des pleurs du remords, de ces pleurs qui couvaient en lui, depuis vingt minutes déjà, depuis l'acte de charité qui avait ouvert à la grâce un tout petit coin de son âme fermée,—Robert se retourna vers l'extraordinaire enfant.

Mais l'enfant avait disparu. Et Robert, en proie à la plus indicible émotion, jeta vers le ciel et vers sa mère, avec ses sanglots, une supplication de miséricorde et un cri de reconnaissance !

En même temps le fiacre s'arrêtait, le cocher ouvrant la portière, avouait son ignorance du chemin.

—Nous sommes dans le quartier, ajoutait-il ; il y a des gens qui entrent dans l'église. On peut leur demander la route.

Une église était là, en effet, dressant dans la nuit, derrière le voile blanc de la neige une



Tintez, carillons de fête
Par la ville et par les champs :
Noël ! Noël ! qu'on répète
Ses refrains les plus touchants.

façade noire où flambaient des vitraux éclairés par l'illumination intérieure. Et du clocher tombèrent, dans l'instant, les douze coups solennels de minuit, tandis que l'orgue éclatait majestueux et puissant.

—Inutile d'aller plus loin, dit Robert; je m'arrête ici; il descendit, paya la course et, quelques minutes plus tard, il se prosternait aux pieds d'un prêtre.

UN SOIR DE NOEL

Noël! tout enfant, il avait aimé cette fête, le pauvre ouvrier de trente ans qui délirait, exsangue, sur son lit défait. Et tout en battant l'air de ses bras convulsés, à travers les visions fantastiques qui dansaient devant ses yeux, dans sa tête tournée par la fièvre, une pensée lucide se faisait jour.

Il revoyait la petite église du village. Les cierges, les bougies, les chandelles étincelaient sous l'œil vigilant du sacristain qui mouchait, avec ses doigts, celles qui pleuraient; et les chœurs hurlaient avec rage, et les sabots claquaient sur les dalles, et les bonnes femmes secouaient la neige amoncelée sur leurs grands manteaux noirs.

Noël! Il revoyait la crèche et le berceau de l'Enfant-Dieu. Dans le ciel bleu, à travers les étoiles scintillantes, les anges voletaient, joyeux, tout affairés... Au dehors, dans le brouillard de la nuit, les cloches de la cathédrale le berçaient, lui chantant: Ding! Dong! te souviens-tu de ta jeunesse?

Ecoute: un Dieu est né pour te sauver. Il est né pauvre. Comme toi il a travaillé; il est mort jeune. Il t'a aimé jusqu'à mourir pour toi? T'en souviens-tu?... Ding! Dong! les cloches disaient tout cela et bien d'autres choses encore. Le malade fit un effort. Il sentait bien que c'était fini. De vie, il n'en restait plus qu'un peu dans ses yeux humides, déjà presque voilés.

Doucement, penchant la tête vers sa pauvre mère qui sanglotait tout bas à son chevet, il murmura: "ma sœur."

Il lui avait fallu longtemps, à la petite sœur, pour se faire accepter. C'était une de ces vaillantes qui ont voué leur vie aux malades et aux miséreux.

Par surprise, usant de supercherie, elle était entrée un jour dans ce pauvre logis. Le jeune homme était depuis longtemps malade. Avec cette confiance illusoire de tous les phthisiques, il croyait à sa guérison. Il voulait vivre et ne se voyait pas mourir.

La petite sœur l'avait appris. Mais quand, un soir, il la vit suivre sa mère à son chevet, il poussa un juron.

—Mon ami, disait la douce voix de la sœur, votre mère est fatiguée. Je suis venue l'aider pour qu'elle se repose un peu.

Il n'osa répondre et se tourna vers la muraille.

Le lendemain, la religieuse revint. La mère était sortie. Brutalement, le malade lui demanda ce qu'elle faisait.

—J'attends votre mère, lui répondit la sainte fille.

Mais lui s'emporta. Il n'avait pas besoin de bigote pour le veiller. Il n'avait pas voulu aller à l'hôpital par rapport à cela. Il ne croyait ni à Dieu ni à diable. Libre-penseur, il était et resterait. Il se moquait de tout, d'ailleurs.

La religieuse s'était assise et travaillait. Au bout d'un moment, le malade se souleva.

—La vieille tarde bien à entrer, grommela-t-il? Rester si longtemps dehors quand elle sait que je n'ai rien pris depuis ce matin!

—Vous avez faim, hasarda la sœur.

—Cela vous regarde? maugréa-t-il.

—Attendez. Il doit bien y avoir quelque chose dans l'armoire. Je vais chercher... Ah! voici du pain, du bouillon.

En peu de temps, le feu était allumé, le bouillon chaud.

Le malade regardait, stupéfait.

—Elle est vraiment drôle, cette femme-là, pensa-t-il.

Et jamais il ne mangea de meilleur appétit... Trois mois durant, la religieuse revint, et le jeune homme s'habitua peu à peu à ses soins, causant avec elle et, si un jour elle manquait de venir, il s'inquiétait.

—Que fait sœur Marie?

D'abord, ils parlèrent de banalités. Lui, essayait de se montrer grossier, de rebuter cette admirable patience. Il se faisait pire, mentait avec effronterie, jurait et blasphémait en diable.

Puis, il hésita, cherchant à pénétrer l'intention de cette inconnue, qui se faisait sa servante malgré lui.

Et voici que, malgré lui, la conversation dévia. Il redevint lui-même et se laissa aller, envers cette petite sœur, à une expansive confiance qu'il ne voulait pas s'avouer.

Il lui raconta sa vie, ses jeunes années écoulées, ses forces usées au rude travail. Il était enfourneur, et c'était bien là qu'il avait pris mal, à quitter le feu pour l'air froid.

Elle l'encourageait, le plaignait, lui faisait entrevoir la guérison prochaine...

Un soir, il lui parla de cette coutume idiote qu'ont les femmes d'aller raconter leurs pécadilles à un curé. Elle le laissa dire. Le lendemain, elle lui demanda, à brûle pourpoint, s'il voulait se confesser, non pas à un curé, mais à l'évêque.

Il se mit à rire entre deux quintes de toux.

—L'évêque! ah! bien oui, il a d'autres choses à faire qu'à s'occuper d'un pauvre diable comme moi. Ma souper est très basse. Il se salirait dans l'escalier... Et il trouva la plaisanterie bonne. L'entretien resta là, ce soir d'hiver. Mais, comme Noël était venu, la petite sœur alla trouver son évêque.

—Monseigneur, il s'agit du salut d'une âme... Un homme se meurt, qui ne se confessa qu'à vous.

—Attendez-moi, ma fille, je vous suis...

Et le prélat et la petite sœur se rendirent ensemble, dans la mansarde où le procelainier agonisait...

Il attendait. Elle tardait bien à revenir, cette petite sœur! Elle n'allait pas l'abandonner maintenant, peut-être? et il prêtait l'oreille à tout bruit. Il oubliait la fièvre qui brûlait ses tempes. On frappa à la porte: il tressaillit.

—Mon ami, dit l'évêque, je vous apporte la bénédiction du bon Dieu.

Il regarda, muet de stupeur, et sentit une émotion étrange l'envahir. Courbant la tête, il se signa et, faisant un effort pour se rappeler la prière apprise au village, il murmura: Notre Père...

Au dehors, les cloches sonnaient le dernier coup de la messe de minuit. Le pauvre porcelainier fit un effort pour se soulever, mais il ne put que sourire faiblement, et, dans ce sourire où il mit toute son âme, entre sa mère et la petite sœur, il mourut.

GABRIEL D'AUVRAX.

LE GLORIA DU MAITRE DE CHAPELLE

Comme le maître de chapelle paraît soucieux, en gravissant, avec son fils, les degrés qui conduisent au jubé de l'orgue de la cathédrale de X...? Il devrait, pourtant, être bien heureux, car on va chanter, en cette nuit de Noël, une messe qu'il a composée spécialement pour la circonstance, et dont ceux qui ont pu assister aux répétitions font les plus grands éloges.

Ah! c'est qu'il a raison d'être triste!... Musicien de talent, il travaille, depuis trois ans, à la composition de cette messe qui va donner un nouveau lustre à son nom. Son fils unique, doué d'une voix superbe, devait chanter la première du "Gloria", la plus belle de cette œuvre magistrale; les exercices venaient de commencer et le jeune garçon savait déjà assez bien son solo, lorsqu'il tomba gravement malade.

Après avoir été plusieurs mois entre la vie et la mort, il fut déclaré hors de danger, mais atteint d'une surdité malheureusement incurable.

Blessé dans son cœur d'artiste et de père, le musicien exhala sa douleur dans les termes les plus violents et lui, un incrédule, il osa dire qu'il "enverrait la messe à tous les diables."

Sa femme, fervente chrétienne, frémit en entendant ces paroles blasphématoires et insensées. Surmontant son propre chagrin, elle tâche, par la persuasion, de faire couler le baume de la résignation sur cette âme ulcérée, mais vainement, hélas!

Un jour, inspirée d'en haut, elle s'adresse à son mari.

—Mon ami, si le bon Dieu faisait recouvrer l'entendement à notre fils, cesserais-tu de nier son existence?

—"Oui, certes," répond-il avec émotion, "à l'instant même je proclamerais bien haut sa puissance et sa miséricorde."

Dès lors, la pieuse mère ne cesse d'adresser au Ciel les plus pressantes supplications. Son époux, cédant à ses vives instances, consentit enfin à donner un remplaçant à son fils et les répétitions continuèrent.

Or, ce soir, le jeune homme a conjuré son père de l'emmener à la messe de minuit; s'étant heurté à un refus, il a réclamé l'assistance de sa mère et s'est vu accorder la faveur désirée.

Ils arrivent à la tribune au moment où les musiciens accordent leurs instruments. D'ordinaire, le pauvre enfant les salue en souriant, mais, cette nuit, il passe devant eux la tête basse et va s'agenouiller près de la balustrade. Le front penché sur la barre d'appui, il prie avec la ferveur d'un ange, jusqu'au moment où son père, la baguette levée, donne le signal aux exécutants.

Alors, n'y tenant plus, le jeune sourd fond en larmes, pressant son mouchoir contre ses lèvres, pour étouffer le bruit des sanglots que lui-même ne peut percevoir.

Uni de cœur à sa tendre mère, perdue dans la foule, tenant dans ses mains crispées le programme musical de cette nuit solennelle, il importune de ses tendres prières, pour l'auteur de ses jours, autant que pour lui-même, le Jésus de Bethléem, qui doit descendre sur l'autel comme sur un nouveau Calvaire, pour y renouveler d'une manière non sanglante, le sacrifice de la croix, le bel Enfant qui lui tend ses bras roses, émergeant de sa couche de paille et pour qui l'on chante:

Minuit Chrétiens ! c'est l'heure solennelle,
Où l'Homme-Dieu descendit jusqu'à nous,
Pour effacer la tache originelle
Et de son Père apaiser le courroux.
Le monde entier tressaille d'espérance,
En cette nuit qui lui donne un Sauveur.
Peuple, à genoux, attends ta délivrance !
Noël ! Noël ! Voici le Rédempteur !

Et le père, que ressent-il à cette vue ! Que se passe-t-il en son âme ! On ne saurait le dire, en regardant cette figure, d'apparence impassible, pendant que se continue l'interprétation de son œuvre.

"Gloria in excelsis Deo..." prononce le vieux prêtre d'une voix tremblante ; il est le seul, à part les parents et le chœur de l'orgue, à être au fait de la présence de l'infirmes dans le temple et, plein de foi, il attend un double miracle de la miséricorde divine.

A peine ces mots ont-ils expiré sur les lèvres du célébrant, que le jeune chantre, jusque-là immobile, se lève comme mu par un ressort, et, imposant silence du geste à celui qui doit le remplacer, suivant les instruments, reprend, d'une voix mélodieuse, ce chant de victoire et de reconnaissance :

"Gloria... gloria... in excelsis Deo !..." et en continue l'exécution sans la plus légère faute.

Un courant électrique traverse la vaste enceinte ; les fidèles sont empoignés par cette voix fraîche et pleine, dont ils avaient été privés si soudainement et qu'ils entendent, cette nuit, avec une joie inexprimable...

Le saint sacrifice se continue ainsi jusqu'au CREDO, entonné par une voix vibrante, non pas celle du musicien qui cherche seulement à produire de l'effet, mais du père de famille qui retrouve, d'un seul coup, la foi de sa jeunesse, et son bonheur perdu, et prononce, de toute la force de ses poumons, sa profession de foi, à laquelle répond, dans le bas de l'église, un sanglot de joie.

Père, mère et enfants, unis dans un même sentiment, semblent ne plus appartenir à la terre, pendant la suite de cette messe extraordinaire...

On dirait que les musiciens, mis hors d'eux-mêmes par la scène dont ils ont été les témoins, saisis par l'émotion dont leur chef est agité et qu'il leur communique, du bout de sa baguette, semblent avoir emprunté les instruments des anges, pour l'exécution de ce chef-d'œuvre, tant ils l'interprètent d'une manière admirable.

A l'issue du service divin, la foule, amassée sur la place de la cathédrale, semble oublier le réveillon qui l'attend, et s'entretient longuement de l'événement miraculeux.

A une messe matinale, s'agenouillaient côte à côte, à la table sainte, le maître de chapelle, sa femme et son fils.

MARIE AYMONG.

LES DINER DES ANGES EN RUSSIE

Dans les naïves campagnes russes, on croit que, pendant la nuit de Noël, le ciel s'entr'ouvre et que la biblique échelle de Jacob se déroule encore, comme jadis, entre le trône de Dieu et la terre des hommes.

Les anges viennent au moyen de cette échelle, ajoute la légende, rendre visite aux mortels.

Et les moujiks, qui ont la foi robuste et le cœur hospitalier, ne manquent jamais d'y dresser une table dans la cour de leur sbah, afin que les célestes visiteurs puissent se reconforter à leur arrivé sur la terre.

LE REVE DE LA PETITE MENDIANTE

Dans la rue de la grande ville, inondée des brouillards de la nuit, une pauvre petite fille marche lentement, bien triste et bien pâle.

Elle regarde les fenêtres éclairées des hôtels où l'opulence s'est entourée de délices pendant cette soirée ; elle cherche autour d'elle vers qui tendre la main. L'enfant n'a que des haillons, et ses grands yeux se détachent, brillants et creusés par la souffrance, sur son visage amaigri : elle passe comme une ombre au milieu des mille reflets des boulevards.

Peu de mains s'abaissent vers sa main ouverte ; le malheur offense les yeux de ces passants joyeux qui courent à une réjouissance, vont à un bal, ou reviennent d'une fête pour en chercher une autre.

La petite fille se trouve par hasard à la porte d'une église..... A quoi bon la nommer ? Elles se ressemblent toutes, les demeures du Bon Dieu ! On y vient pour prier et s'en retourner meilleur. La foule entrait pour la messe de minuit : la fillette fit comme la foule. Ce n'était pas la piété, mais la curiosité qui la mêlait ainsi aux fidèles, car jamais on ne lui avait appris qu'il y avait un refuge pour les cœurs délaissés et qu'on y apprend à ne pas maudire ses haillons et son indigence....

Des faisceaux de lumière jetaient une clarté immense dans tout l'édifice : les orgues soupiraient les cantiques harmonieux des anges au-dessus de la crèche. L'atmosphère de l'église était embaumée de ces arômes d'encens qui restent encore quand les nuages odorants se sont depuis longtemps envolés.

L'enfant sentit devant cette scène éblouissante son âme surprise s'en aller en de douces pensées qu'elle ne se connaissait pas. Il lui sembla qu'elle sortait d'un monde pour entrer dans un autre. Tous ceux qu'elle voyait étaient agenouillés et recueillis ; les fronts étaient calmes, les regards avaient une expression de douceur qu'elle ne voyait pas dans la rue.

Au fond de l'église, sur une crèche de paille fine et dorée, un petit enfant reposait, les bras ouverts et les lèvres souriantes. Elle regarda ; se disant que cet enfant exposé aux regards de l'assistance était là pour elle aussi bien que pour les autres. Puisqu'on chantait et qu'on se prosternait devant lui, il était sans doute puissant et bon. S'il était bon, il la comprendrait, s'il était puissant, il la soulagerait.

Comme dans un songe merveilleux, il lui sembla qu'elle pouvait lui raconter sa détresse et qu'il était là pour l'écouter. Elle lui parla, confiante et joyeuse, de ses malheurs et des larmes qu'elle avait versées depuis qu'elle était au monde.

Pour mieux regarder, elle s'était adossée à la grand'porte, et là les yeux fixes, ardents, elle se sentit défaillir de bonheur et de fatigue dans un ravissement qui lui faisait oublier tout son passé.

La messe venait de finir. La foule se pressait aux portes latérales. La petite fille avait fini par s'évanouir, épuisée de lassitude et d'émotion, et semblait sommeiller, accroupie, la tête un peu renversée en arrière, les yeux toujours tournés vers la crèche.

—Regarde donc cette petite qui dort, maman, dit tout bas en la montrant à sa mère une autre enfant qui passait.

—Elle ne dort pas, ma fille, elle est évanouie, dit la dame qui s'était approchée.

Elle secoua légèrement la pauvrete qui ne bougea pas. Elle trempa son mouchoir dans le bénitier, elle lui frotta les tempes. La petite mendicante ouvrit les yeux et murmura tout bas :

—Ma mère..., le petit enfant sur la paille.

La charité est partout la même : elle ne connaît pas de réserves. La dame prit l'enfant dans ses bras et l'emporta : un carrosse l'attendait à la porte ; elle y monta avec son fardeau.

—Où demeures-tu, mon enfant ?

—Attendez, je ne sais plus..., bien loin..., ma mère m'attend pour avoir du pain..., laissez-moi aller demander l'aumône.

—Ne crains rien et réponds-moi vite.

La petite murmura le nom de sa rue, et la voiture partit à toute vitesse.

On arriva dans une rue étroite. Au numéro indiqué, la petite s'engagea dans un corridor humide, monta un escalier étroit.

—Est-ce que c'est l'enfant qui était là-bas sur la paille, qui vous a dit de m'amener, Madame ? demanda-t-elle.

—Peut-être, mon enfant.

—Comment s'appelle-t-il ?

—Tu ne connais pas l'Enfant-Jésus ?

—Non, mais je voudrais bien le connaître.

On était arrivé à la porte d'une mansarde. L'enfant entra.

—Mère, dit-elle, voici une bonne dame qui me ramène chez nous.

La mère de la mendicante était malade, seule, sans pain. Une chandelle presque usée brûlait sur une petite table. La chambre était bien froide.

La visiteuse raconta les incidents de la nuit, et mit à l'aise par sa bienveillance cette infortunée qui ne comprenait rien à cette sublime et chrétienne générosité.

—De vous à moi, lui dit-elle, il y a un lien désormais ; c'est Dieu qui a permis que je vinsse cette nuit. Vous êtes pauvre et je suis riche ; mais ce que j'ai est à Dieu et c'est lui qui me dit de vous soulager. Ayez confiance et courage. Malade, on guérit, et je vous guérirai. Ne le maudissez pas de vos souffrances et comptez sur lui et sur moi.

Et laissant l'espérance dans ce désespoir et l'abondance dans ce dénûment, elle partit, bénie par la malade et sa fille.

Quand elle se fut éloignée, la petite dit à sa mère :

—Est-ce que tu connais cet enfant que j'ai vu couché sur de la paille ?

—Oui, ma fille, soupira la pauvre femme.

—Tu ne m'as pas parlé de lui.

—J'ai eu tort, ma fille ; mais je te parlerai de lui souvent maintenant, car il s'est souvenu de moi qui l'avais oublié.

—Est-ce que c'est lui qui a envoyé ici quelqu'un ?

—Oui, ma fille.

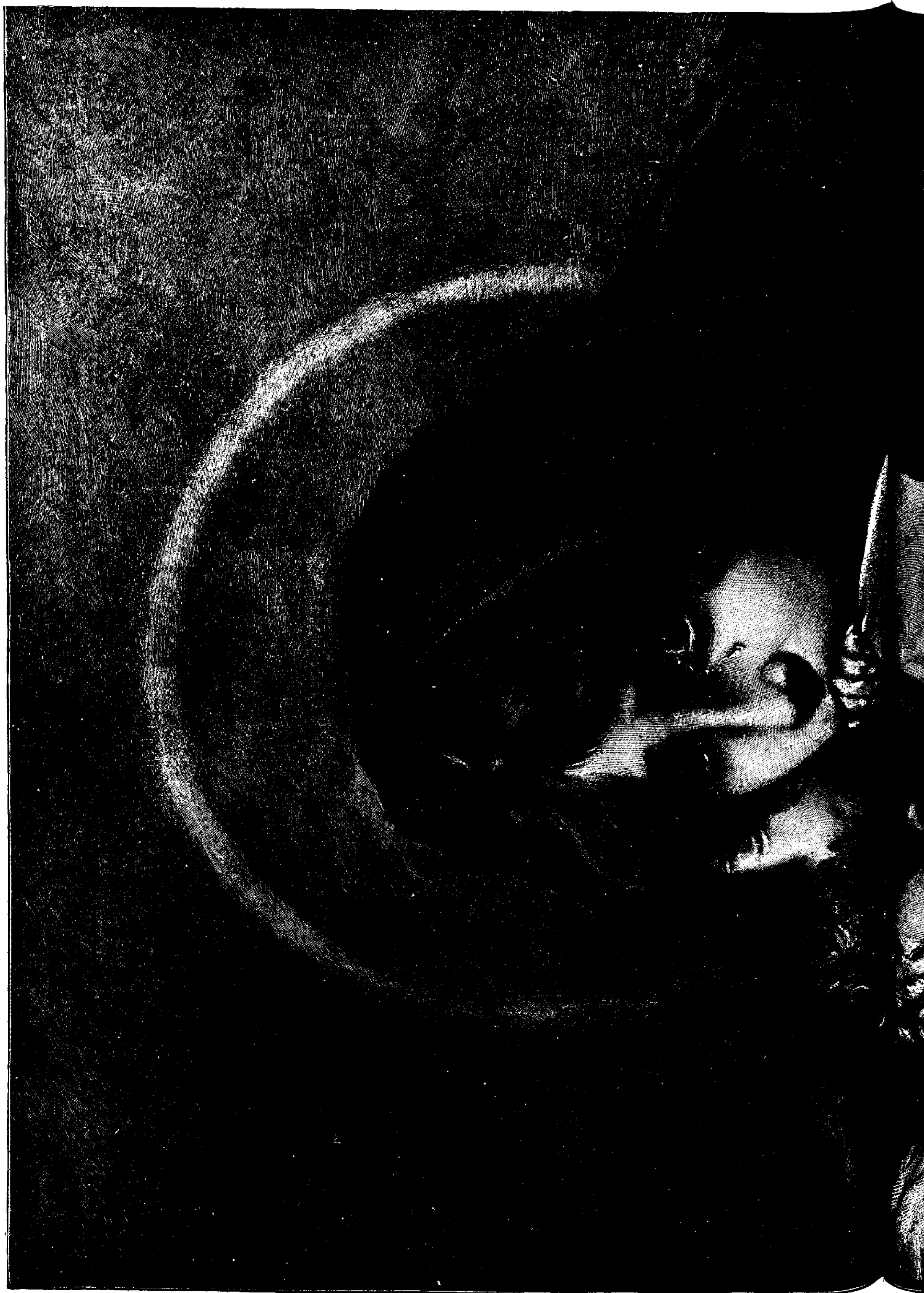
—Il est donc bien bon et bien puissant ?

—Très bon et puissant, car c'est le Bon Dieu.

Le lendemain, dans une aristocratique demeure, une petite fille s'éveillait au bruit des pas de son père et de sa mère qui venaient jouir de sa surprise ; car elle devait trouver de riches présents que l'enfant Jésus avait mis pour elle dans la cheminée.

Elle y courut, et les montrant à ses parents, elle leur dit :

—Ce sera pour la pauvre femme que nous avons visitée cette nuit, n'est-ce pas, mère ?





LA VIERGE RECHAUFFANT L'ENFANT DIEU DE SON HAILLEINE

Tableau de HERMANN KAULBACH

LA FEMME DETECTIVE

GRAND ROMAN DRAMATIQUE

TROISIÈME PARTIE

LE FILS

— Non, c'est vous qui êtes venue me dire : *Nous sommes en pleines ténèbres... Faites jaillir la lumière !* Je refusais... Vous avez insisté. Vous m'avez suppliée, en me parlant de l'avenir de mon fils, et aujourd'hui vous me reprochez d'aimer ce fils et vous m'accusez de négliger pour lui mon devoir, ce qui serait un crime dans les circonstances graves où nous sommes ! Eh bien ! monsieur, je n'accepte pas l'accusation...

Mme Rosier tira de sa poche un portefeuille.

Elle y prit un carré de carton qu'elle plaça sur le bureau du chef, en ajoutant :

— Voici la carte que vous m'aviez confiée... Je vous la rends... A partir de cette heure je ne relève plus de vous et je cesse mon service.

Le chef de la sûreté tressaillit.

Les dernières paroles d'Aimée Joubert lui avaient fait comprendre à quel point il avait dû blesser une femme de toute son estime et dont il avait avec ardeur sollicité la coopération.

En l'entendant se démettre de son emploi, il se souvint des services rendus, il se dit qu'il venait de faire une faute grave, et qu'il allait perdre un précieux auxiliaire.

— Eh quoi ! s'écria-t-il, vous cessez votre service, vous abandonnez votre poste !

— C'est vous qui m'y forcez, monsieur...

— Et, comment ?

— Et doutant de moi.

— Mais vous suiviez une piste, m'aviez-vous dit, en me demandant jusqu'à mercredi soir...

— Eh bien ! répondit Aimée Joubert avec ironie, supposez qu'il s'agit d'une fausse piste et que je renonce à la suivre, voilà tout...

— Chère Mme Rosier, je refuse votre démission...

— Pourquoi, puisque je ne suis plus bonne à rien ?

— Voyons, ne me gardez pas rancune, ce qui serait indigne de vous... J'ai eu tort, je l'avoue... J'ai cédé à une mauvaise conseillère, l'irritation, en me voyant assailli de toutes parts, malmené par les journaux et discuté par l'opinion publique... On s'en prend à moi des lenteurs de cette affaire, et j'ai eu la faiblesse de m'en prendre à vous... *Péché avoué et aux trois quarts pardonné !* dit un proverbe que vous connaissez parfaitement. Reprenez votre carte et oublions ce léger usage...

— Vous le voulez ?...

— Je vous en prie...

— Alors je cède une fois encore...

— Et je vous en suis reconnaissant... Maintenant causons... J'ai dû donner un emploi d'inspecteur à Jolelet qui est recommandé... peu importe... Je mettrai à votre disposition les hommes que vous m'avez demandés... toute la brigade s'il le fait, mais gardez-vous bien de lâcher la piste que vous croyez bonne...

— Ah ! soyez tranquille, je ne la lâcherai pas !...

Vous me laissez libre d'agir seule ?...

— Je vous mets la bride sur le cou et ne vous donne qu'une consigne...

— Laquelle ?

— De réussir...

— Avec l'aide de Dieu, je réussirai... Envoyez-moi demain vos deux hommes, à huit heures du matin, rue Meslay...

— Ils y seront... N'oubliez pas que vous m'avez promis un résultat pour mercredi...

— Je vous le promets encore...

Mme Rosier quitta le cabinet du chef de la sûreté et alla retrouver Galoubet et Sylvain qui l'attendaient à un endroit convenu près de la Préfecture.

— Avec ces deux-là, se dit-elle, et les deux qui seront mis demain à mes ordres, ce sera suffisant.

— Eh bien ! lui demanda Sylvain.

— Eh bien ! répliqua-t-elle, nous serons seuls à surveiller le quartier de l'Elysée...

— Tant mieux... J'ai une idée...

— Dites-la...

— C'est de ne pas bouger de la rue du faubourg-Saint-Honoré... C'est là que nous avons rencontré le faux curé... C'est par là qu'il doit passer pour aller où il va...

— C'est possible... fit Aimée Joubert. Nous nous échelonnerons depuis la rue Royale jusqu'à l'Elysée. Si notre homme passe on n'aura l'air de rien et on le filera jusqu'à sa demeure...

— Bon, s'il passe à pied, dit Galoubet, mais si le gredin se paye une voiture, nous serons refaits...

— Non, répliqua Sylvain, car je n'ai pas seulement une idée, j'ai aussi un plan...

— Voyons le plan.

— Le voici : Toi, Galoubet, tu resteras à pied, surveillant les piétons et jetant un coup d'œil américain dans l'intérieur des voitures qui passeront ; Mme Rosier, à pied comme toi, sera placée de manière à ne pas te perdre de vue, et moi, en cocher, sur le siège d'un berlingot quelconque... Si vous voyez le faux abbé, vous n'aurez qu'à me faire un signe et je prendrai classe... S'il est à pattes, vous montez dans la voiture, nous le filons tous les trois, et pendant que deux d'entre nous veilleront à sa porte, le troisième ira chercher main-forte... Qu'est-ce que vous pensez de ça, patronne ?

Aimée Joubert répondit :

— Je pense que c'est bien combiné et d'une réalisation facile...

— Alors le plan est adopté ?...

— Sans discussion.

— Vive la patronne ! fit Sylvain, joyeux, en ayant soin de mettre une sourdine à sa voix.

— Munissons-nous d'une voiture de louage, reprit Mme Rosier, allons rue Meslay où nous trouverons des costumes, et ensuite, à nos postes ?

Deux heures plus tard une voiture s'arrêtait au coin de la rue du Faubourg-Saint-Honoré et le cocher allumait sa pipe, en homme qui va stationner.

Un peu plus haut une marchande des quatre saisons poussait devant elle une petite charrette pleine de légumes.

Entre les deux un *pâle voyou* parisien vendait des anneaux brisés et des chaînes de sûreté

C'étaient Sylvain Cornu, Aimée Joubert et Galoubet.

LI

Vers sept heures du soir, aucun personnage suspect ne s'étant montré, la marchande des quatre saisons, le cocher de fiacre et le camelot vendant des chaînes de montres et des anneaux brisés, s'étaient réunis pour dîner dans l'arrière-boutique d'un marchand de vin, bien résolu à continuer leur surveillance pendant une partie de la nuit.

Verdier, sous le costume de l'abbé Méryss, était venu voir Lartigues, mais il avait échappé à ses guetteurs en entrant dans la rue de Suresnes, par le boulevard Malesherbes au lieu de suivre le faubourg Saint-Honoré.

A huit heures, la policière et ses deux sous-ordres reprenaient leur poste d'observation.

A neuf heures Lartigues, Verdier et Maurice se trouvaient réunis dans le salon du petit hôtel.

Tous trois étaient sombres.

Le faux abbé causait à voix basse avec Lartigues, tandis que Maurice étudiait le plan tracé par Verdier des dispositions intérieures du pensionnat de Mme Dubief.

A neuf heures et demie, Lartigues quitta son siège.

Il endossa une redingote noire de coupe cléricale tombant presque jusqu'à ses talons.

Il se coiffa d'une perruque grise à longs cheveux et mit sur son nez une paire de lunettes à verres blous.

Ce déguisement bien simple le rendait méconnaissable.

— Très bien ! dit Verdier en examinant le costume.

Je t'aurais croisé dix fois dans la rue sans me douter que c'était toi... Voici les clefs du deuxième étage donnant sur le boulevard, et celles du troisième. Une fois l'affaire faite, tu fermes tout à clef et tu jetteras les clefs dans un égout. J'abandonne les meubles et je ne retournerai plus là-bas...

— A merveille ! répondit Lartigues ; c'est de beaucoup le parti le plus sage... Il doit nous mettre à l'abri de tout danger...

— Je l'espère bien...

Lartigues empocha les clefs.

— Tu te souviens de la manière de faire fonctionner l'ascenseur ? demanda Verdier.

— Parfaitement.

— Va donc... il est temps...

— Et je n'oublierai pas ce joujou, fit le Pseudo-Van Broeck en prenant sur un meuble un couteau à manche de corne ; la lame est solide et bien affilée, ce sera fait d'un seul coup...

— C'est ce qu'il faut... Au revoir et bonne chance...

— Bonne chance !... répéta Maurice en serrant la main de Lartigues qui malgré lui frissonna.

C'était en effet hideux et effrayant à la fois d'entendre ce fils souhaiter bonne chance à son père à l'heure du crime...

Lartigues partit.

Il remonta la rue de Suresnes jusqu'à la rue Cambacérès et gagna la place Beauvau et le faubourg Saint-Honoré qu'il descendit en cherchant de l'œil une voiture.

Arrivé à la rue d'Anjou il se heurta contre une femme qui venait de tourner l'angle de la rue.

— Pardon, madame... fit-il en portant la main à son chapeau à larges bords.

Et il continua son chemin.

La femme avait fait brusquement halte. Disons tout de suite que c'était Mme Rosier.

La voix du passant venait de résonner d'une manière étrange à son oreille.

— C'est singulier... murmura-t-elle, on dirait la voix de Lartigues. Mais mon imagination m'abuse, peut-être...

Passant vivement de l'autre côté de la rue elle studia la taille, la tournure, la démarche de l'homme aux lunettes bleues, et sentit grandir ses soupçons.

Soudain elle le vit s'arrêter près de la voiture de Sylvain Cornu qui, nous le savons, stationnait au bord du trottoir.

— Êtes-vous libre ? demanda-t-il au cocher improvisé.

— Non, répondit Sylvain, j'attends mon bourgeois. Lartigues fit un geste de désappointement et se remit en marche.

Aimée Joubert, qui le dévorait des yeux, se dirigea vers le fiacre.

— Sillez Galoubet... commanda-t-elle à Sylvain, et suivez-moi en ne perdant pas de vue l'homme qui vient de vous parler.

— C'est le faux curé, patronne ?

— Non, mais je jurerais que c'est Lartigues...

— Ah ! fichtre ! ouvrons l'œil alors !...

La policière s'élança sur les traces du misérable. Sylvain avait fait entendre un de ces coups de sifflet stridents qui sont aussi bien à l'usage des agents qu'à celui des voleurs.

Au bout d'une minute Galoubet le rejoignait et en l'abordant lui adressait cette question :

—Qu'y a-t-il, mon vieux ?

—Monte... Paraît que nous en tenons un...

Galoubet sauta lestement dans la voiture.

Cornu toucha du bout du fouet son cheval et suivit pas à pas Mme Rosier qui se trouvait tout au plus à trois mètres de l'homme filé par elle.

Au point d'intersection de la rue Faubourg-Saint-Honoré et de la rue Royale plusieurs voitures passaient.

L'homme aux lunettes bleues en héla une.

—Plus de doute !... balbutia la policière tremblante d'émotion. C'est lui !... C'est bien lui !... Je le tiens donc enfin !

Lartigues venait de s'installer dans la voiture.

Mme Rosier revint à Cornu et lui demanda :

—Vous l'avez vu ?

—Oui, patronne... Montez vite afin que je ne perde pas de vue le *berlingot*.

La policière était déjà près de Galoubet.

Sylvain fouetta son cheval de manière à le placer immédiatement derrière la voiture qui emportait Lartigues au grand trot.

Le compère de Galoubet avait été employé jadis chez un maquignon du boulevard de l'Hôpital où il conduisait un cabriolet ; nous croyons l'avoir dit.

Il se souvenait assez de son ancien métier pour manoeuvrer sans embarras au milieu des omnibus et des véhicules de toute sorte qui encombraient les boulevards, et pour ne point se laisser distancer de plus de cinq à six mètres.

Au coin de la rue de Turbigo et du boulevard, en face de la maison qui porte le No 13 de la place de la République, la voiture de Lartigues s'arrêta.

Sylvain mit son cheval au pas, guettant l'homme aux lunettes bleues qui venait de descendre, payait le cocher, suivait le boulevard, montait l'escalier qui touche à l'ancien théâtre Déjazot, et faisait halte en face du No 41 du boulevard du Temple.

Du haut de son siège Sylvain le vit tirer de sa poche une clef et ouvrir la porte.

Dans un des premiers chapitres de ce récit nous avons expliqué que la maison n'avait point de concierge du côté du boulevard.

Les locataires, peu nombreux, rentraient chez eux au moyen de clefs mises à leur disposition par le propriétaire, avantage dont ne jouissent pas les locataires des corps des bâtiments intérieurs.

Ceux-là étaient obligés de faire le tour par le passage Vendôme, lorsqu'il était pas fermé, ou de gagner la rue Béranger, soit par la rue Turbigo, soit par la rue Charlot.

Sylvain avait arrêté la voiture sur le boulevard en contre-bas

Sa tête seule arrivait au niveau du trottoir, très surélevé en cet endroit.

Mme Rosier abaissa la glace du devant pour demander à demi-voix :

—Que fait-il ?

—Il vient d'ouvrir avec une clef qu'il a sorti de sa poche... Il entre... Il referme la porte...

—Alors c'est là qu'il demeure !... s'écria la policière.

—Est-ce donc bien Lartigues ? murmura Galoubet.

—C'est lui, le doute est impossible. Descendez, Galoubet, ne quittez pas cette porte, regardez bien quiconque en sortira ! Vous avez vu l'homme, vous le reconnaîtrez et vous le filerez s'il quittait la maison, ce que je ne crois pas, mais il faut tout prévoir...

—Convenu, patronne...

—Vous, Sylvain, restez sur votre siège, prêt à suivre Galoubet s'il vous faisait signe.

—Patronne, c'est entendu.

Mme Rosier reprit :

—Moi je vais chez le chef de la sûreté demander des agents. Si je ne vous trouvais plus ici en revenant, c'est que vous suivriez l'homme à la piste, et

nous attendrions que l'un de vous revienne nous avertir.

—Ah ! fit tout à coup Sylvain Cornu qui, en écoutant la policière, avait les yeux fixés sur la façade de la maison.

—Qu'y a-t-il ? s'écria Mme Rosier.

—Voilà des fenêtres qui s'éclairent au second étage.

—On les ouvre, ajouta Galoubet.

Les deux fenêtres, en effet, s'ouvrirent l'une après l'autre et on vit l'homme aux lunettes tirer à lui et fermer les volets rembourrés.

—Nous savons tout ce qu'il fallait savoir, dit la policière. Veillez bien, nous le prendrons au gîte ! Elle courut à la station de voitures qui se trouvait voisine.

Là elle monta dans un fiacre et dit au cocher :

—Vingt francs si vous me conduisez en dix minutes au numéro 9 du quai des Orfèvres.

C'était là que demeurait le chef de la sûreté.

Le cocher grimpa sur son siège.

—Apprêtez le jaunet, répondit-il, j'ai un cheval neuf, nous allons filer comme le vent.

Et en effet, la voiture partit au grand train.

LII

Lartigues, entré dans l'appartement loué par Verdier sous le nom de Marchais, avait allumé une bougie, ouvert les fenêtres et tiré les volets.

Soudain son visage se rembrunit et une exclamation s'échappa de ses lèvres.

—Tonnerre ! dit-il à haute voix. Quand le comte viendra, il se heurtera contre la porte fermée du boulevard, et il n'y a point de concierge. Pas un de nous n'a pensé à cela ! Imbéciles que nous sommes ! Il n'y a qu'un parti à prendre, redescendre au plus vite, ouvrir la porte et la laisser entre-baillée. J'y vais.

Il descendit en effet, rouvrit la porte, ne la referma point tout à fait, regagna l'appartement et s'assit devant une table chargée de livres et de journaux qu'il se mit à feuilleter pour tuer le temps.

Yvan Smoïloff avait reçu vers les onze heures du matin la lettre écrite par Maurice.

Le fils d' Aimée Joubert ne s'était point trompé en croyant que le comte ne soupçonnerait aucun piège.

Convaincu que la lettre venait bien de Simone, le jeune Russe, avide de savoir quel nouveau danger menaçait Albert et Marie, attendait avec une extrême impatience l'heure du rendez-vous assigné par la lingère de Mme Dubief.

Il eut soin de cacher son agitation et son inquiétude aussi bien à M. Paul de Gibray qu'à Albert, quitta la maison de la rue de Rennes à dix heures précises et prit une voiture qui le conduisit au numéro 41 du boulevard du Temple...

Là, il descendit, paya le cocher qui ne voulait pas attendre sous prétexte que son cheval ne se tenait plus sur ses jambes et qu'il lui fallait aller relayer ; ensuite il s'approcha du logis où nous avons vu entrer Lartigues.

A onze heures du soir ce coin du boulevard est fort animé par les allants et venants, et surtout par les sorties des entr'actes du petit théâtre voisin.

Enveloppé dans ce mouvement boulevardier très intense et très bruyant, le comte Yvan ne pouvait se douter qu'il allait au-devant d'un coup de couteau.

Si une pensée de défiance avait pris naissance dans son esprit, elle se serait immédiatement envolée.

Arrivé en face du 41 il chercha un bouton de sonnette, n'en trouva pas, vit la porte entre-bâillée, la poussa et entra.

Galoubet se promenait de long en large sur le trottoir.

Il vit bien entrer le jeune Russe, mais ne le reconnaissant pas, il le prit pour un locataire regagnant son gîte, et ne lui accorda qu'une très minime part d'attention.

Sa préoccupation visait spécialement les gens qui pourraient sortir et dont l'allure lui semblerait suspecte.

Il se disait avec une logique indiscutable :

—Mon homme n'aurait qu'à changer de pelure, et grâce à quelque transformation nouvelle il me glisserait entre les doigts... Ouvrons l'œil !

Le comte, en entrant dans la maison, avait tiré la porte derrière lui sans la fermer tout à fait.

Il se mit en quête d'un concierge.

Nous savons déjà que ce concierge n'existait point. L'embarras du jeune Russe fut extrême.

L'escalier était éclairé, mais faiblement, d'une façon presque lugubre, le propriétaire ayant recommandé d'économiser le gaz.

Yvan ne pouvait aller frapper de porte en porte, à chaque étage, en demandant M. Marchais.

Aucun des trois complices n'avait songé à l'extrême maladresse d'un rendez-vous donné de cette façon, car il était fort admissible de supposer que le comte ne sachant à qui s'adresser, s'éloignerait, faisant ainsi avorter le crime projeté.

Il n'en fit rien cependant.

Le Russe avait trop à cœur de savoir ce qui menaçait l'amour d'Albert pour perdre patience et reculer devant la première difficulté qui se présentait.

A côté du numéro 41 se trouve un bureau de tabac situé au rez-de-chaussée de l'immeuble.

Yvan Smoïloff sortit du couloir et entra dans la boutique.

Une femme trônait au comptoir.

—Madame, lui dit le Russe, il n'y a donc pas de concierge dans votre maison ?

—Pardon, monsieur, répliqua la marchande, il y en a un, seulement sa loge se trouve de l'autre côté des bâtiments, sur la rue Béranger... Si c'est un renseignement que je puisse vous donner, je le ferai avec plaisir... Je connais tout le monde dans les deux corps de logis et je réponds souvent aux personnes qui ont affaire au 41...

—Je veux vous demander tout simplement, madame, s'il existe un M. Marchais dans la maison ?

—M. Marchais... oui, certainement... un particulier pas causeur, mais très comme il faut.

—A quel étage demeure-t-il ?

—Au second... mais je le croyais en voyage, M. Marchais...

—Il paraît qu'il est revenu, car j'ai rendez-vous ce soir chez lui...

—Eh bien ! monsieur, montez au deuxième. Vous n'avez pas à vous tromper de porte... M. Marchais est le seul locataire de l'étage.

Le comte remercia la jeune femme et s'engagea de nouveau dans la maison.

Au moment de sa sortie, Galoubet l'avait suivi des yeux avec une certaine anxiété.

En le voyant rentrer et fermer la porte derrière lui, le détective se sentit rassuré complètement.

Le comte Yvan, se conformant à l'indication de la marchande de tabac, gravit les marches de l'escalier et sonna d'une main ferme à l'unique porte du second étage.

Derrière cette porte Lartigues attendait...

* *

Rue de Suresne on ne restait point inactif.

Vers dix heures et demie Verdier et Maurice étaient descendus dans le minuscule jardin de l'hôtel.

Pardessus la muraille couverte de lierre séparant ce jardin de celui du pensionnat ils cherchaient à découvrir à travers les branchages des grands arbres les fenêtres de l'institution.

Celles des étages supérieurs étaient sombres, à l'exception d'une seule.

Verdier s'orientait d'après son plan, afin de découvrir sur quelle chambre s'ouvrait la fenêtre éclairée. —C'est la chambre de Simone... dit-il brusquement au bout de quelques minutes.

—Vous croyez ?

—J'en suis sûr...

—La petite n'est pas encore couchée...

—Cela saute aux yeux, ou tout au moins pas endormie, puisque sa lampe reste allumée, donc il faut attendre.

—Attendons...

Maurice se promenait dans le petit jardin avec une fièvre inaccoutumée.

Pour la première fois de sa vie il éprouvait un serrement de cœur douloureux.

Jamais, au moment de commettre un crime, — et nous savons si les siens étaient nombreux, — il n'avait ressenti pareille émotion.

Verdier ne perdait point de vue la fenêtre de Simone.

— Ah ! fit-il tout-à-coup.

La lumière cessait de briller.

En même temps on entendit sonner onze heures.

— Qu'y a-t-il ? demanda Maurice.

— Simone vient d'éteindre sa lampe.

— Maintenant il faut attendre qu'elle soit endormie. Revenons...

Les deux hommes regagnèrent l'intérieur du petit hôtel.

Dominique, le muet, veillait dans le vestibule, prêt à aller ouvrir quand Lartigues reviendrait du boulevard du Temple.

Verdier paraissait préoccupé.

Maurice le questionna sur le motif de cette préoccupation.

Il répondit :

— Je pense au capitaine Van Broecke.

— Eh bien ?

— Et j'ai pour...

— Pour de quoi ?

— Si le Russe s'était défilé...

Le fils d'Aimée Joubert haussa les épaules.

— C'est là une crainte absolument puérile et sans fondement, répliqua-t-il. Je vous ai dit, je vous le répète, que le comte Yvan ne peut soupçonner un piège...

— Vous en êtes convaincu, je le sais, mais votre conviction ne repose sur rien de positif...

— Elle repose sur un raisonnement logique, ce qui est une base sérieuse. A cette heure, notre cher associé dialogue avec le comte...

— Le dialogue sera court... Dans trois quarts d'heure le capitaine sera de retour auprès de nous...

— Si vite !

— Mais certainement ! En trois quarts d'heure un bon marcheur viendrait à pied du boulevard du Temple à la rue de Suresnes.

Le silence s'établit.

Le temps passait.

La demi-heure après onze heures sonna.

Maurice était retombé dans sa rêverie sombre.

— Allons... dit Verdier...

Le fils d'Aimée Joubert tressaillit.

— Il est temps de penser à Simone... poursuivit Verdier.

— Où est la lanterne sourde ?

— La voici...

Maurice prit cette lanterne, d'assez petite dimension pour pouvoir se mettre dans la poche, l'alluma, puis ferma la partie qui cachait le foyer lumineux.

— Vous avez le flacon ? demanda Verdier.

— Oui. Il ne vous reste plus qu'à m'ouvrir la porte du jardin.

— Suivez-moi...

III

Le fils d'Aimée Joubert et le faux abbé Méryss quittèrent de nouveau la maison et descendirent dans le jardin.

Verdier marcha droit à la porte de communication masquée par un rideau d'arbustes à feuillages persistants.

Une nappe épaisse de lierre barrait le passage du côté du pensionnat.

— Traversez adroitement cette végétation encombrante... dit Verdier. Evitez, autant que possible, de briser des rameaux et de détacher des feuilles afin de ne point laisser de traces, je ne refermerai point la porte et je resterai ici, sur le seuil... A la moindre alerte un coup de sifflet... C'est convenu ?...

— Oui... répondit Maurice.

Le jeune homme se glissa comme un reptile au milieu des lierres qui se rejoignirent derrière lui...

La porte ainsi cachée était à peu près introuvable pour quelqu'un qui n'en aurait pas connu l'existence.

Une fois dans le jardin du pensionnat, Maurice fit halte et jeta un regard scrutateur autour de lui.

En même temps qu'il constatait une solitude absolue, il prenait un point de repère afin que rien ne vint retarder sa fuite en cas d'alerte.

Satisfait des résultats de son examen, il s'avança sans hésiter vers les bâtiments du pensionnat.

Les fenêtres des dortoirs étaient éclairées par la faible lueur des veilleuses placées de distance en distance.

Cela n'effraya point le misérable.

Il eut soin de marcher dans l'ombre épaisse des arbres que projetait sur le sol la clarté de la lune.

Bientôt il atteignit l'espace découvert séparant le vieil hôtel de la partie boisée du jardin.

Cet espace était pavé.

Maurice le savait et il avait pris ses précautions en se chaussant de souliers dont les semelles de feutre assourdissaient complètement le bruit de ses pas.

De nouveau il prêta l'oreille.

Tout était silencieux.

Il se remit en marche et se dirigea vers la grande porte vitrée à deux battants qui s'ouvrait sur la large vestibule où commençait l'escalier conduisant aux étages supérieurs.

S'étant gravé dans la mémoire le plan tracé par Verdier, il n'avait pas un instant d'hésitation.

Résolument il posa sa main sur le bouton de la porte, le fit tourner avec lenteur, et l'un des battants s'ouvrit sans bruit.

Il entra et repoussa le battant, mais en ayant soin de ne point le fermer tout à fait.

Une obscurité profonde régnait dans l'escalier.

Maurice démasqua l'âme de sa lanterne sourde et, ne craignant plus de se heurter, gravit rapidement les marches en ayant soin de bien équilibrer le poids de son corps afin d'éviter tout craquement intempêtif.

Il arriva sans encombre au troisième étage.

Là il fit halte au milieu du palier sur lequel s'ouvraient plusieurs portes.

Il les compta et alla droit à la chambre de Simone.

La clef était à la serrure.

Maurice se pencha un instant vers l'huis, l'oreille collée contre le panneau, et, retenant son haleine, il écouta.

Tout était calme à l'intérieur.

Pas un bruit, pas un murmure.

Mettant alors la main sur la clef, il la fit tourner, comme au rez-de-chaussée il avait fait tourner le bouton.

La porte s'ouvrit.

Le jeune homme entra dans la chambre après avoir caché le rayon lumineux de sa lanterne.

Simone dormait d'un sommeil profond.

Dans le silence de la nuit, Maurice entendait sa respiration égale et calme.

Après avoir laissé deux ou trois secondes s'écouler, il fit jouer sa lanterne sourde de manière à produire un léger filet de lumière, suffisant pour le guider sans éveiller la jeune fille.

Il la vit, ses bras nus et blancs reposant sur le lit, sa jolie tête noyée dans ses cheveux épars, et dormant avec un sourire aux lèvres.

Maurice sentit un frisson courir dans ses veines.

Il s'approcha cependant de la couche virginale, s'agenouilla sur le petit tapis qui servait de descente de lit, tira de sa poche l'écrin contenant le flacon d'acide prussique, ouvrit cet écrin, plaça la partie supérieure du flacon sous les narines de la jeune fille et pressa le ressort.

Le corps tout entier de Simone vibra, comme sous une violente décharge électrique.

Ses bras se soulevèrent, ses yeux s'ouvrirent, puis les bras retombèrent inertes, les paupières s'abaissèrent de nouveau et la respiration s'arrêta.

— Elle est morte... se dit Maurice après avoir posé sa main sur le cœur qui ne battait plus.

Il renferma son flacon dans l'étui de maroquin noir, puis, fouillant la poche de côté de son vêtement, il en tira un papier plié en quatre qu'il plaça dans le tiroir de la table de nuit.

— De cette façon, murmura-t-il, on saura qui elle est, ce qui est indispensable, car nous aurons besoin de son extrait mortuaire...

Le papier déposé dans le tiroir par le misérable était l'acte de naissance de la jeune fille, acte qui la faisait connaître sous le nom de Simone de Gibray.

Ceci fait, il reprit sa lanterne, sortit de la chambre, referma la porte et descendit.

Verdier l'attendait toujours au même endroit, derrière le rideau de lierre.

— Eh bien ? lui demanda-t-il.

— C'est fait... répondit Maurice en se glissant de nouveau à travers la nappe de verdure.

Les deux hommes rentrèrent dans le petit hôtel.

Presque au moment où ils venaient d'en franchir le seuil, un coup de sonnette retentit à la porte de la cour.

— C'est Van Broecke ! dit Verdier avec joie, je respire enfin !...

Dominique s'était empressé de traverser la cour et d'ouvrir.

Lartigues parut et se hâta de rejoindre les deux complices qui l'attendaient avec une si grande impatience.

Comme il l'avait fait quelques minutes auparavant, Verdier demanda :

— Eh bien ?

De même que Maurice, Lartigues répondit :

— C'est fait...

Il ajouta :

— Et d'un seul coup... Tout va-t-il bien ici ?

— Tout va bien.

— Simone ?

— Elle est morte.

— Bravo !

— Vous voyez, dit Maurice, que mes calculs étaient exacts.

— C'est vrai ! répliqua Lartigues. Vos prévisions se sont réalisées de point en point. A onze heures précises le comte est arrivé, sa lettre à la main, demandant M. Marchais et Mlle Simone... Je l'ai fait entrer, je lui ai dit que Simone attendait dans la pièce voisine, j'ai ouvert une porte, j'ai reculé par politesse afin de le laisser passer le premier et, aussitôt derrière lui, je lui ai planté mon couteau entre les deux épaules... Il a fait : *Ouf!* et il est tombé sur le nez. Ce pauvre comte était mort.

— Et la lettre ? dit vivement le faux abbé Méryss. J'espère bien que tu ne lui as pas laissé la lettre ?

— La voici... fit Lartigues en posant un papier sur la table. Brûlez-la...

Maurice la jeta dans le feu.

Lartigues reprit :

— Maintenant, nous allons nous reposer ; je suis brisé de fatigue.

— Moi aussi... dit Maurice. Nous dormirons d'un profond sommeil, car la besogne accomplie cette nuit nous assure la tranquillité d'esprit... Maintenant, voulez-vous me permettre de vous donner un conseil ?

— Sans doute...

— Eh bien ! cloîtrez-vous ici et ne mettez ni l'un ni l'autre les pieds dehors, jusqu'au jour où vous partirez pour l'Angleterre...

— Le conseil est bon, en effet, et nous le suivrons... dit Lartigues. Cependant, je dois aller demain au bureau de la rue d'Enghien retirer une lettre que j'attendais de Londres.

— J'irai à votre place... fit Maurice... Notre intérêt commun exige que vous ne vous montriez pas dans Paris.

— Soit, mais alors prenez ceci :

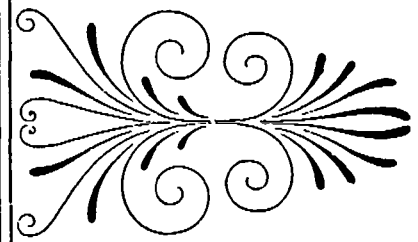
Et Lartigues, fouillant dans son portefeuille, en tira une enveloppe qu'il tendit à Maurice, puis il ajouta :

— C'est l'enveloppe d'une lettre que j'ai déjà prise à ce bureau... Celle qui s'y trouvera demain portera la même adresse. Vous n'aurez donc qu'à montrer celle-ci pour qu'on vous remette l'autre...

— A merveille ! dit Maurice, en mettant l'enveloppe dans sa poche.

— J'aurais besoin d'avoir la lettre de Londres le plus tôt possible, reprit Lartigues.

L'UNION Franco- Canadienne



Section des Rentes Viageres

Etablie depuis le 27 juillet 1900.

A recruté au delà de 16,500 Membres

en 17 mois d'opérations, et
accumulé, durant la première
année, un fonds de réserve de

\$18,043.37

Pour la modique somme de \$4.60 par année, pendant 20 ans—plus \$1.00 d'inscription—chacun peut s'assurer, au bout de cette période de vingt ans; d'abord,—le remboursement intégral de tout l'argent par lui versé, soit \$93.00 pour chaque part à \$4.60—on peut souscrire plusieurs parts—et, de plus, une rente viagère, que les calculs les plus approximatifs permettent d'établir à environ \$200 par année.

L'Union Franco-Canadienne offre ainsi à l'épargne canadienne-française une occasion facile de placer avantageusement ses économies :

Tant pour doter les garçons et filles, à l'âge de 20, 25 ou 30 ans, que pour constituer une pension de retraite, dans leur vieillesse, à ceux qui ne peuvent espérer raisonnablement se ramasser une fortune.

L'Union Franco-Canadienne est la seule de nos associations de mutualité qui procure à ses membres GRATUITEMENT le service régulier d'un grand journal hebdomadaire à nouvelles : LE PIONNIER — *Populaire, Social et Patriote* — FRANC ET SANS DOL.

Président Général de L'Union Franco-Canadienne, M. L.-G. ROBILLARD, Publiciste,
Secrétaire-Trésorier Général, M. J.-M. AMEDEE DENAULT, L. L. B., Journaliste,
Aviser Légal, M. GUST. LAMOTHE, C. R., Montréal,
Avocat Correspondant, M. ADJUTOR RIVARD, L. L. B., Avocat, 74, rue Saint-Pierre, Québec

Siège Social de L'Union Franco-Canadienne :  Edifice de LA PRESSE

59, RUE ST-JACQUES, MONTREAL, QUEBEC

BOITE POSTALE 2194.

TEL. BELL : 2704 ; TEL. DES MARCHANDS : 329

NOËL JOYEUX



NOËL

AUX ENFANTS

Depuis qu'il descend dans les cheminées,
Le petit Noël doit être bien vieux !
Bon petit Jésus, tant de mille années
Ont déjà passé sous l'azur des cieux !

Le soleil a tant brillé sur la plaine !
Les frimas ont tant blanchi les chemins !
Tant de fois aussi, sur la mer humaine,
A soufflé le vent des sombres destins !

Jésus est pour nous un vieillard étrange !
Mais pour vous, enfants, il descend encor,
Toujours revêtu de sa robe d'ange,
Tenant à la main son étoile d'or !

C'est encor pour vous une douce chose,
" Mettre son soulier, le soir de Noël,
Et puis s'endormir dans un rêve rosé,
Songeant au Jésus qui viendra du ciel !

O naïveté divine et charmante !
Chers petits mignons, gardez-la longtemps !
Gardez-la longtemps, cette foi touchante,
Elle va si bien à vos jeunes ans !

Elle va si bien à vos fronts candides,
A vos yeux si beaux, au regard profond,
Etres innocents, sacrés et splendides,
Ignorants du mal que les hommes font !

Oh ! gardez longtemps la sainte croyance !
Donnez votre cœur au petit Noël !
Il y versera ce trésor immense,
La Bonté, sans qui plus rien n'est réel !

La Bonté, sans qui rien n'est en ce monde !
La Bonté, parfum céleste et vainqueur !
La Bonté, sur qui tout espoir se fonde,
La Bonté, seul vrai chemin du bonheur !

Soyez bons, enfants ! Quand vous serez hommes,
Le doute entrera parfois dans vos cœurs,
Et vous connaîtrez toutes nos douleurs,
Et vous comprendrez le peu que nous sommes.

Mais en attendant, dormez, chers mignons !
Le petit Jésus, ce soir va, descendre ;

Il écartera doucement la cendre,
Et dans vos souliers mettra des bonbons !

Il a tant passé par les cheminées,
Le petit Jésus, qu'il doit être vieux,
Mais pour vous, enfants, malgré les années,
Il est toujours jeune et toujours joyeux !

JULES FAGNANT.

LA FETE DE NOËL

Depuis près de deux mille ans, l'anniversaire de la naissance du Rédempteur est, partout où il y a des chrétiens, un jour d'allégresse. On suit les bergers à Bethléem, et on chante avec eux : " Gloire à Dieu dans le ciel et, sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté ! "

En Angleterre, le jour de Noël, toutes les affaires sont suspendues. N'importe où l'Anglais se trouve, il fête la naissance du Sauveur. Dans les familles on s'embrasse, on se souhaite mille prospérités. Les enfants reçoivent des joujoux de toute espèce et, le soir, la table de famille est servie avec plus de recherche qu'à l'ordinaire.

Dans les pays catholiques de l'Allemagne, l'arbre de Noël, paré de fleurs, de bougies, de jouets, garde toujours sa popularité. Après la messe solennelle de minuit, un copieux repas réunit les familles, et tous les restes de ce repas sont déposés, au milieu des flambeaux, dans une salle ornée de verdure et de fleurs, et distribués aux pauvres qui se présentent.

En Russie, quinze jours avant Noël, les popes bénissent des pains blancs spéciaux et les distribuent dans toutes les maisons. Ces pains, symbole d'une communion fraternelle, sont mis à la place d'honneur, au principal repas, et mangés avec respect.

Dans la Suède et la Norvège, non seulement on pense aux malheureux, mais afin que toute créature soit heureuse, on porte, le soir, la

veille de Noël, sur le toit des maisons ou sur les arbres qui les entourent, une gerbe de blé mise en réserve depuis la moisson. Les petits oiseaux se réjouissent ainsi de l'avènement de Jésus.

En France et en Belgique, on a peu gardé des anciennes coutumes, si ce n'est les " Noël's " de la messe de minuit. Cependant, dans certaines provinces, on allume encore la " bûche " de Noël, tronc d'arbre qui doit répandre dans la salle sa puissante chaleur, et, au retour de la messe de minuit, on fait le " réveillon, " déjeuner simple mais succulent, qui couronne les joies saintes d'une si sainte nuit. On représente aussi par des crèches, dans les églises, les scènes évangéliques de la naissance du Sauveur dans l'étable, l'adoration des bergers et des mages.

En Italie, les pâtres des montagnes descendent dans les grandes villes, où ils arrivent en jouant du chalumeau ou de la guitare.

A Rome, pendant les fêtes de Noël, le " Sanctissimo Bambino " est exposé dans l'église Sainte-Marie " in Ara Cœli " : c'est une statuette de l'Enfant Jésus, qu'un religieux franciscain tailla, dit-on, au 16^e siècle, d'un arbre du jardin des Oliviers. Les enfants célèbrent devant cette image la naissance de Jésus, par des discours débités avec mille petits gestes qui rendent cette scène on ne peut plus charmante.

L'Espagne est le pays où l'on a le mieux conservé les vieilles traditions. On place solennellement dans le foyer la bûche traditionnelle, en récitant le " Notre Père, " et en l'aspergeant de vin. On entend partout musique et chants populaires en l'honneur du divin Enfant.

Dans la Province de Québec la manière de fêter Noël est à peu près la même qu'en France, ce qui s'explique facilement. De plus, un très grand nombre de fidèles reçoivent la sainte communion en cette circonstance,

Noël

Paroles et musique d'AUGUSTA HOLMES

Mod^{to} *p*

CHANT

Trois an-ges ont ve-nus ce soir M'ap-por-ter de bien bel-les cho-ses, L'un d'eux a-vait eu
Veu-x tu le bel en-chen-sor d'or, Ou la rose ec-lo-se en cou-ron-ne? Veu-x tu la robe, ou

PIANO

p

piu f

en-chen-sor L'autre a-vait un cha-peau de ro-ses, Et le troi-si-me a-vait en-main U-ne ro-be de tou-te fleur
bien en-cor Un co-lie-r ou l'ar-gent fleur-on-ne? Veu-x tu des fruits du Pa-ra-dis Ou du ble des ce-les-tes

piu f

ri-er De per-les d'or, et de jas-min, Comme en-a-Me-da-me Ma-ri-a? No-el! No-el! Nous te
gran-ge? Ou com-me les ber-ge-ras, je dis, Veu-x tu voir Je-sus dans ses lan-ges? No-el! No-el! Re-tour-

piu f

ne-ment du ciel T'ap-por-ter ce que tu de-si-res Car le bon Dieu Au fond du ciel bleu Est cha-
meur au ciel Mer-beaux an-ges. A l'instant me-me Dans le ciel bleu ve-man-dez: Dieu Le bon

p

Dieu lora-que tu sou-pi-ras
heur pour ce-lui que j'ai me-

p *dim*

Ped. Ped. Ped. Ped. Ped.

PREMIERS PAS DE JÉSUS

La Sainte Famille habitait
A Nazareth, hors de la ville,
Une case où ne s'arrêtait,
Que celui cherchant un asile.
C'était là, sous l'ombrage épais,
D'un figuier deux fois séculaire,
Que Jésus, dans la douce paix,
Grandissait auprès de sa mère.

Pour apprendre à marcher,
Jésus étant rebelle,
La Vierge alla chercher
La rose la plus belle
Qu'elle eût en son jardin,
Et revint la lui tendre,
En disant : " Dans ma main,
Mon fils, venez la prendre."
Mais l'enfant n'osant pas
Avancer sur le sable,
Leva ses petits bras
Vers sa mère adorable.

Alors, un oiseau,
Une blanche colombe
Qui d'un nid s'envolait,
Près de la Vierge tombe ;
Jésus en chancelant,
Sans résister s'avance,
Saisit l'oiseau tremblant
Pour calmer sa souffrance,
Et sur son divin cœur
Tendrement il le presse,
Tandis qu'avec douceur
Sa lèvre le caresse.

Et c'est ainsi que le Sauveur,
Délaissant la fleur éphémère,
Pour secourir une douleur,
Fit son premier pas sur la terre.

STEPHAN BORDESE.

HISTOIRE DU TEMPS PRESENT

(Un Conte de Noël)

—Brr !... Madame... Madame Lagriche... sans vous commander... brrr... est-ce que vous n'aurez pas bientôt... brrr... fini de l'attacher... votre écriteau ?...

—Je me dépêche... ma bonne madame Ramage... je me dépêche...

—Oui... il y a cinq minutes que vous me dites ça'. Brrr... si ça a du bon sens de laisser une fenêtre ouverte par un temps pareil... brrr... Sûr que mon rhumatisme va me repincer...

—Voilà... voilà. Où donc est le clou ?...

—Et ma lampe... ma lampe qui va s'éteindre.

—Voilà... voilà... maudite ficelle, va !

—Je gèle... madame Lagriche... je suis gelée... Miséricorde !... Voilà la neige qui entre, à présent !...

—Allons, ne criez plus, c'est fini !

—Tout de même... c'est pas malheureux !...

Il était temps, en effet, que la digne Mde Lagriche, la propriétaire du numéro 133 'bis' eût terminé l'accrochage de son écriteau, car la patience de son amie et locataire, la suave Mme Ramage, était à bout.

Dame !... avoir, depuis des mois, arrangé dans sa tête, sa veillée de Noël... une bonne petite veillée... dans un bon fauteuil... chambre bien clause... avec une énorme bûche de hêtre qui pétillait doucement dans la cheminée... au murmure câlin d'une bouillotte pleine de bonne tisane... pendant que les cloches de Saint-Emilien bavardent gentiment, là-haut, dans leurs niches aériennes... et que la bise âpre de décembre, enfilant dans toute sa lon-

gueur la rue des Bloquettes, fait gémir les girouettes et trembler les vitres... et puis...

Et puis, là, tout d'un coup, être obligée, pendant un bon quart d'heure, d'ouvrir sa fenêtre toute grande, sous prétexte que Mme la propriétaire a besoin de suspendre un écriteau dans la rue... Eh bien, vrai !... si c'est pas vexant !...

—Comme ça—dit Mme Ramage, après avoir ramassé en bougonnant la neige qui couvrait le parquet de sa chambre,—comme ça, vous les mettez à la porte, ces Larvanjoux ?

—Un peu... et si j'ai un regret...

—Eh bien ?

—C'est ne l'avoir pas fait plus tôt !

—Vraiment ?

—Ah ! madame, si vous saviez dans quel état ils m'ont mis ma pauvre maison !... Je vais avoir pour plus de deux cents francs de réparation... deux cents francs !... J'ai profité du 24 décembre pour balayer tous ça... madame !...

Et en disant ces mots, Mme Lagriche allait esquisser un grand geste... un geste immense... capable de balayer, en une seule fois, toute la place de la Concorde... quand un coup discret, frappé à la porte, l'arrêta net...

* *

—Entrez ! cria de sa voix aigre Mme Ramage en levant sa lampe pour éclairer les nouveaux arrivants...

La porte souvrit.

C'étaient les Larvanjoux.

—Pardon, madame, fit l'homme en se tournant vers la locataire,—pardon, si je frappe ici, mais on m'a dit que Mme Lagriche était chez vous, et comme je voudrais lui parler...

—Qu'est-ce que vous lui voulez, à Mme Lagriche ? grogna la propriétaire.

—Ça serait pour vous demander, continua Larvanjoux d'un ton inquiet, si c'est bien vrai ce que vous avez dit à ma femme... que vous nous mettez...

—A la porte... Parfaitement vrai... vous n'avez qu'à voir l'écriteau, il est déjà pendu...

—Et pourquoi nous renvoyez-vous, madame ? Est-ce que nous n'avons pas toujours payé notre loyer exactement ? Est-ce que nous ne sommes pas des gens rangés ? D'honnêtes travailleurs ?...

—Pour ça je n'ai rien à dire... mais je vous répète une fois pour toutes que je ne veux point d'enfants dans ma maison, et comme vous en avez cinq...

—Est-ce qu'ils ne sont pas bien élevés, mes enfants ?

—Ce n'est pas la question... Des enfants ça piaille, ça crie, ça chante, ça écorche les peintures, ça déchire les papiers, ça salit l'escalier... je n'en veux plus, je n'en veux plus !...

—Mon Dieu ! madame Lagriche, dit alors la Larvanjoux dont la voix tremblait, ayez pitié de nous... Que voulez-vous que nous devenions par un temps pareil si vous nous jetez sur le pavé ?... Vous voulez donc que nous mourions de froid et de misère ?...

—C'est bon ! interrompit la propriétaire, je n'entre pas dans ces détails-là ; assez causé comme ça... sortez...

—C'est votre dernier mot ? dit Larvanjoux en se retournant sur le seuil de la porte.

—C'est mon dernier mot ! répondit Mme Lagriche en fermant brusquement la porte, pendant que, sur le palier, Larvanjoux, l'œil sombre et le front plissé, emmenait sa femme

qui pleurait en répétant : " Ah ! mon Dieu !... mon Dieu !..."

Quelques heures après, les deux amies, arrivées de bonne heure à Saint-Emilien, s'installaient commodément pour entendre la messe de minuit...

Oh ! la délicieuse place, qu'avait su choisir Mme Lagriche, à côté de son amie, Mme Ramage !... Ni trop loin du calorifère, ni trop près... sous une lampe, mais pas tout à fait... pour éviter les gouttes d'huile... à gauche un pilier énorme, placé là exprès par l'architecte pour garantir des vents coulis qui sont si traîtres quand on vient par hasard à s'assoupir... et devant, à quelques mètres, tout environnée de lumière et de verdure, la crèche...

Mme Lagriche aime beaucoup la crèche... D'abord elle a donné quarante sous pour l'acheter, plus un paquet de bougie... et il ne lui déplait pas de se retrouver, ici encore, un peu propriétaire... Ensuite quand elle est bien chaudement emmitouffée, comme dans le moment présent, et confortablement agenouillée sur un prie-dieu de velours, elle aime à s'abandonner à une consolante rêverie... Le petit Jésus est-là, qui lui tend les bras... et qui lui sourit, à elle, Anastasie Ripot, veuve Lagriche... et qui à l'air de lui dire : Comme tu es aimable de m'avoir acheté !... dire que sans toi, sans tes deux francs, je serais encore chez le marchand !...

* *

Et comme de juste, cette pensée ouvre à Mme Lagriche des horizons indéfinis... C'est un monde nouveau où des multitudes de chérubins chantent ses louanges en mode majeur... pendant qu'au firmament, un soleil qui est sa pièce de quarante sous, jette des rayons éblouissants...

Et alors, du haut d'un trône vertigineux, la propriétaire du 133 'bis', juge sévèrement les habitants de Bethléem, ces égoïstes rapaces qui refusèrent d'abriter sous leur toit le dénuement de l'Enfant-Dieu !...

* *

L'avourai-je ?... quand au bout d'un quart d'heure Mme Lagriche, tous ses petits arrangements finis, se prosterna saintement sur son prie-dieu, les doigts dévotement allongés et les yeux mi-clos dirigés obliquement vers la crèche... alors... ô surprise amère !... elle ne trouva plus le sourire aimable et reconnaissant du petit Jésus !

Vainement pendant trois fois elle dérangea sa chaise pour se mettre dans le vrai jour... Vainement par trois fois elle essaya ses lunettes... Vainement par trois fois elle murmura en manière de reproche " Vous ne me reconnaissez donc pas ?... Voyons... Je suis Anastasie Ripot, veuve Lagriche... vous savez bien, celle qui a donné quarante sous... Quarante sous et un paquet de bougies, Seigneur !..."

Tout fut inutile, au lieu du sourire céleste qu'elle percevait annuellement comme un loyer, Mme Lagriche ne rencontrait qu'un visage sévère et un regard froid qu'elle ne reconnaissait plus...

—Est-ce qu'on aurait changé l'Enfant-Jésus ?... dit-elle tout bas, avec inquiétude, à l'oreille de Mme Ramage.

—Mais non !—répondit celle-ci, étonnée,—c'est toujours le même !

* *

Mais alors ?... c'était donc que le petit Jésus n'était pas content de sa Mme Lagriche !... Il lui en voulait donc !... Pourquoi ?... Elle n'é-

taient pas pourtant pas comme les vilains habitants de Bethléem, qui l'avaient mis à la porte...

A la porte?... à la porte?... ces mots s'enfonçaient dans son esprit, en lui apportant comme un vague parfum de souvenir!... Où donc les avait-elle entendus?—Ah oui! aujourd'hui même, ces Larvanjoux, avec leur marmaille piaillante!...

Et voilà qu'en même temps, une voix—venait-elle de la crèche resplendissante ou de la conscience obscure?—une voix répétait doucement à l'oreille de Mme Lagriche :

—*En vérité, en vérité, je vous le dis, tout ce que vous avez fait au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait...*

—A moi-même!... C'était donc cela!... Comment?... elle qui jugeait si sévèrement les habitants de Bethléem, elle avait fait tout pareil!... Ce n'était pas surprenant, alors, que le petit Jésus eût l'air si froid et le regard si mécontent... Que faire? mon Dieu, que faire?...

* *

Mme Lagriche en était là de ses réflexions quand le bruit étouffé d'un sanglot la fit retourner...

La personne qui pleurait était derrière elle; dissimulée à demi par l'ombre du pilier, elle tenait à deux mains son mouchoir collé sur ses lèvres et dans le tressaillement fébrile de tout son être, on lisait une de ces douleurs immenses qui sont le lot des déshérités d'ici-bas...

Mme Lagriche avait reconnu la Larvanjoux.

—Eh! voisine! voisine! dit-elle en la touchant doucement.

—Qui m'appelle? demanda la pauvre femme en levant ses yeux remplis de larmes.

—Ce n'est pas la peine de pleurer... vous ne partez plus... je vous garde!... Dites... voulez-vous?

Et comme la Larvanjoux, surprise de cette proposition si inattendue, restait-là, sans rien dire...

—Allons! c'est entendu, déclara la propriétaire... et encore c'est moi qui vous dis merci!

* *

Et quand elle se fut retournée vers la crèche, Mme Lagriche, la propriétaire du 133 'bis', vit que le petit Jésus lui souriait...

JEAN DES TOURELLES.

LA MESSE DE MINUIT

La lune brille, le temps est calme et sec, la fumée des toits monte droit dans l'air, en blanches spirales, les clous des maisonnettes éclatent par intervalles avec un bruit solennel, la neige crie sous les voitures qui passent, les chevaux tout couverts de frimas, se hâtent d'amener leurs gens au village.

On détèle chez le marchand, l'hôtelier, le p'tit parent ou le vieux rentier, autrefois notre voisin dans la concession prochaine, on court à la sacristie, prendre rang parmi les penitents de la première heure, afin d'éviter l'encombrement de la dernière, puis, confession faite, on s'en revient fumer la pipe à l'endroit de prédilection, en attendant la messe.

Ce soir-là, la jalousie refuse de grogner, et la médisance, d'enfoncer ses crocs dans la chair du prochain. On arrive de confesse, faut pas se mettre dans l'obligation d'y retourner encore avant la communion. Aussi, c'est à

peine si vous entendez quelques légers men-songes sur l'épaisseur de la glace ou sur le poids du marcassin que Pite vient de tuer. Tout au plus, certain vieux de la vieille risquera-t-il une histoire de chasse-galerie: "Oui, vrai comme vous êtes-là, le canot allait le train d'un cheval à l'épouvante. Tout d'un coup! la pince n'attrape-t-elle pas le coq du clocher!... Ah! mes p'tits anges, fallait voir culbuter ça!..."

—Cherche vite ment le canot; plus de canot, rien que des miettes, sur le perron de l'église!!!...

—Et l'équipage?

—Eh bien! c'est ça qui m'a toujours le plus surpris, l'équipage. Solide, pas un brin de mal. Vous avez qu'à voir, hein!

—Mais... attendez!... ils avaient eu pour!...

—C'était justement la première fois que mon défunt père m'avait conduit à la messe de minuit. J'étais bien jeune, mais je me rappelle tout ça comme si c'était d'hier.

—Vous n'en avez pas eu connaissance, vous autres, j'compte bien vous étiez trop petits!

—Absolument! on n'était pas encore au monde!...

—Hein?... C'est pourtant vrai!... Dites-moi donc comme j'me mêle, à c't-heure!"

—Si ce n'est pas rompre la jeune, ajoute une voix, nous prendrons bien par là-dessus un p'tit verre, n'est-ce pas?

—Dame! répond un autre, il paraît qu'un coup ne gâte rien...

On s'approche, on trinque doucement.

Les hommes rebourrent leur calumet pour continuer la causette, les femmes couchent les enfants, qui s'y résignent dans l'espoir d'une visite au P'tit Jésus demain, les jeune gens ne font semblant de rien dans le salon.

Bientôt l'église s'illumine, l'office sonne, la foule entre en battant des pieds dans les tambours, la maîtresse d'école et ses élèves entonnent le "Ca Bergers" avec accompagnement par un ménétrier et par la fille du notaire;—elle a bien voulu accepter, pour la circonstance, la direction de l'orgue—la fête est commencée.

Les yeux, cependant, distraient les oreilles, en se fixant sur la crèche. Ils y voient un enfant de cire couché sur de la paille cueillie par m'sieu l'curé lui-même; au-dessus, une toute petite lampe de vermeil; alentour, des miniatures de moutons, de bœufs et d'ânes en ferblanc ou en plâtre, des sapins enguirlandés de ouate blanche pour simuler le verglas des fleurs artificielles d'un goût douteux, des anges couleur de chair, avec des ailes blanches parsemées d'étoiles, la Vierge dans l'attitude réjouie d'une jeune mère à son premier enfant, et St Joseph ravi de ce spectacle.

Soyez qui vous voudrez, il ne vous déplaira jamais à vous même de voir et d'entendre cela.

Les villes fêtent l'abaissement de Dieu à grand renfort de luxe, les campagnes, faute de ressources, observent de ce qu'on appelle le convenable du sujet. C'est mieux, parce que c'est plus bucolique.

A la ville, les parures vous cachent l'esprit de la fête; à la campagne tout contribue à le faire ressortir. Là, sans être ému, vous admirez les œuvres de l'homme, en oubliant celles de Dieu; ici, vous admirez Dieu, sans presque vous arrêter, à l'homme. A la campagne, on communie, on prie, on pleure de joie, pendant que vos enfants, à l'orgue chantent ensemble, gloire à Dieu et paix aux hommes. Le cœur n'en demande pas plus et l'intelligence ne trouve rien à redire.

Dans chaque maison, il est resté une personne qui attend vivement votre retour; sa tendresse lui dit que vous allez goûter trop tard au réveillon qu'elle vous a préparé. Enfin, le chien fidèle vous annonce; vous tournez le coin de la maison, vous voilà.

On n'est pas encore entré, que déjà c'est un feu roulant de questions et de réponses sur toutes sortes de petits riens aimables. Que de choses à se dire, à s'apprendre, qu'on sait déjà! Mon Dieu, que de choses!

—Allons, mettez-vous à table et mangez comme il faut, commande la maman; après ça, vous jaszerez tant qu'vous voudrez. Sûrement, y est assez tard, qu'vous d'vez avoir une faim d'loup. Surtout, après une journée de jeune!...

—Si vous voulez vous servir auparavant, tout est dans l'armoire.

—Changement d'propos, y te l'ont mis ben faible, ton whisky, c't'année vieux?

—Oui? ça se pourrait. Mais si je l'avais acheté ailleurs, ç'aurait p'tête été pareil. —Quoi c'que tu veux faire? Y a pu moyen de s'fier à personne! C'es aussi ben d'payer, pi de rien dire!...

On attaque têtes en fromage, tourquières, filets, boudins, gras ou maigre, rôtis et cornichons, salades, etc.; on mange, on fume et l'on va se coucher heureux, sans même songer au fouet, ni à la robe de cariole qu'on s'est fait voler à la porte de l'église après la messe, ni au train qui est fait pour jusqu'au midi.

Tout dort. Seule, la lune veille comme l'œil de Dieu, ouvert sur la création.

WILFRID LAROSE.

LA VIERGE À LA CRÈCHE

Dans ses langes blancs, fraîchement cousus,
La Vierge berçait son Enfant Jésus.
Lui gazouillait comme un nid de mésanges;
Elle le berçait et chantait tout bas...
Mais l'Enfant Jésus ne s'endormait pas.

Etonné, ravi de ce qu'il entend,
Il est dans sa crèche et s'en va chantant
Comme un saint lévite et comme un choriste,
Il bat la mesure avec ses deux bras
Et la sainte Vierge est triste, bien triste
De voir son Jésus qui ne s'endort pas.

"Doux Jésus, lui dit la mère, en tremblant,
"Dormez, mon agneau, mon bel agneau blanc,
"Dormez, il est tard: la lampe est éteinte,
"Votre front est rouge, et vos membres las.
"Dormez, mon amour, et dormez sans crainte."
Mais l'Enfant-Jésus ne s'endormait pas.

"Il fait froid, le vent souffle, point de feu,
"Dormez, c'est la nuit, la nuit du Bon Dieu.
"C'est la nuit d'amour des chastes époux;
"Vite, ami, cachons nos yeux sous nos draps.
"Les étoiles d'or en seraient jalouses."
Mais l'Enfant Jésus ne s'endormait pas.

"Si quelques instants vous vous endormiez,
"Les songes viendraient en vol de ramiers,
"Et feraient leurs nids sur vos deux paupières.
"Ils viendront; dormez, doux Jésus." Hélas!
Inutiles chants et vaines prières,
Le petit Jésus ne s'endormait pas.

Et Marie alors, le regard voilé,
Penche sur son fils un front désolé:
"Vous ne dormez pas, votre mère pleure,
"Votre mère pleure, ô mon bel ami."
Des larmes coulaient sur ses yeux; sur l'heure,
Le petit Jésus s'était endormi.

ALPHONSE DAUDET.

LA FÊTE DE NOËL A QUÉBEC EN 1645

Il y a de cela deux cent cinquante et un ans. On était arrivé à la fête de Noël de l'année 1645, qui tombait un samedi. L'église de Notre-Dame de la Recouvrance avait été détruite par un incendie le 14 juin 1640. Les Jésuites étaient logés dans la maison des Cent-Associés, — non loin de la Place d'Armes actuelle, — le haut de cette maison servant d'église paroissiale pour la population du petit poste de Québec, qui ne comptait alors que quelques centaines de personnes.

Le Père Jérôme Lalemant, le Père Vimont, le Père Dendemare, les Frères Liégeois, Cauvet et Feauté demeuraient à Québec. Le Père de

chapelle, ainsi que des négociants en quincaillerie (taillandiers), des artisans, quelques soldats, et un petit nombre de jeunes Canadiens.

On retrouvait alors dans la colonie de Québec, l'image à peine altérée de la société des bourgs des provinces de France, avec ses usages, ses traditions, ses habitudes et aussi ses futilités susseptibilités.

L'humble chapelle décorée du nom d'église était éclairée ce soir-là par quatre pauvres chandelles, — et ce fait me revient toujours à la mémoire lorsque je contemple les brillantes illuminations de la basilique de Québec.

ans ; ce fut dans la chapelle de Québec. Ils se tinrent dans le banc de M. le gouverneur au commencement et furent par là introduits à l'Eglise. Mons. Tronquet, secrétaire de Mons. le gouverneur, fut le parrain du petit, et madame de la Ferté, nouvelle mariée, fille de Mons. Giffard, fut la marraine de Catherine, qui fit sa première communion à minuit.

“Le premier coup de la messe de minuit sonna à onze heures, le 2nd un peu devant la demye, et pour lors on commença à chanter deux airs : “Venez mon Dieu,” etc., et “Chantons Noël,” etc. Mons. de la Ferté faisait la basse, St-Martin jouait du violon ; il y avait encore une flûte d'Allemagne, qui ne se trouva pas d'accord quand se vint à l'Eglise. Nous eumes fait un peu devant minuit ; on



LA DINDE DE NOËL.—Tableau de JULES BRETON

Quen, le Père Masse, le Père Dreuillettes et le Frère Claude Joyer demeuraient à Sillery.

Le chevalier Charles Huault de Montmagny successeur de Champlain dans le gouvernement de la Nouvelle-France, habitait le fort Saint-Louis et y commandait en maître absolu. Il n'y avait pas alors d'intendant et de conseil pour partager et amoindrir l'autorité du gouverneur qui était souveraine.

M. de Montmagny, M. Tronquet, son secrétaire, M. des Châtelets, M. Giffard, M. et madame de la Ferté, M. Saint-Martin, M. du Chesne, M. de Launay, Abraham Martin, Guyon, Maheu, Guillaume Couillard, Zacharie Cloutier, François Marguerie et leurs femmes, — des notables de l'époque, — se trouvant, pour la plupart sans doute, réunis dans la modeste

On chanta des cantiques et même le “Te Deum” avant la messe de minuit. On donna le pain-béni à cette messe, ce qui n'est pas dans les usages de l'Eglise du Canada, et une flûte d'Allemagne, qui devait accompagner le chant, se trouva être fautive, — sans doute par suite du changement de température, — ce qui est de tous les temps et de tous les pays où il y a des flûtes.

Lisons maintenant le “Journal des Jésuites,” du mois de décembre 1645. C'est le Père Jérôme Lalemant qui tient la plume.

“Le 23 décembre furent suppléées les cérémonies du baptême à Catherine, femme d'Atronta, et à son fils Mathieu, âgé de deux

ne laissa pas de chanter le “Te Deum,” et un peu après on tira un coup de canon pour signal de minuit, où commença la messe ; le pain béni se fit lorsque le prestre alla pour ouvrir son livre. Ce fut le premier depuis plusieurs années, qu'il avoit esté intermis pour les préférences en la distribution que chacun prétendoit. Le renouvellement s'en fit par la dévotion des taillandiers, qui eurent dévotion de le faire à la messe de minuit, et les esprits se trouvèrent disposés à remettre cette coutume ; Mons. le gouverneur eut le chantage pour le faire le dimanche d'après. Ce que l'on fit pour obvier aux brouilleries des préférences prétendues, fut d'ordonner qu'en ayant donné au prestre et au gouverneur, on donnerait à tout le reste comme il viendrait et se trouve-

roit à l'église, commençant tantôt par en haut, tantôt par en bas.

"Mons. le gouverneur avait donné ordre de tirer à l'élévation plusieurs coups de canon lorsque nostre F. le sacristain en donneroit le signal; mais il s'en oublia, et ainsi on ne tira point; le monde communia à la fin de la grande messe, après laquelle s'en dit une basse.

"Il y avait quatre chandelles dans l'Eglise dans des petits chandeliers de fer en façon de gonole, et cela suffit. Il y avait en outre deux grandes chaudières fournies de magasin, pleines de feu pour eschauffer la chapelle; elles furent allumées auparavant sur le pont. On avait donné ordre de les oster après la messe; mais cela ayant été négligé, le feu prit la nuit au plancher qui estoit au-dessous de l'une des chaudières dans laquelle il n'y avoit pas au fond assez de cendre. Mais par bonheur "diligite Domino," le feu ne parut que sur les 5 heures du matin au-dessus de nostre sale ou réfectoire et cuisine, dans laquelle estoit Pierre Gonider, notre cuisinier, qui s'apercevant de cela monta aussi tost et sans autre bruit esteignit le feu.

"On dit la grande messe du jour sur les huit heures, et devant et après deux prestres dirent leurs trois messes. A vespres on chanta quelques psaumes en faux-bourdon."

Veut-on me permettre de citer encore ?...

"Le 26, jour de St-Etienne, la bourgade de Sillery vint icy en procession faire ses stations pour gagner le Jubilé: deux de nos hommes portoient la bannière et la croix, les PP. de Quen et Drouilletes vinrent avec eux en surplis et dominau, et entre eux d'eux toute la troupe des sauvages chrestien, au nombre de plus d'une centaine. Ils vinrent à juin en un temps grandement froid et s'en retournerent sans manger. On leur fit festin au retour à Sillery de la part de Mons. le gouverneur; ils chantèrent partout fort mélodieusement, et dirent une dizaine de leur chapelet."

Un peu plus loin le P. Lalemant continue: "Deux de nos François s'estant mis à boire, attendant la messe de minuit, s'enyuèrent avec beaucoup de scandale et quelques François et sauvages qui les virent; on prescha fortement contre, à raison de ce que les sauvages disoient: "On nous fait prendre la discipline quand nous nous enyvrons et on ne dit rien aux François." Il n'en falloit pas davantage que ce qui fut dit en public. Monsieur le gouverneur les fit mettre sur le chevalet exposés à un nord-est espouvantable."

Il y a quelques semaines, mon jeune ami M. Dumont me demanda un article pour le numéro de Noël du "Courrier du Canada." J'étais tellement absorbé par mille soucis divers que je fus tenté de répondre négativement; mais je me remémorai la fière devise du journal "Le Chicot," de désopilante mémoire, publié par le docteur J. C. Taché, vers 1858: — "A l'impossible nous nous tenons tous..." — et j'entrepris de faire l'impossible.

Les semaines ont passé, les jours ont passé, et j'étais, il y a quelques instants, à me frapper le front devant une page blanche lorsque j'eus l'idée de me tirer d'affaire à l'aide du Père Lalemant.

J'ai toujours pensé qu'avec des ciseaux expérimentés, de la colle fidèle et d'honnêtes guillemets, il était facile de bâtir un article. C'est fait.

Maintenant, sonnez cors et clairons! vibrez tambours et "chichigouanes!" Voici l'étoile! voici Noël!

La rafale nous apporte les chants plus de deux fois séculaires des catéchumènes sauvages de Sillery:

Estennia' on de ston' 8e, Jes8s ahatonnia,
Onn'a 8a te 8a d'oki n'on' 8andask 8aentak,
Erronchien ek8at viotat n'on 8andi on'vachassa
Jes8s ahatonnia! Jes8s ahatonnia! Jes8s ahatonnia!

La neige est d'une blancheur éblouissante: l'ombre de Champlain,—mort le jour de Noël,—plane sur ce paysage incomparable de Québec que, le 24 décembre 1635, il contemplait encore de ses yeux mourants...

Noël! Noël! Les grandes orgues font entendre leurs voix harmonieuses; l'étincelle électrique dessine les lobes du baldaquin d'or, et la Foi, sereine et sublime, conduit le chrétien au berceau du Sauveur.

ERNEST GAGNON.

NOEL

Le moment est venu où l'âme fidèle va recueillir le fruit des efforts qu'elle a faits dans la carrière laborieuse de l'Avent, pour préparer une demeure au Fils de Dieu, qui veut prendre naissance en elle. "Le jour des noces de l'Agneau est arrivé, et l'Epouse s'est préparée." Or, l'Epouse, c'est la sainte Eglise; l'Epouse, c'est toute âme fidèle. L'inépuisable Seigneur se donne tout entier, et avec une particulière tendresse, à tout le troupeau et à chacune des brebis du troupeau. Quelle parure revêtrons-nous donc pour aller au-devant de l'Epoux? Quelles perles, quels bijoux orneront nos âmes, dans cette entrevue fortunée? La sainte Eglise, dans sa Liturgie, nous instruit sur ce point; et nous ne pouvons mieux faire, sans doute, que de l'imiter en tout, puisqu'elle est toujours agréée, et qu'étant notre Mère, nous la devons écouter sans cesse.

Mais avant de parler de l'avènement mystique du Verbe dans les âmes, avant de raconter les secrets de cette sublime familiarité du Créateur et de la créature, traçons d'abord, avec l'Eglise, les devoirs que la nature humaine et chacune de nos âmes ont à rendre à l'Enfant divin que les cieux nous ont enfin donné comme une "rosée" bienfaisante. Durant l'Avent, nous nous sommes unis aux saints de l'ancienne Alliance pour implorer la venue de ce Messie Rédempteur; maintenant, qu'il est descendu, considérons quels hommages il convient de lui offrir.

Or, l'Eglise, en ce saint temps, offre au Dieu-Enfant le tribut de ses profondes adorations, les transports de ses joies ineffables, l'hommage d'une reconnaissance sans bornes, la tendresse d'un amour non-pareil. Ces sentiments, "adoration, allégresse, reconnaissance, amour," forment aussi l'ensemble des devoirs que toute âme fidèle doit offrir à l'Emmanuel dans son berceau. Les prières de la Liturgie en fourniront l'expression la plus pure, la plus complète; pénétrons-nous de la nature de ces sentiments, afin de les concevoir mieux, et de nous approprier plus intimement encore la forme sous laquelle la sainte Eglise les exprime.



LE NOEL DU PAUVRE JOURNALISTE

—Monsieur, lui avait-on dit, vous nous donnerez, ce soir, un petit quelque chose sur Noël; c'est l'actualité: nous sommes au 25 décembre. A cette époque, nos lecteurs trouvent ici une nouvelle ou une chronique à propos de l'Enfant Jésus. Et surtout, du nouveau!

Le pauvre journaliste s'assied devant le papier blanc qu'il va irrémédiablement contaminer. Il installe son crâne dans la fourche formée par son index et son pouce gauche déployés, et il commence:

NOEL

Là, il s'arrête... Que dire sur Noël? que dire de nouveau? car là git la difficulté. Il y a dix-neuf cents ans, un divin enfant naquit à Bethléem; en mémoire de quoi les parents placent des jouets dans les godillots de leur progéniture. Tels sont les éléments d'un conte de Noël.

Cette situation, si simple, a été retournée dans tous les sens. Je citerai des journalistes.

Ils sont depuis vingt ans dans le métier: ils ont donc à leur actif cent improvisations sur la Nativité. Supposons qu'il y ait, à Paris seulement, vingt journalistes dans ce cas: cela nous donne le chiffre de "deux mille contes de Noël" depuis 1879 (et je ne compte pas les années bissextiles). Est-il désormais possible d'écrire du nouveau sur le Petit Jésus?

C'est à cela que rêve le pauvre journaliste; il lui revient des idées, de misérables idées, combien ressassées! Il lui en vient de meilleures, mais déjà parées par les maîtres de la littérature; or, l'heure s'avance!

Le pauvre journaliste se met à son aise pour écrire; il ôte ses bottines, passe une vareuse, et prend une autre feuille blanche sur laquelle il écrit encore:

NOEL

Cela fait, comme il est fatigué, le journaliste s'endort...

A son réveil, il s'aperçoit qu'il est minuit; vite il faut qu'il aille s'excuser au journal. Encore un article perdu... horrible situation!... Et le terme? et le restaurant?

Au moment où il remet sa bottine droite, le pauvre journaliste sent un objet dur qui s'oppose à l'entrée de ses orteils.

...C'est le prix de la chronique qu'il n'a pas écrite, les quelques louis que le Petit Jésus est venu sournoisement placer dans la chaussure de l'infortuné jeune homme.

PIERRE VEBER.

Leurs étoiles au ciel, l'une à l'autre assortie,
Dans leur âme ont formé la tendre sympathie
Qui sait en un moment produire pour toujours
L'heureux charme qui fait d'éternelles amours.

RONSARD.

CONTE DE NOËL

LES SABOTS DE THOMY

Cette année-là, qui n'est pas passée depuis longtemps, il y avait à Saint-Pierre-d'Entremonts un petit garçon d'une dizaine d'années dont la mère était bien malade. La maladie, c'était surtout la misère. Un incendie avait tout détruit, la maison et les bestiaux, comme cela arrive si fréquemment dans ces montagnes des Alpes dauphinoises, où les villages sont pour ainsi dire en paille. Père et mère avaient été complètement ruinés. Obligés de louer un logis, ils vivaient on ne sait comment ; le père ne gagnait presque rien pendant la mauvaise saison. Inévitablement, par privations de tout genre, la mère était tombée malade. Donc, le père avait dit à Thomy, le petit garçon en question :

—Tu sais, Thomy, ne songe pas à mettre les sabots dans la cheminée, cette année : ta mère est malade, il faut que nous fassions du feu toute la nuit.

C'était vrai que l'on faisait du feu toute la nuit, car au moins, dans ces montagnes, si le pain manque souvent, le bois est en abondance, même pour les plus pauvres gens. Mais la vérité vraie, c'est que le père de Thomy

était trop pauvre pour placer quoi que ce soit dans les sabots de son enfant.

Et pourtant, Thomy, qui avait un excellent cœur et qui aimait tendrement sa mère, s'était dit :

« Je voudrais bien que Petit Noël m'apporte quelque chose de beau ; j'irais chez l'aubergiste le changer contre une bouteille de vin vieux, puisque le médecin dit que ça guérirait ma mère. »

Alors, il médita sur ce grave problème : « Où mettre mes sabots ? Les autres enfants du village ne voudront pas me les laisser placer à côté des leurs dans la cheminée de leur maison, parce qu'ils disent qu'ils auraient moins d'affaires. Il me faut une cheminée qui ne soit à personne. »

Puis, au bout d'un instant, ayant réfléchi, il s'écria :

« Ah ! je sais où il y en a une ! C'est bien, il y a beaucoup de neige, mais ça n'y fait rien, j'irai tout de même. »

* *

En effet, vers midi, dans la journée de la veille de Noël, Thomy, ayant mis de vieilles chaussures à ses pieds, sortit de sa maison, portant d'une main ses sabots, et de l'autre son ardoise d'école. Il quitta le village, ayant soin de ne pas se montrer aux autres enfants qui auraient voulu savoir où il allait, et malgré la neige qui faisait le pays tout blanc, les forêts de sapins aussi bien que les pentes labourées de la vallée, il marcha dans la direction de la plus haute montagne, c'est-à-dire vers le Grand-Som.

Le soir de ce même jour, veille de Noël, une sorte d'altercation se produisit à la porte du couvent de la Grande-Chartreuse, c'est-à-dire au pied même du Grand-Som, mais du côté opposé à Saint-Pierre-d'Entremonts. En effet, le Grand-Som, qui s'élève à 2000 mètres environ, se trouve précisément entre le village de Thomy et la retraite de Saint-Bruno. Le sommet domine le vaste monastère de plus de 1000 mètres, et, de ce côté, l'escarpement est tel que, de là-haut, on a le couvent presque perpendiculairement sous ses pieds. Aussi, les touristes qui veulent faire l'ascension du Grand-Som, ont-ils à faire un détour immense qui les rapproche de Saint-Pierre-d'Entremonts.

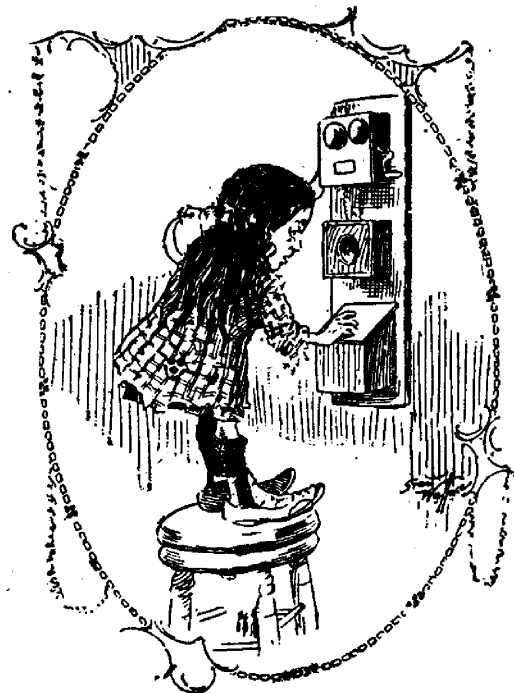
* *

—Vôlais-vous ouvrir la porte pour la laisser sortir moà !

Ainsi parlait un Anglais, arrivé depuis deux jours au couvent et qui s'adressait au Frère portier ; celui-ci lui répondit :

—Mais, milord, c'est une folie que vous tentez là. Vous voulez monter au Grand-Som par cette neige, dans la nuit, on ne peut seulement pas aller jusqu'à la chapelle de Saint-Bruno qui n'est qu'à un kilomètre du couvent. Et puis, aucun guide n'est prévenu pour vous accompagner. D'ailleurs, il est probable que tous refuseraient de vous conduire.

—Je avais parlé aller sans guide et illuminer le Grand-Som pour minuit de Noël ; j'irai. Si vous refusez ouvrir la porte à moà, je passerai par la fenêtre.



AU TÉLÉPHONE

La petite Clara. — Hallo ! Hallo ! Est-ce que c'est le ciel ? — Je voudrais parler à monsieur Noël !

Le Frère portier, voyant à qui il avait affaire, et ayant constaté que l'original était aussi bien équipé qu'on pouvait l'être, se décida à ouvrir la porte.

En passant, l'Anglais dit au Frère, en dirigeant sa main vers le ciel du côté du Grand-Som :

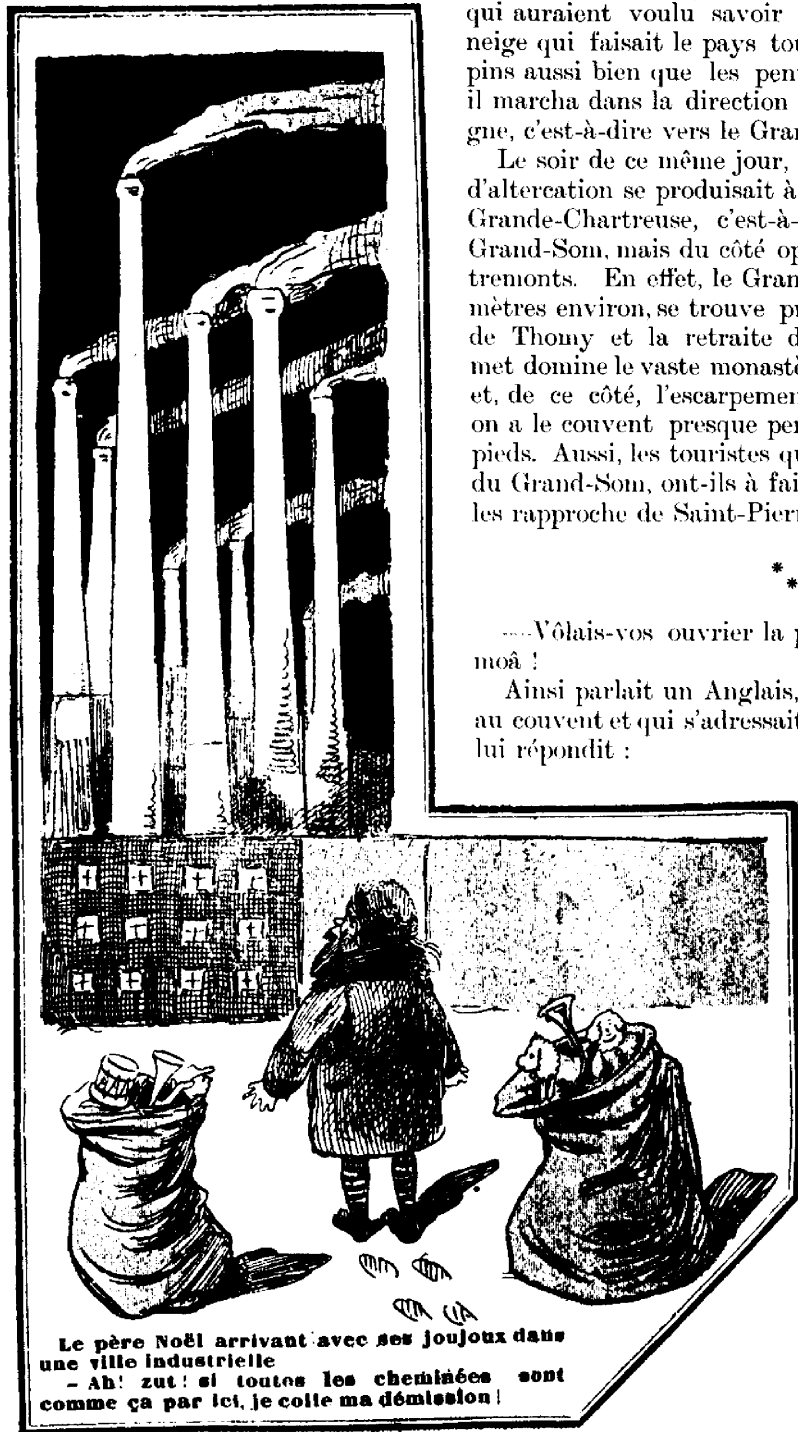
—À minuit, vos regardez là-haut, vos voir des flammes de Bengale, et vos pouvoir dire : l'Anglais avoir gagné son pari.

Bientôt l'Anglais, montant dans la neige jusqu'aux genoux, disparut sous le manteau gris de cette nuit populaire.

* *

De l'autre côté de la montagne, Thomy venait de rentrer au village. Il avait dû aller bien loin ; car, parti depuis midi, il rentrait seulement, et, content, confiant, se proposant de retourner le lendemain chercher ses sabots.

Vous voulez savoir où Thomy avait été placer ses sabots ? Eh bien ! c'est à un endroit nommé la Bergerie, sur le dernier plateau que l'on rencontre avant la cime du Grand-Som. Des pâtres provençaux viennent là faire paître leurs troupeaux pendant les mois de la belle saison. Les moutons dorment à la belle étoile, et les pâtres viennent s'abriter dans une sorte de vaste cabane où tout un côté est occupé par une immense cheminée ; car, là-haut, les nuits sont glaciales, même au mois d'août. Dès que la neige commence à tomber, pâtres et troupeaux regagnent la Province, et pendant les quatre ou cinq mois de neige, la cabane reste absolument déserte. C'est à cette cabane et à cette cheminée qu'avait pensé Thomy. Il réussit à y arriver, en dépit des difficultés de toutes sortes qui rendent le trajet déjà très pénible au beau temps, et qui le rendent presque impossible sous les tourmentes de la neige. Mais Thomy pensait à sa mère, et il se disait qu'une cheminée de bergers montagnards ne pouvait pas être oubliée par le Petit Noël, puisque la première visite qu'il a reçue sur la terre lui a été faite par des bergers. Il arriva, prit la clé de la maisonnette sous une grosse pierre où il avait vu les bergers la cacher, et plaça ses sabots dans la vaste cheminée. Puis s'asseyant et ayant appuyé son ardoise d'école sur ses genoux, il écrivit ceci :



Le père Noël arrivant avec ses joujoux dans une ville industrielle
— Ah ! zut ! si toutes les cheminées sont comme ça par ici, je colle ma démission !

« Monsieur Petit Noël, c'est mes sabots, à moi, Thomy, de Saint-Pierre-d'Entremonts. Ma mère est malade ; on a besoin de la cheminée de la maison pour faire du feu. Voilà pourquoi j'ai mis mes sabots dans la cheminée des bergers. Apportez-moi, s'il vous plaît, quelque chose que je puisse changer contre du vin vieux pour guérir ma mère. »

Thomy allait repartir quand cette pensée l'arrêta : comment le Petit Noël pourra-t-il lire mon ardoise si je ne laisse pas de la lumière ? Justement, dans un coin de la maisonnette, il y avait une petite veilleuse devant une madone. Thomy, qui connaissait le trou dans le mur servant de porte-allumettes, et l'endroit où était le bidon d'huile, remplit la lampe et y mit le feu. Alors il referma la porte à clé, reposa la clé dans sa cachette et reprit le chemin de Saint-Pierre-d'Entremonts.

* *

Thomy dormait sans doute à poings fermés, car il était au moins onze heures quand l'Anglais, parti de la Grande-Chartreuse et gravissant les derniers escarpements du Grand-Som, fit un faux pas, puis roula dans la neige. Il n'avait aucun mal, et cependant un juron formidable lui échappa.

— Mon boîte d'allumettes tombée dans la neige ! s'écria-t-il. Perdu ! mon pari perdu ! Impossible, maintenant, illuminer le Grand-Som pour minouit !

Et s'oubliant de rage, il frappa du pied. A ce moment il perdit de nouveau l'équilibre, glissa dans la neige, roula dégringola, tantôt par bonds, tantôt par coulées, où il ne pouvait se retenir, tantôt sur le nez, tantôt sur le côté opposé, et il descendait vers le couvent avec une rapidité qui promettait de l'y ramener avant minuit.

Mais, pendant cette dégringolade, quelque chose l'arrêta une seconde, puis craqua sous son poids, et ayant passé par un trou noir, notre Anglais arriva, sans se faire de mal, sur le foyer d'une grande cheminée, tout à côté d'une paire de sabots. C'étaient les sabots de Thomy. L'Anglais avait roulé sur le toit des bergers ; la couverture en branches, à l'aide de laquelle ils bouchaient l'orifice de leur grande cheminée, avait amorti sa chute, puis cédé. Notre touriste était littéralement descendu par la cheminée, comme un simple ramoneur.

— Du feu ici ! s'écria-t-il aussitôt. Mon pari est gagné, quand je devrais porter la lampe là-haut.

Mais il vit bientôt que ce ne serait pas nécessaire, car il trouva les allumettes dans le mur.

Tout entier à son pari, l'Anglais ne songea d'abord qu'à le gagner.

La porte s'ouvrait en dedans, il put sortir sans reprendre le chemin par lequel il était entré, et acheva son ascension.

A minuit juste, en effet, des flammes de Bengale s'allumèrent sur la cime du Grand-Som, illuminant de fantastiques lueurs les sommets blancs du massif de la Chartreuse. Dans tous les villages des vallées environnantes, les gens qui se rendaient à la messe de minuit crurent à un miracle.

Une heure après, l'Anglais était de retour à la bergerie, où il avait résolu d'allumer du feu et de reposer jusqu'au jour. Il trouva l'ardoise, à côté des sabots de Thomy, et il lut ce que l'enfant avait écrit.

Attendri et en même temps touché de reconnaissance, car c'est à Thomy qu'il devait la réussite de son aventure, il mit dans un

sabot sa montre et sa chaîne en or, puis dans l'autre un billet de 1000 francs. Ensuite, ayant choisi une pierre aigüe il écrivit sur l'ardoise :

« La montre et la chaîne sont pour Thomy, les 1000 francs pour son père et pour guérir sa mère ; » et quoique, de son vrai nom il se nomma William et qu'il fût grand à n'en plus finir, il signa « Petit Noël », et il partit en tirant la porte sur lui.

On comprend la joie de Thomy lorsqu'il trouva la montre, la chaîne, le billet de 1000 francs et le mot d'écrit. La porte était fermée, le foyer de la cheminée était plein de neige.

C'était bien Petit Noël qui était venu par son chemin habituel.

L' H I V E R

JOIES DE NOËL

Pour Jean Leary

Voici Décembre et ses frimas,
Et la neige s'est abattue
Sur la terre faisant verglas.
Du ciel dont la nuit s'est accrue
Descend le vieux papa-Noël.
De joujoux ses poches sont pleines ;
Portant l'arbre traditionnel
Il s'en va parcourir les plaines.

Au village, les bonnes gens
Ont revêtu l'habit de fête
Dans la vieille église, l'encens
En vapeur monte jusqu'au faite.
On vient célébrer du Seigneur
La naissance tant attendue.
Et sous cette nef de splendeur,
Hommage à Dieu, l'âme est émue.

Et tandis que les bons parents
Prirent, recueillis, dedans l'église
Bébé, qui vient d'avoir six ans
Rêve joujoux et friandises !
De Noël que recevra-t-il
Parmi les jouets qu'il désire ?
Il les appelle en son babil,
A tous il envoie un sourire.

Voyez-vous ce joyeux gamin
A la démarche si guerrière,
A cheval, l'épée à la main,
Retenant sa monture altière,
Il court... par toute la maison,
Il gambade, crie et commande
Un imaginaire escadron
Des anciens preux de la légende.

J. B. A. L. LEYMARIE.

Montréal, Novembre, 1901.

UN RÉVEILLON D'ARTISTES

A Mille V. Marchildon.

C'est Noël ! Tous les cœurs sont en fête : les grands sentent la paix divine entrer dans leur âme, en ce jour béni, où par sa naissance, le Christ vient de les régénérer. Les petits se recueillent et leur cœur semble-t-il, va se fondre d'amour pour le Bébé-Jésus dans la crèche.

Chacun sous l'impression de l'heure actuelle, laisse aller sa pensée dans les sanctuaires du souvenir, et y trouve, un jour de Noël d'antan, mémorable par un fait émouvant.

Moi aussi, j'aurais voulu raconter ici, dans de minutieux détails, le jour de Noël de ma huitième année, encore si vivace à ma mémoire, mais il est de ces fleurs que l'on n'ose toucher, de peur de les voir aussitôt se flétrir.

Cependant, je dois l'avouer, je n'ai pu en cette occurrence, laisser sommeiller paresseusement ma plume. Je vais donc, bien simplement, amis lecteurs, vous faire connaître un fait, étranger à notre pays, il est vrai, mais qui plaira quand même par sa suavité française toujours goûtée ici.

C'était à Paris en 1841. Une froide soirée du 24 décembre. La lune en haut était bien loin perdue dans les nuages. Un pauvre homme grelottant sous son mince pourpoint, suivait péniblement la rue Mazarine. La tête penchée sur sa poitrine, il semblait méditer ; sans doute il se rappelait bien d'autres 24 décembre, où, heureux, il souriait à la femme aimée, et vivait, presque de la chaleur de son clair regard. Hélas ! partie la compagne chérie ; partie, la joie ; enfuies les heures de bonheur passées au foyer de la famille ; aujourd'hui, dans le vieux cœur, rien, que la misère, et le désespoir de voir mourir une fille bien-aimée.

« Mais l'argent, se disait tout bas, le pauvre vieillard, mais l'argent, ça achète donc la vie ? Oh ! si j'en avais de cet argent, je le sais, j'en suis sûr, elle ne mourrait pas, ma fille !... Si au moins, je pouvais jouer, » ajoutait-il, jetant un regard troublé sur un objet de forme oblongue qu'il portait sous son bras, « mais, je ne puis pas... et elle va mourir... elle est morte peut-être à cette heure !... » et les larmes coulaient, coulaient lentement sur sa face ridée, jusqu'à ce que la bise du nord les cristallisât au bord de ses cils.

Soudain, des bruits de voix, des éclats de rire vinrent résonner à son oreille. Il frissonna : quand le malheur nous enveloppe dans une froide étreinte, nous oublions tout, même que l'on n'est pas seul ici-bas ! On venait de détromper le mendiant, et lui, malheureux, devant le bonheur d'autrui, il n'avait, lui semblait-il, qu'à laisser sa pauvre tête se courber davantage sur sa poitrine.

Un rude coup porté à son épaule le fit chanceler, son chapeau roula sur la chaussée, sans murmure, il se pencha pour le ramasser, quand une main agile le prévint et le lui rendit poliment ; une voix sympathique vint réchauffer son vieux cœur ! « Monsieur, est-ce que nous vous avons fait mal ? Pardonnez-nous, je vous prie, dans notre folle exubérance, nous ne vous avons pas aperçu. Mais... ce violon que vous avez... vous êtes donc musicien... » — « Je l'étais autrefois ! » Un sanglot interrompit le vieillard.

— « Vous souffrez... qu'avez-vous... ne pouvons-nous rien pour vous, fit un autre, car ils étaient trois maintenant autour du pauvre.

— « Si, vous pouvez me faire l'aumône. Hélas ! je ne puis plus gagner ma vie en jouant du violon, j'ai les doigts ankylosés... et ma fille se meurt de la poitrine... de misère, hélas ! aussi !... »

Vite, nos jeunes gens avec l'ardeur et l'enthousiasme d'un cœur de vingt ans, mettent la main à leurs goussets, cherchent, fouillent, trouvent l'un 50 centimes, l'autre 30 centimes, le troisième un morceau de « colophane ».

Total, 16 sous pour sauver un enfant de la mort, et par là même donner le bonheur à un frère désespéré. Dérision !!! Mais, la jeunesse a du cœur, elle comprend, elle devine en quelque sorte la profondeur d'un malheur ; à eux trois, ils le voyaient bien, ils ne pouvaient sécher les larmes du vieillard ; donc d'un commun accord, ils ramènent leurs cheveux sur leur visage, ils enfouissent leur chapeau sur leurs yeux, ils relèvent leur paletot et... « En avant, amis, c'est un confrère. Ton morceau de concours, Adolphe. »

— "Et toi, Gustave, chante, moi, je vais faire la quête."

Sous les doigts exercés du jeune artiste, le violon du pauvre résonna joyeusement comme aux jours d'autrefois, ses accords magiques et la voix vibrante du chanteur, firent les fenêtres s'ouvrir, les passants s'attrouper, et... les pièces tomber. En chœur, nos jeunes braves entonnèrent pour finir, le trio de "Guillaume Tell" Un frémissement agita la foule, le vieillard joignait ses mains, priait, se souvenait.

Quand le concert fut terminé, que les spectateurs se furent éloignés, les jeunes hommes s'approchèrent du pauvre vieux, qui s'écria : "Vos noms, vos noms, messieurs, que ma fille les place dans ses prières."

"Je m'appelle la Foi" répondit l'un.

— "Et moi, l'Espérance" fit le second.

— "Alors, je suis la Charité," dit le troisième remettant au mendiant son chapeau débordant de monnaie.

— "Ah ! Messieurs, ceci est digne de vous ! Sachez au moins qui vous venez d'obliger si généreusement : je suis Chappner, l'Alsacien. Pendant dix ans, j'ai été chef d'orchestre à Strasbourg. J'ai eu l'honneur d'y monter "Guillaume Tell." Ceci vous explique mon émotion de tout à l'heure quand vous avez entonné ce chant magnifique. Hélas ! après la joie et la gloire, le malheur est venu, puis la misère ! Mais, avec cet argent, que me rapporte votre belle et rare action, je vais retourner à Strasbourg où l'on s'intéressera à mon sort, et, Dieu le permettant, l'air du pays natal ramènera ma chère fille à la santé. Oh ! merci à vous, généreux enfants ! Soyez heureux pour le bien que vous me faites, et moi vieux, presque couché dans le tombeau, je vous dis, je vous prédis, que ces talents que vous avez si noblement mis au service de ma misère seront bénis : vous serez grands parmi les grands !"

— "Qu'il en soit ainsi !" répondirent les jeunes gens, quelque peu émus de cette parole étonnante.

Le vieillard, par l'espérance qui venait d'entrer dans son cœur, semblait s'être redressé : sa haute taille se distinguait fière et belle sur le mur qu'il longeait presque légèrement. Les trois amis le suivirent des yeux un instant, et s'éloignèrent, certainement très heureux par la bonne action accomplie et pleins de confiance en l'avenir.

Et, ils avaient raison, lecteurs, de croire en l'avenir, car la prédiction du vieux Chappner s'est bien réalisée. Ces trois généreux amis, élèves du Conservatoire, étaient : le ténor Gustave Roger, le grand chanteur ; le violoniste Adolphe Hermann, le grand artiste ; le quêteur, Charles Gounod, le célèbre compositeur.

Qui donne aux pauvres, prête à Dieu, a dit Faure, et combien Dieu sait rendre amplement, largement, les dons des cœurs philanthropiques.

GILBERTE.

Quiconque bon français sera
Point de chanter ne se feindra
Noël à grand'gorgée.
Et son bien lui croitra
Tout le long de l'année.

DICTON DE LA VIEILLE FRANCE.

A l'entour de l'étable
Où Jésus était né,
Il y avait un monde de diable
Qui y voulait entrer.

"Joseph, dit l'Enfant, prends-moi une barre
" Ici nous ne voulons que des paysans, [forte].
" De bons bourgeois, des artisans,
" Fiche les autres à la porte."

VIEUX NOEL LIMOUSIN.

"BÉBÉ-DIEU"

L'enfant est étendu dans une vieille crèche,
Et sous ses membres froids se cache la chaleur
Qui va tout enflammer : le petit, la grandeur,
Le bon, ou l'orgueilleux, dont l'âme se dessèche :

Car Dieu s'est mis Lui-même en cet être glacé.
Et les grands d'ici-bas ne seront que fantômes,
Les pécheurs endurcis paraîtront des atômes,
Quand ce Jésus, grandi, mourra, le cœur percé.

Qui dira Ta puissance, ô chérubin si tendre ?
Qui dira Ta bonté, Christ mourant sur la croix ?
Rien ! sinon l'univers d'une implorante voix
Répétant l'hosanna que le ciel fait entendre...

Chante, mortel, et prie ; ouvre un cœur plein d'amour,
Du ciel jusques à toi vient le Maître du monde !
Et que ton âme sombre à sa flamme s'inonde
Comme, au matin, la nuit s'inonde aux feux du jour !...

ANTONIO PELLETIER.

"JE NE DANSE PAS"

(MONOLOGUE POUR HOMME)

(Brun ou blond, *ad libitum*, vingt-six ans environ,
grand, mince, l'air très distingué.)

(*D'une voix vibrante*). Non, parfaitement non, je ne danse pas ; et cela pour une foule de raisons.

D'abord, moi, je les trouve grotesques, ces groupes enlacés qui tournent, sautent, glissent, comme des marionnettes ; rien que de voir les autres danser, cela m'enlève le désir de les imiter.

Puis, s'ils pouvaient réellement se voir après la danse, tous ces personnages, ils se trouveraient ridicules : le visage congestionné, les joues rouges, la tête en sueur. Les femmes, encore, ça passe ; elles sont décolletées ; quant aux hommes ; ils ont l'air d'être étouffés par leurs cols. Mais naturellement, comme ils sont tous pareils, ils ne s'aperçoivent pas de leur attitude grotesque.

Non, je ne danse pas, Moi, Albert Valdray, un diplomate, je ne puis réellement me donner des airs de polichinelle. Qu'un clerc d'huisier, un garçon de magasin, un épicière, dansent, passe encore, et si cela les amuse, ces gens, je ne vois pas en quoi on peut y trouver à redire ; mais qu'un austère avocat, qu'un docte professeur, qu'un habile praticien les imitent, qu'un savant ingénieur, qu'un grave diplomate s'amuse à tourner comme des roupiés, non, en vérité, cela ne se peut pas. Noblesse oblige !

(*Une pause ; puis avec un air convaincu*). Et cependant, j'ai dansé !... Oui, l'autre soir, chez ma tante Duverdroy, j'ai dansé : un quadrille et deux valse ! oh ! quand je pense que j'ai dansé, moi, Albert Valdray, un diplomate, un futur ambassadeur !

Et savez-vous pourquoi j'ai dansé ? Oh ! vous allez rire du diplomate, allez !... (*S'emportant*). Eh ! bien, j'ai dansé pour pouvoir épouser Marcelle Chabert, cette fée blonde de Marcelle, riieuse comme une enfant, jolie, jolie comme un portrait de rêve...

Hé ! oui, voilà où j'en suis venu, moi, Albert Valdray, un diplomate ! Oh ! il a bien raison le proverbe :

Amour, amour, quand tu nous tiens !...

Vous savez le reste, n'est-ce pas ? Mais ce que vous ignorez, c'est mon histoire. Eh bien, je vais vous la raconter, mon histoire, et vous allez comprendre pourquoi j'ai dansé, moi qui déteste la danse ; et pourquoi je vais me marier, moi qui voulais mourir dans la peau d'un célibataire.

(*Une pause ; puis d'une voix calme*). Mon Dieu, oui, je disais aussi cela : Je veux rester garçon.

Là encore, j'avais mes raisons. Les femmes, presque toutes, aiment la danse ; or, une femme qui danse, pour moi n'est pas un être sérieux, et pour rien au monde je n'eusse voulu pour femme une danseuse enragée comme j'en vois beaucoup. Il m'eût fallu la conduire au bal, consentir à la voir passer de bras en bras, être un peu à tous, ce qui est contraire à mes idées de morale conjugale. Puis, une femme qui danse est coquette, songe peu à son mari et ne rêve que toilettes, bals et soirées. Elle est une source de folles dépenses.

Non, quand parfois je me résignais au mariage, je rêvais d'épouser — vers la quarantaine — une jeune fille bien élevée, sachant lire, écrire et compter ; modeste aimant son mari, et veillant avec soin sur son intérieur. Un femme comme ça ne va pas au bal, au moins !

(*Après une pause*). Et voilà ! j'ai vingt-six ans tout juste, et je vais épouser Marcelle Chabert, une adorable blonde, jolie, oh ! si vous saviez !

Mais dans tout ça, je ne vous raconte rien. Donc, maman me disait : "Albert, mon garçon, tu devrais te marier. Tu as demandé un poste dans une ambassade ; d'un moment à l'autre, tu peux recevoir ta nomination. Or, te vois-tu partir seul, sans une amie, sans une compagne, et t'installer là-bas sans famille et sans intérieur."

Elle était très touchante, ma foi, lorsqu'elle disait cela, maman, si bien qu'un jour je finis par m'avouer tout bas qu'elle avait peut-être raison. Pourtant, je n'en convins pas, et je consentis au mariage avec un air de forçat qu'on mène au bain. Encore eus-je bien soin de poser mes conditions, et de promettre de n'épouser que la femme rêvée, que je dépeignis.

— Mais ce sera une femme pot-au-feu, cela ! objecta maman.

— Ce sont les meilleures, répliquais-je.

Et je posai comme clause *sine qua non* : Qu'elle ne danserait pas et ne serait pas mondaine. Oh ! quand j'y pense !...

Et j'en vis des jeunes filles, allez ; des pensionnaires sorties du couvent : cheveux à la Vierge, yeux baissés, joues rougissantes ; elles me parurent nigaudes.

— Mais, dit maman, puisque tu ne veux pas d'une mondaine.

— Il n'est pas besoin d'être mondaine pour être intelligente !

Maman finit par conclure que je ne trouverais jamais à mon goût et que je ne me marierais pas... Au fond, ça m'était égal !

Or, l'autre jour, ma tante Duverdroy me dit : "Je crois que j'ai ton affaire." Et là-dessus une nouvelle histoire de pensionnaire qui s'ébauche.

— J'en ai assez, dis-je à ma tante.

Mais elle insista tant et si bien, que je consentis à me laisser emmener chez madame Berthier, une amie, dont c'était le jour de réception, et chez qui je devais voir la fameuse pensionnaire.

J'arrive ; on me présente à madame Berthier, qui me déplut tout de suite ; et sa nièce, Germaine Berthier, que je compris être la perle rare, me déplut également...

Tout à coup, près de moi, une voix claire : — Tiens, Albert ;

Je me retourne et je vois une grande belle femme, au visage doux et triste, encadré de cheveux blancs.

—Madame! fis-je, cherchant à mettre un nom sur ce visage qui ne m'était pas inconnu. —Eh! bien, dit mon interlocutrice, on ne reconnaît donc plus les anciens amis? Puis, me tendant la main: "Je suis madame Chabert."

Alors je m'excusai de mon manque de mémoire. Madame Chabert, très doucement, me dit qu'elle ne m'en voulait nullement, que ce n'était pas étonnant que je l'eusse oubliée après sept ans d'absence; car il y avait sept ans qu'elle avait perdu son mari, et elle s'était retirée en province à cette époque.

—Mais je suis revenue à Paris à cause de Marcelle, dit-elle tristement; il faut bien faire la part de la jeunesse, la chère enfant a vingt et un ans et, jusqu'à présent, elle n'a guère eu de gaietés.

Puis tout à coup: —Mais, au fait, je vous la présente, vous avez joué jadis ensemble, quand vous étiez enfants.

Elle appela sa fille, et, en deux secondes, cette fée blonde de Marcelle fût devant moi.

Dieux! que de grâces en une seule personne: des cheveux d'un blond pâle, dorés comme un rayon de soleil; des yeux d'ambre, très clairs, sous de longs cils d'or; un teint frais et des lèvres rouges. Et avec cela, une voix harmonieuse, un rire bien timbré, et un regard très franc, qui regardait bien en face, sans peur, quoique pourtant l'expression en fût candide et simple.

—Du premier jour, je fus conquis. Oui, moi, Albert Valdray, un diplomate, je subis le coup de foudre tout comme un vulgaire clerc d'huissier, un épicière ou un garçon de magasin!... oh! quand j'y pense!

—Revoir Marcelle devint ma vie. J'allai chez Mme Berthier rien que dans ce but; je

courus les expositions, les ventes de charité. Je la vis parfois; mais rarement, et plus rarement encore, je trouvais moyen de lui parler. Du reste, devant elle, j'étais devenu timide; moi! un diplomate!...

J'appris qu'elle allait quelquefois au bal, et je trouvai moyen de me faire inviter là où je savais qu'elle devait aller.

Mais voilà, elle dansait, elle, Marcelle; et moi, je ne dansais pas. Donc, toujours impossible de lui parler.

Je ne pouvais pourtant pas la demander en mariage, sans connaître son caractère. Nous avions joué ensemble, c'était vrai; mais ça ne prouvait pas que nous nous en connaissions mieux...

Un soir, je pris un grand parti; je la priai de m'accorder une danse.

—Vous, monsieur Albert! dit-elle, je croyais que vous ne dansiez pas?

—Oh! comme son sourire était moqueur; je me troublais.

—Une fois n'est pas coutume! répondis-je...

Elle ne put que m'accorder un quadrille, c'était sa première danse libre. Mais que peut-on dire de particulier à sa danseuse, pendant un insipide quadrille?

Alors, je sollicitai une valse, et je l'obtins, mais j'étais si troublé que je commençais à rassembler mes idées, juste comme la valse finissait. J'en sollicitai donc une seconde.

—Décidément, vous y prenez goût! fit la voix riieuse de Marcelle.

Mais, dans son sourire, toujours moqueur, je crus démêler un je ne sais quoi de tendresse qui m'enhardit.

Je dansai donc, et je causai; et j'appris d'elle d'adorables choses; D'abord qu'elle aimait beaucoup la danse—je m'en apercevais

— et qu'elle ne se privait jamais d'un bal

quand elle pouvait. Mais elle ne pouvait pas souvent, parce qu'elle n'était pas riche, et qu'elle devait penser à son travail avant les plaisirs mondains.

Hé! oui, elle travaillait, cette jolie fée blonde de Marcelle. Elle faisait des travaux de peinture à l'aquarelle, des miniatures et des paysages. Elle ajoutait ainsi, à l'humble revenu de sa mère, et elles vivaient très heureuses, toutes deux.

Et, si elle aimait la danse, elle aimait encore plus ses pinceaux!

La valse était finie, et, ma foi, faut-il l'avouer, je ne regrettais pas de l'avoir dansée...

Non, certes, je ne regrettais pas. Quarante-huit heures après, maman demandait la main de Marcelle pour son fils, et, à ma grande joie, on ne la lui refusait pas.

Et maintenant, je suis parti: j'ai une compagne, une amie; elle n'est pas pot-au-feu, elle est mieux que cela: elle est femme!...

Et voilà, pourquoi, moi, Albert Valdray, un diplomate, j'ai dansé un quadrille et deux valses!... Mais, c'est fini, et à nouveau je vais redire: "Je ne danse pas." D'ailleurs, Marcelle, à qui j'ai fait ma confession, m'a promis de ne plus danser, quand nous serons mariés...

(Après une pause, avec un bon sourire). Pourtant je ne serai pas égoïste à ce point-là: elle dansera, si elle le veut!...

MAGDELEINE CAVELIER.

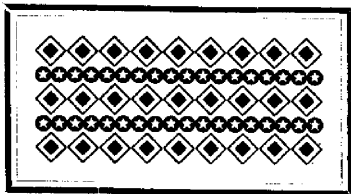
ERRATA

Lire, page 555, dernière colonne, dans le dernier paragraphe les mots suivants comme suit: *nimbe* au lieu de *nimbent*; *arrive* au lieu de *arrivent*; *au pere* au lieu de *au papa*

VOYEZ NOTRE NUMERO DU JOUR DE L'AN

\$200 PIANOS \$200

QUALITE SUPERIEURE



**A SI BON MARCHÉ!!!
POUR QUELLE RAISON ?**

Si vous voulez savoir **POURQUOI**, **M. L. J. RIVET**, Qui est dans la fabrication des Pianos depuis **25 ans**.

Les Correspondances de la campagne auront prompte réponse

1622 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

PIANOS A LOUER DEPUIS \$3.50 PAR MOIS

L'UNION

FRANCO-CANADIENNE

Association Catholique et Nationale

ASSURANCE POPULAIRE A TAUX FIXES



Fondée à Montréal, le 1er octobre 1894, par M. l'abbé MAGLOIRE AUCLAIR, curé de la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Montréal, et par un groupe de philanthropes chrétiens. Sous le patronage distingué de S. G. Mgr l'archevêque de Montréal, avec l'approbation de nos Seigneurs les archevêques et évêques du Canada français et d'un grand nombre de laïques distingués.

Section des Secours en Maladie et Bénéfices au Décès

• • Assurance au Décès • •

Polices de \$500, \$1,000, \$2,000, \$3,000 : à des taux fixes, dont le montant est gradué d'après l'âge de l'assuré à son admission.

• • Secours en Maladie • •

\$3.00 par semaine, pendant les deuxième et troisième semaines de l'incapacité totale de travailler

(la première semaine après l'avis donné n'étant jamais payable,) et dix autres semaines à \$5.00, pendant une même année, s'il y a lieu.

Quand la réserve du Fonds de Secours aura atteint \$10,000 et tant qu'elle se maintiendra à ce chiffre, le sociétaire malade de L'Union Franco-Canadienne aura droit, en plus des bénéfices susdits, à douze semaines à \$3.00 et quatorze semaines à \$2.00, formant en tout \$120.00 de bénéfices de maladie par année et trente-huit semaines de secours ; c'est-à-dire plus que n'accorde aucune association de bienfaisance en pareil cas.

DEPUIS QU'ELLE EXISTE * * * *

L'Union Franco-Canadienne

a déjà distribué dans la province de Québec, en bénéfices de toute nature,

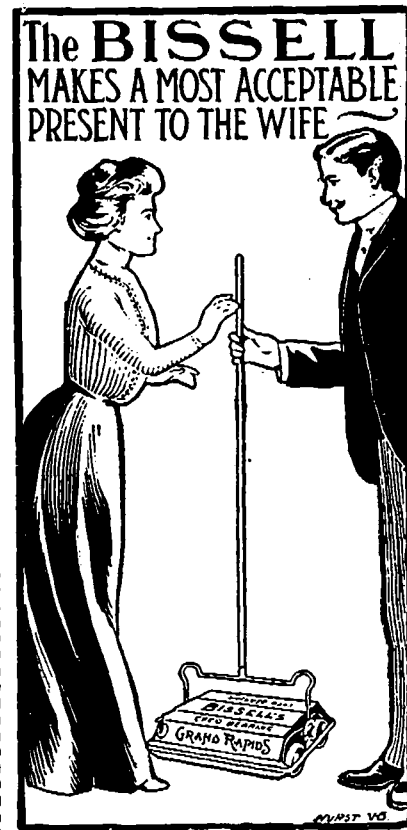
Au Delà de - \$35,000.00



LE
PIANO
KNABE
ET LE
PAPE

Wm. KNABE & CIE, représentés à Montréal par WILLIS & CIE ont été nommés fournisseurs de Sa Sainteté Léon XIII et des palais apostoliques. C'est la première et seule nomination de cette nature qui ait jamais été faite. En cette qualité, ils ont reçu une commande de vingt PIANOS KNABE. WILLIS & CIE ont importé des instruments semblables pour leur commerce des Isles, et ils invitent le public à les visiter dans leurs nouvelles salles d'exposition, EMPIRE BUILDING, 2470, RUE S^T-CATHERINE. Ouvert jusqu'à 9 heures p. m.

Un Cadeau utile et apprécié par la Ménagère



C'EST LA CELEBRE
BALAYEUSE
A TAPIS
"BISSELL"

LA SEULE ayant les CYCO-BEARING, ne fait aucune poussière, nettoie en un clin d'œil, aisée d'action, donne aux tapis leur apparence de renouveau, et une fillette la fait fonctionner à plaisir.

Venez voir nos étalages des Véritables Balayeurs Mécaniques "BISSELL"

PRIX :
\$2.50, \$3.00, \$3.50

L. J.A. Surveyer
IMPORTATEUR
QUINCAILLIER
6, RUE ST-LAURENT

GRATIS
UN livre précieux de Recettes pour la Cuisine donné avec chaque BALAYEUSE.

Une réponse judicieuse :
Monsieur, combien comptez-vous d'années à présent, demandait au capitaine Strique le maréchal de Bassompierre.

Monsieur, trente-huit ou quarante-huit ans.

Comment, trente-huit ou quarante-huit ans, mais l'un et l'autre sont bien différents. Comment ne savez-vous pas mieux votre âge ?

Monsieur, je compte mon argent, mon argenterie, mes revenus, parce que je puis les perdre, ou qu'on peut me les prendre : mais comme je ne crains ni qu'on me prenne, ni que je perde aucune de ces années, je suis tranquille et j'en compte pas.

**

Une minute employée à la lecture des annonces qui paraissent sur ce journal peut vous rapporter sur vos achats autant de bénéfice qu'une journée de travail. Il ne se passe pas de jour sans que nous ayons la preuve de ce que nous disons à ce sujet. Les marchands qui veulent bien se donner la peine de parler d'affaires avec nos lecteurs dans leurs annonces, sont toujours disposés à faire même des sacrifices pour augmenter leur clientèle canadienne, qui aurait, n'est-ce pas, bien tort de ne pas profiter des avantages qu'ils offrent surtout à cette époque de l'année.

NOEL POUR TOUS!
FETE POUR TOUS!

Belle Variété d'Objets Utiles
et de Présents d'Occasion

Coutellerie Fine
Porcelaines Elegantes
Argenteries

GENRES VARIES

JOUETS D'INVENTION NOUVELLE
.....DE TOUTES PROVENANCES.....

TAPISSERIES EN ASSORTIMENT POUR TOUS BESOINS
UNE SPECIALITE

H. C. GREGOIRE

... No 1347 Rue Sainte-Catherine ...

Ne manquez pas les offres spéciales du moment

Un bambin, pas plus haut que cela, fait des efforts sans succès pour atteindre la poignée de la sonnette à l'entrée d'un hôtel. Un monsieur qui passe le soulève un peu pour qu'il puisse sonner, et le petit tire de toutes ses forces.

Puis, se retournant vers le monsieur aimable, d'un sourire malin : —Et maintenant, courons, monsieur, les gens vont venir !

PENSÉES

La vertu a un voile, le vice a un masque.

L'orgueil est lion, l'égoïsme est tigre, la vanité est chatte.

Les méchants envient et haïssent : c'est leur manière d'admirer.

Qui n'est pas capable d'être pauvre n'est pas capable d'être libre.

Ne rien faire est le bonheur des enfants et le malheur des vieillards.

Pour être parfaitement heureux, il ne suffit pas d'avoir le bonheur, il faut encore le mériter.

On n'est jamais trop concis. La concision est de la moëlle. Il y a, dans Tacite, de l'obscurité sacrée.

Le mal. Défiez-vous de ceux qui s'en réjouissent encore plus, peut-être, que de ceux qui le font.

LE RHUMATISME ENFIN VAINCU!

Madame JOS. O. MASSICOTTE,
215, rue Sainte-Elisabeth, Montréal, dit :

“Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard m'ont guérie du rhumatisme. Pendant quatre ans, j'ai souffert de cette terrible maladie. Aucun médecin, aucun remède n'avait pu me guérir.”

“ Je certifie publiquement que les PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONARD sont une bénédiction, car, non seulement elles m'ont guérie du rhumatisme qui me torturait depuis quatre ans, mais elles ont fait disparaître tous les autres symptômes.

“ Comme conséquence d'imprudences commises, et du peu de soin que j'avais pris de ma santé, il y a quatre ans, je commençai à ressentir les premières attaques du rhumatisme. Je n'entreprendrai pas de décrire mes souffrances, car les personnes qui ont souffert de cette maladie peuvent comprendre ce que j'ai enduré: douleurs continuelles dans la tête, le dos, les bras et les jointures. Parfois les douleurs que j'avais dans les jambes étaient si intenses que je ne pouvais marcher. Mon appétit s'altéra, je ne trouvais rien de mon goût, et les douleurs que j'avais dans l'estomac me faisaient presque évanouir. J'étais



très pâle et très faible et j'étais atteinte de palpitations de cœur et de vertiges. J'étais souvent obligée de me coucher et c'est avec une grande misère et souffrance que j'accomplissais mon ouvrage de maison.

“ Telle était ma condition lorsque je commençai à prendre les PILULES DE LONGUE VIE. Dès la première boîte je me sentis mieux. Cela m'encouragea et je continuai à en prendre avec confiance, et après en avoir pris dix boîtes, mes douleurs de rhumatisme étaient complètement disparues et je me sentais une femme nouvelle. Je ne me suis jamais sentie mieux portante de ma vie, grâce aux PILULES DE LONGUE VIE. Ceux qui souffrent de la même manière—et il y en a beaucoup—trouveront qu'il est de leur plus grand intérêt de faire usage de ces pilules.”

Mme Jos.-O. Massicotte

215, rue Ste-Elisabeth

Montréal

CONSULTATIONS GRATUITES. Même si vous croyez votre cas désespéré, nous vous demandons de faire l'essai de nos Pilules de LONGUE VIE. Combien de personnes sont venues à nous sans espoir, et nous ont écrit après quelques jours de traitement qu'elles étaient en voie de guérison. Nos Médecins spécialistes peuvent être consultés gratuitement tous les jours au **No 367** de **Saint-Denis, de 1 à 3 et de 6 à 8½ heures p. m.**

Gratis Découpez et envoyez-nous ce Coupon avec un timbre de 2 cents. . . .

LA CIE MEDICALE FRANCO-COLONIALE,
958 RUE SAINT-DENIS.

Messieurs—Ci-inclus un timbre de 2 cents. Veuillez m'expédier une boîte échantillon de vos PILULES DE LONGUE VIE (Bonard).

Nom.....

Adresse.....

Les personnes qui ne peuvent venir consulter nos Médecins personnellement, auront les mêmes conseils en leur écrivant. Nos consultations sont gratuites et tenues secrètes.

Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard, se vendent 50 cts la boîte ou six boîtes pour \$2.50. Sur réception du prix, nous les envoyons dans toutes les parties du monde. P. de douane à payer.

ADRESSEZ VOS LETTRES :

Compagnie Médicale Franco-Coloniale,
No 958 Rue St-Denis, Montréal.

CADIEUX

& DEROME

1603

RUE

NOTRE-

DAME.

Fleurs 
Artificielles

GRANDE EXPOSITION
de PLANTES et de  
FLEURS. (Articles de Paris.)

Bégonias, Lilas, Roses Muguet, Lys, Yuccas, Palmes,
Pensées, Géranium, Narcisses, Rosiers pompon, Fougère,
Myosotis, Reines Marguerites, Jacinthes, Crocus, Boule
de Neige, Capillaire, Tulipes, etc., etc., etc.

Plantes en pots, Jardinières, Corbeilles, Suspensions, Etc., Etc., Etc.

N. B. Les Magasins de MM. CADIEUX & DEROME resteront ouverts
tous les soirs jusqu'au JOUR DE L'AN. • • • • •

SON MARI ETAIT UN IVROGNE

Une dame qui guerit, son mari de l'ivrogne, raconte comment elle acquit le bonheur chez elle.

UNE LETTRE PATHETIQUE



"Il y avait longtemps que je m'étais proposé de faire prendre la Tasteless Samaria Remedy, à mon mari, pour l'empêcher de boire, mais je craignais qu'il ne s'en aperçût, et cette pensée me paralysait. Je remettais tous les jours l'exécution de mon plan. Un samedi il arriva à la maison plus ivre que de coutume, après avoir bu presque tout son salaire. Mon irrésolution fit place à l'énergie en pensant que de ce train là, nous marchions à grands pas vers la misère. J'achetai votre prescription et le lendemain matin je la mêlai à son café et à ses aliments; au dîner ainsi qu'au souper j'augmentai la dose; voyant qu'il ne se doutait même pas du traitement je le lui donnai régulièrement, attendant anxieusement les résultats—Mon cœur fut rempli d'espérances à la pensée de l'avenir doux et souriant qui s'ouvrait devant nous lorsque mon mari me dit qu'il ne voulait plus prendre de whiskey parce que c'était une chose dégoûtante. C'était bien vrai, il allait cesser de boire. Il serait maintenant un mari délicat et aimant, je pourrais avoir ma part des douceurs de la vie, j'allais être une femme heureuse enfin. Votre remède avait accompli la métamorphose. Craignant qu'un jour il retournerait à ses anciennes habitudes malgré ses promesses, je me procurai une autre paquet de votre prescription, mais je suis heureuse de vous dire qu'il ne m'a jamais été nécessaire de m'en servir. Je suis sincèrement convaincue que votre remède peut guérir n'importe quel cas. Mille remerciements.

ECHANTILLON GRATUIT Un paquet échantillon de la Tasteless Samaria Prescription envoyé gratis avec directions complètes sous enveloppe ordinaire cachetée. Toutes lettres considérées comme un secret sacré. Incluez timbre pour réponse. Adresse: The Samaria Remedy Co., 24 Jordan St., Toronto, Canada.

PENSÉES

Quand une femme vous parle, regardez ce que disent ses yeux.

Dans une femme complète, il doit y avoir une reine et une servante.

Concision dans le style, précision dans la pensée, décision dans la vie.

Le cœur de la femme s'attache parce qu'il donne, le cœur de l'homme se détache parce qu'il reçoit.

Il y a une foule de sottises que l'homme fait par paresse et une foule de folies que la femme fait par désespoir.

La femme a une puissance singulière qui se compose de la réalité, de la force et de l'apparence de la faiblesse.

Toutes les fois qu'au fond de sa conscience, on se sent le droit de pardonner, c'est qu'on en a le devoir.

O femmes! êtres composés de toutes nos douleurs, de toutes nos joies, de ce qu'il y a de plus trépassant en nous! Etes véritablement faites de nos flancs! c'est pour nous rendre fous, heureux, désespérés, c'est pour faire sortir la flamme de nos paroles, les vers de notre cœur, la démence de nos actions, que Dieu a versé sur vos beaux profils l'ombre des cils et le feu des prunelles!

VICTOR HUGO.

CORSINE

Developpant la FORME et le BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT



MADAME L. THORA

Notre Livre EN FRANCAIS sur le Développement de la Forme et du Buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cts. Le **Système Français de Développement du Buste** inventé par Madame L. Thora est un simple traitement chez soi qui peut pouvoir augmenter le buste de six pouces. Corsine fait aussi disparaître les inégalités du cou et de la poitrine. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits, attestant les précieux résultats du traitement Corsine.

Demandez le LIVRE (GRATIS) et envoyez 6 timbres-poste à

The Madame L. Thora Toilet Co., TORONTO, ONT.

SA MAJESTE OSCAR II.

ROI DE SUEDE ET DE NORVEGE



Sa Majesté apprécie et remercie Monsieur Mariani, et j'ajoute moi-même la haute estime que j'ai pour le "VIN MARIANI."

BARON AUG. VON ROSEN.

Rien n'a jamais été si hautement ni si justement louangé que le

VIN MARIANI

Le Tonique Français Idéal en usage par le Czar et la Czarine de Russie, la Reine Alexandra d'Angleterre, Sa Sainteté le Pape Léon XIII, etc., etc.

SANS EGAL POUR LA GRIPPE

Ce que disent les Médecins: "Le seul tonique stimulant sans réaction désagréable. N'a pas d'égal pour la Grippe, la Malaria, la Pauvreté du Sang, la Consommation, les Maladies du Gorge, des Poux et de l'Estomac, le Surmenage, les Maladies des Nerfs et la Débilité Générale."

Facilite la Digestion, chasse la Fatigue et stimule l'Appétit. Convient surtout aux Enfants. Possède l'effet remarquable de renforcer la Voix."

Spécialement recommande pour les Femmes Faibles et les Hommes Surmenés

AVIS.—Nous enverrons gratuitement un Livret contenant des portraits d'Empereurs, d'Impératrices, de Princes, de Cardinaux, et d'autres personnages distingués, avec leur appréciation, ainsi que des détails intéressants et explicites sur le sujet. Ça vaut la peine d'écrire pour l'avoir, et il sera apprécié de tous ceux qui le recevront.

CHEZ TOUS LES PHARMACIENS. EVITEZ LES SUBSTITUTS.

LAWRENCE A. WILSON & CIE, Agents au Canada, Montreal.



SAMEDI DE PAYE

LA FEMME DU CHARPENTIER LACUITE.—Allons, Isidore, suis bien le rail du tramway, et ne perds pas des yeux le fil à plomb.

Nous nous sommes déjà efforcés de faire bien comprendre au public, l'avantage des spécialités médicales ; nous avons démontré par la science, le raisonnement et la logique, que les mêmes remèdes ne pouvaient pas servir indifféremment pour les hommes et pour les femmes, et qu'il fallait des préparations spéciales pour chacun des deux sexes. Tout le prouve :

La confrontation physique est différente chez l'homme et chez la femme ; le fonctionnement des organes n'est pas le même ; la constitution des tissus, l'économie interne, la composition du sang, la marche du système, tout diffère.

De plus, l'hygiène de l'homme et de la femme ne se ressemble pas, leurs besoins ne sont pas les mêmes, ni leurs travaux, ni leurs affections. L'homme se livre à des ouvrages pénibles, demandant un déploiement considérable de force ; les occupations de la femme sont moins rigoureuses, mais l'effort est plus constant ; l'homme travaille au dehors, au grand air, la femme reste à la maison, enfermée ; leur nourriture diffère autant que leur besogne ; la femme a des obligations familiales auxquelles l'homme échappe.

Toute montre bien que leurs affections doivent être différentes. Des affections différentes ne peuvent pas être traitées par des remèdes semblables. Ce serait absurde. Mais nous offrons au public plus que des raisonnements, plus que de la logique. Voici des faits. Il n'y a rien de plus brutal que les faits.

Nous publions ci-après deux colonnes parallèles où nous mettons face à face deux certificats, dont l'un, d'un homme qui a été guéri par les PILULES MORO, et l'autre d'une femme qui doit sa guérison aux PILULES ROUGES. Nous demandons aux lecteurs de parcourir ces attestations de guérison.

C'est là qu'ils constateront toute la différence entre les maladies des hommes et celles des femmes, traitées et guéries par ces deux remèdes.

N'est-ce pas la preuve absolue qu'ils n'ont pas les mêmes effets et que l'un n'aurait pu être pris à la place de l'autre, ou que pris indifféremment, ils n'auraient pas le même résultat. Vous avez dans ces deux tableaux la preuve indiscutable que les maladies de l'homme et celles de la femme exigent chacune leur spécialité.

" Je suis heureuse, nous écrit Madame Charland, de pouvoir vous dire que ma maladie, que j'attendais avec tant d'anxiété, vient de se passer doucement et que je vous suis très reconnaissante pour le bien que m'ont fait les PILULES ROUGES.

" Je sais que sans les PILULES ROUGES, je ne serais jamais arrivée sans accident au terme de ma maladie.

" Les PILULES ROUGES m'ont remise à la santé et nous ont procuré, à mon mari et à moi, le grand bonheur d'avoir au milieu de nous une petite fille bien portante et qui a bien envie de vivre.

" Je suis d'autant plus reconnaissante que mes maladies antérieures avaient toujours été très dures et que je n'avais jamais pu rendre aucun enfant à terme.

" Madame ARSENE CHARLAND.
" 22, rue Roch, West Gardner, Mass."

" En travaillant dans les chantiers, il y a quatre ans, écrit M. Marcille, j'avais pris un EFFORT, et depuis ce temps-là, j'étais retenu à la maison sans pouvoir vaquer à mes occupations.

" Pendant ces années, quatre médecins me traitèrent chacun leur tour, mais sans m'apporter de soulagement. Tout le monde sait qu'un " EFFORT " fait bien souffrir et est aussi bien difficile à guérir. J'étais faible, j'avais des douleurs partout ; lorsque je mangeais, mes vivres me restaient sur l'estomac. J'ai été quatre ans sans pouvoir travailler. Au mois de Novembre, 1900, j'ai commencé à prendre les PILULES MORO, dix boîtes me guérirent complètement.

" Je suis aujourd'hui en parfaite santé et toutes ces mauvaises maladies que cet " EFFORT " m'avaient apportées sont disparues, et je veux que mon témoignage soit publié dans les journaux, pour le bien que les hommes qui ont souffert d'un " Effort, " comme j'en ai souffert, pourraient en retirer.

" M. LOUIS MARCILLE.
" Ste-Martine, Que."



La gravure ici reproduite est un fac-simile d'une boîte de PILULES ROUGES de la CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE.

Lorsque vous irez acheter des PILULES ROUGES, apportez avec vous cette gravure et voyez à ce que la boîte de Pilules qu'on vous vend, en soit une copie exacte. L'Étiquette est imprimée en rouge sur papier blanc.

Si toutefois votre marchand ne tient pas les véritables PILULES ROUGES, nous vous les enverrons franco, au Canada ou aux États-Unis, sur réception du prix, qui est de cinquante centins pour une boîte ou de deux piastres et demie pour six boîtes.

Lorsque vous écrirez pour des PILULES ROUGES, donnez une description de la maladie dont vous souffrez, afin que nos Médecins Spécialistes puissent vous dicter les conseils dont vous avez besoin.

Adressez vos lettres comme suit :

CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE
274 Rue Saint-Denis, Montreal

N.B.—Les PILULES ROUGES ne sont que pour les femmes. Les consultations gratuites pour les femmes se donnent tous les jours de la semaine, excepté le dimanche, jusqu'à huit heures du soir, au No 274 rue Saint-Denis, Montréal.



La gravure ici reproduite est un fac-simile d'une boîte de PILULES MORO. Lorsque vous achèterez des PILULES MORO, ayez avec vous cette gravure et voyez à ce que la boîte que l'on vous vend, en soit une copie exacte. L'Étiquette est imprimée en bleu sur papier blanc.

Si toutefois votre marchand ne tient pas les PILULES MORO, nous vous les enverrons franco, au Canada et aux États-Unis, sur réception du prix, qui est de cinquante centins la boîte, ou de deux piastres et demie pour six boîtes.

Lorsque vous écrirez pour les PILULES MORO, donnez en même temps une description des symptômes dont vous souffrez, afin que les Médecins de la CIE MEDICALE MORO puissent vous dicter les conseils dont vous aurez besoin.

Adressez vos lettres comme suit :

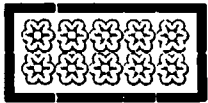
COMPAGNIE MEDICALE MORO
1724 Rue Sainte-Catherine

N.B.—Les PILULES MORO ne sont que pour les hommes. Les consultations gratuites pour les hommes se donnent tous les jours de la semaine, excepté le dimanche, jusqu'à huit heures du soir, au No 1724 rue Sainte-Catherine, Montréal.

LE GRAND MAGASIN DEPARTEMENTAL DE LA PARTIE OUEST

O. LEMIRE & CIE

1163 ST-JACQUES 1163 Coin Fulford



C'EST LE MAGASIN...
DE TOUT LE MONDE

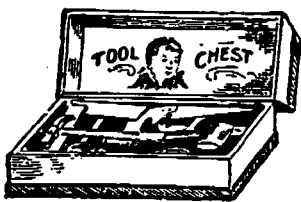


O. LEMIRE & CIE



Le bruit confus et régulier des foules immenses qui encombrant le **GROS MAGASIN**, sillonnant gaiement chaque allée et rue, est quelque chose de merveilleux à considérer. C'est le plus beau panorama qu'il y ait en ville. Acheteurs et acheteuses se perdent dans la course pour des Cadeaux de Fêtes, attirés qu'ils sont par des centaines de nouveautés attrayantes. Mais le **GROS MAGASIN** peut répondre à toutes les demandes. Nos prix sont 25 pour cent plus bas que ceux des magasins ordinaires.

LE MAGASIN DE JOUETS LE PLUS AFFAIRE DU CANADA



SETS D'OUTILS

Sets d'outils pour garçons, toutes les grandeurs, depuis

10c jusqu'à **\$1.50**

SPECIAL

Pots à tabac et pipes de fantaisie, depuis 10c jusqu'à **\$6.85**

TRAINEAUX

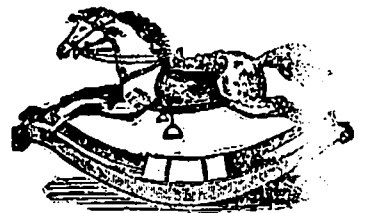


Traineaux de garçons, valant 25c pour 15c, valeur 30c pour 20c, valeur 35c pour 25c, valeur 45c pour 35c, valeur 60c pour 45c, jusqu'à **\$2.90.**

CHEVAL BERCANT

Cheval bercant, bien fait (peinturé), depuis

50c jusqu'à **\$9.95**



TUQUES ET CEINTURES

En laine. Noir, Blanc, Rouge, Bleu Marine, Bleu Royal, depuis 25c jusqu'à 60c.

JOUETS 25% MEILLEUR MARCHÉ QUE N'IMPORTE OÙ AILLEURS

JOUETS EN FER

Engins pour incendie. Dévidoirs à Boyaux, d'incendie. Trains de Chemin de Fer. Voitures de Patrouille. Soldats, Fusils. Cabriolets, etc. Depuis 25c jusqu'à **\$2.65**



TOUPIES MUSICALES

Toupies musicales, bien décorées, depuis 10c jusqu'à 75c

SPECIAL

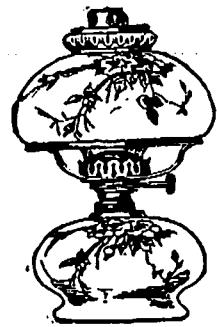
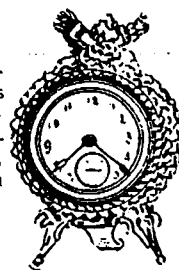
Nous avons un grand assortiment de Boîtes de Fantaisie, boîtes à barbe, boîtes à ouvrage de toutes sortes, etc., toutes marquées bon marché pour les fêtes.

CADRANS

Nous avons toutes les dernières nouveautés américaines dans les Cadrons de Fantaisie, pour cadeaux du Jour de l'An.

Depuis 75c jusqu'à **\$9.00**

Aussi Cadrons Electriques avec Batterie.



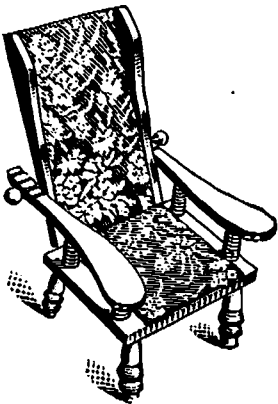
LAMPES

Grandes et belles lampes. Depuis \$23 jusqu'à \$88

CABARETS

Cabarets de toutes sortes, depuis 30c jusqu'à 75c

NOTRE MAGASIN RESTERA OUVERT TOUS LES SOIRS JUSQU'AU JOUR DE L'AN



CHAISES

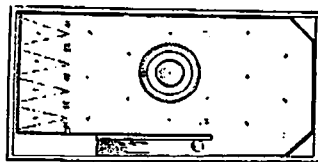
Jolies Chaises de Pouppées, de toutes sortes.

Depuis 15c jusqu'à 55c.

MAISONS DE POUPEES

Depuis 85c jusqu'à **\$2.50**

JEUX



Jeux de bagatelles, toutes les grandeurs. Depuis 15c jusqu'à **\$2.40**
Aussi 150 sortes de jeux de toutes sortes différentes. Nos prix sont depuis 10c jusqu'à **\$12.00**

PARFUMS

Nous venons de mettre en stock pour les fêtes un grand choix de Parfums Français, toutes Sortes.

BLOUSES

Blouses en Soie, Hemstitched Noir, Bleu, Rose et Cardinal. Valeur \$5.00 pour **\$3.45**

FOURRURE

Nous avons mis en stock un grand assortiment de Collets, Collettertes, Manchons et Boas en Fourrure, pour les fêtes.

Aussi Boas en Plume d'Australie de toutes sortes.



Argent Comptant

O. LEMIRE & CIE, 1163 RUE ST-JACQUES

OU TOUS LES TRAMWAYS CORRESPONDENT

Telephone des Marchands 1207 Telephone Bell, Up-Town 2739

Un seul Prix

CHARBON DIAMANT NOIR

BELL EST 1251

MARCHAND 1358

J. O. LABRECQUE & CIE.



141 RUE WOLFE
MONTREAL.

*Ce charbon ne contient
ni pierre ni poussière.*

“GRANDE-
BRETAGNE
et CANADA”



La Magnifique Conference de M. BOURASSA sera
tout prochainement publiee en arsenal complet.



La superbe Conference prononcée au Théâtre National Français, le 20 Octobre dernier, par M. Henri Bourassa, l'énergique député de Labelle, sera tout prochainement publiée en brochure aux bureaux du "PIONNIER."

On sait quel retentissement a eu dans le pays et à l'étranger ce coup de clairon, cet appel, documenté, appuyé sur la science historique, au patriotisme canadien.

La brochure, grand format, magnifique travail typographique, comprendra, avec le texte de la conférence, révisé par l'auteur, des pièces justificatives très considérables qui constitueront un arsenal complet pour tous les patriotes. Ces documents-lettres, discours des hommes d'état anglais et canadiens, arrêtés en conseil des divers gouvernements formeront une collection unique et de portée incalculable. Ils expliqueront toute la trame qui menace de nous enserrer.

Tous les patriotes et les hommes d'étude doivent lire et faire lire cette brochure. En dépit de son format considérable, elle ne sera vendue que 10 cents l'exemplaire et \$1.00 la douzaine. Conditions spéciales pour de plus grande quantité.

La brochure sera en vente dans tous les dépôts de journaux et chez les principaux libraires de l'Amérique Française.



Tributs Mortuaires

Nous venons de faire un achat considérable de fleurs pour tributs mortuaires. Ces fleurs consistent en Couronnes, Croix, Ancres, etc., etc., et sont d'une beauté remarquable. Quoique artificielles, ces fleurs ont tellement l'apparence naturelle, qu'il y a à s'y tromper. Venez juger par vous-même. Les prix sont bas, et si vous voulez les conserver, vous n'avez pas à les faire cirer.

La Société Coopérative de Frais Funéraires

No 1756, Rue Ste-Catherine, pres St-Denis.

RUINE DE LA FAMILLE CHRÉTIENNE

La ruine de la famille chrétienne s'opère de deux manières :

1o. Par la séduction qui vient du dehors.

Les premiers séducteurs sont les mauvais journaux et les mauvais livres, qui amollissent les caractères, empoisonnent le cœur, et dégoûtent l'âme des choses de Dieu.

Les seconds séducteurs sont ces personnes qui s'introduisent dans les familles sous de faux prétextes, et les corrompent par leurs discours et leurs actes.

2o. Par l'oubli de Dieu, qui amène les parents et les enfants à transgresser les devoirs qui leur sont imposés pour leur bien spirituel et temporels, et qui sont l'expression de la volonté de Dieu.

Qu'arrive-t-il, du moment que le

péché a libre entrée dans une famille ?

Dieu se retire, car il ne peut habiter dans la maison du péché.

En se retirant, Dieu emporte avec lui la paix du foyer domestique, qui en faisait un paradis terrestre et qui devient un véritable enfer après cette disparition. Ce ne sont plus les bénédictions de Dieu qui descendent sur cette famille, mais la malédiction sous toutes les formes.

Lorsque Dieu a quitté la famille, le démon s'installe à sa place avec ses compagnons et y règne en maître. Il sème la désunion, enfamme les passions et conseille les choses les plus déshonnêtes.

Les parents chrétiens doivent donc veiller avec un soin jaloux sur leur famille, et préserver ce sanctuaire de tout ce qui peut le souiller.

Pharmacie

... Robert ...

Coin des Rues Craig



... et ... Saint-Laurent

MONTREAL

JOLIES PARFUMEUSES

25c, 50c, 75c, \$1.00, \$1.50 et \$2.00

Bouteilles de Parfum en Verre Coupe

25c, 50c, 75c, \$1.00, \$1.25, \$1.50 et \$2.00

Boîtes de Toilette en Cuir de Russie

Montées en Ebonite

Boîtes en Celluloïde-Peluche

\$1.25, \$1.50, \$2.00, \$3.00, \$4.00, \$5.00, \$7.00, \$10.00

PARFUMERIE PIVER

Savons, Sachets, Parfums.

Trefle Incarnat, Rosiris, Essence Mystérieuse, etc.

PARFUMERIE... ROGER & GALLET

Venez Voir nos Marchandises

MERES

Regardez bien cette gravure



Elle contient 21 patrons pour le trousseau de bébé. Ces patrons sont tout à fait nouveaux. Nous vous expédierons ces 21 patrons avec toutes les instructions nécessaires, en français, sur réception de 50 cents, ou bien 10 cents pour chaque patron séparé. Envoyez par mandat-poste ou lettre enregistrée. Écrivez en français et mentionnez LE MONDE ILLUSTRÉ. Nous n'acceptons pas de timbres canadiens.

Infants Wardrobe Co. NEW-YORK

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Un an postal, un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

La Femme vis-à-vis d'elle-même

La volonté qui s'affranchit de la conscience chrétienne mène à la perte. Une femme manque de dignité quand elle a autant de physionomie que de robes. Rien de plus dangereux pour elle que de donner un essor à son imagination.

Qu'elle prenne l'habitude de ne rien dire ou faire sous l'impression d'une émotion. Elle deviendra forte, si dans une circonstance qui la froisse, dans tout procédé qu'il l'offense, après une parole piquante, elle jette un regard intérieur sur le crucifix et garde le silence.

Les grâces qu'elle reçoit, les vertus qu'elle pratique, les bonnes œuvres qu'elle fait doivent autant que possible rester ignorées. Quand nous ouvrons la bouche pour publier le bien que nous faisons, il s'envole comme l'oiseau dont on ouvre la cage. La patience de la femme peut suppléer à beaucoup de vertus, et est la marque d'une âme forte et caractéristique. C'est l'amour-propre qui rend souvent la femme exigeante, orgueilleuse, inquiète, impatiente, capricieuse ; mais si elle est humble, elle s'aimera moins parce qu'elle se connaîtra mieux.

"Une des 55 bonnes choses"

Viande Hachée de Clark.

(MINCE MEAT)

Un aide sans égal pour la ménagère durant la saison des Fêtes. Un produit pur et sain. Viandes choisies. Épices fraîches. Mélange parfait. Donne de délicieuses tartes. Vendue en boîte, par tous les épiciers.



Connaissez-vous les délicieuses Fèves au Lard de CLARK ?

La Véritable Ornement

du PERE ANCE

EN VENTE PARTOUT DEPOT CHEZ

Rod. Carrère PHARMACIE

LOUIS GLAUJ

Plombier :-: Couvreur

Poseur d'Appareils à Gaz et à Vapeur

Spécialité : Chauffage à Eau chaude

362a rue Rachel, Montréal Tel. Bell Est 880

AVIS AUX DAMES

AVEZ-VOUS BESOIN DE MOULINS A LAYER ET NETTOYEURS

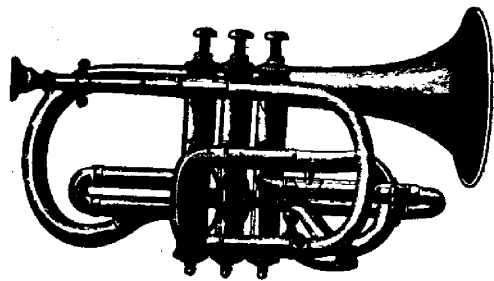
Il y en a pour tous les goûts, toutes les grandeurs ainsi que de tous les prix pour les familles et les buanderies. VENI EN ARGENT COMPTANT OU A LA SEMAINE. N'oubliez pas d'acheter où vous avez le meilleur choix. Il ne sera plus temps quand vous aurez acheté, de vous apercevoir que vous n'avez pas acheté le meilleur Moulin. L'ardeur et que vous n'avez pas satisfait. Toutes sortes de Moulins et Nettoyeurs réparés avec soin.

J. A. GODIN

898-904, Rue St-Laurent, MONTREAL TEL. BELL 114 EAST AUSSI : ASSORTIMENT DE MEUBLES

GRANDE REDUCTION POUR LES FETES

INSTRUMENTS DE MUSIQUE



Mandolines, de \$3,
5, 6, 8, 10 à 40
Guitares, \$3.50, 5,
7, 9, 15 à 30
Violons de \$1.50,
3, 4, 6, 8, 10 à 75
Cornets de \$8, 10,
12, 15 à 75
Cornet avec boîte
complete, \$10

Le meme, Nickele, \$13.00

ALTO, BARYTONS, TENORS,)
TROMBONES, BASSES,) **A PRIX REDUITS**

Nouvelles Cordes de Mandolines, **La Belle Brand** La meilleure Corde du jour.

MI et LA, à..... 5 cts RE et SOL, à..... 10 cts
Le Set de 8 cordes..... 50 cts

BONNES CORDES ORDINAIRES

MI et LA, 2 pour..... 5 cts RE et SOL..... 5 cts
Le Set de 8 cordes..... 25 cts

Assortiment le plus complet et le meilleur marché du Canada.

Toutes sortes de réparations faites sur les lieux.

Agents des célèbres maisons BESSON & CIE, Londres, Angleterre,
PELLISSON, GUINOT & CIE, Lyon, France.

CHS. LAVALLEE

Successeur de A. LAVALLEE

35 COTE ST-LAMBERT, MONTREAL

ETABLI EN 1852

Brrr! Qu'il fait froid!

Il fait bien froid, l'hiver nous est arrivé, et cette neige va nous rester, vous n'avez pas besoin d'attendre plus longtemps pour acheter vos fourrures, si vous désirez avoir un grand choix et à des prix modérés, allez chez Armand Doin, rue Notre-Dame, (en face du Palais de Justice).

POUR LES FETES

\$60,000 de Bijouteries et Argenteries

OFFERTS EN VENTE A L'OCCASION DES

Fêtes de NOEL et du JOUR de l'AN

A DES BAS PRIX SURPRENANTS

Notre Assortiment est le plus complet de la ville en fait de MONTRES en Or, en Argent, "Filled Case," Email et Acier oxidé (Gun Metal) de \$2.50 à \$150.00, pour dames et messieurs. CHAINES DE MONTRES de tous les prix et tous les dessins pour dames et messieurs, BOITES DE TOILETTE, BOITES A BIJOUX, BOITES A PARFUMS. Les articles suivants avec poignée en argent massif à 30c la pièce : Brosses à dents, Fer à friser, Crochets à chaussures, Chaussure-pieds. Bracelets en argent "Créole" de 75c à \$2.00, se vendant partout ailleurs de \$1.00 à \$4.00.

ASSORTIMENT D'ARGENTERIE LE PLUS CONSIDERABLE ET LE PLUS VARIE. HORLOGES en Cuivre doré, en Bronze, en Porcelaine, en Marbre et en Bois précieux. BAGUES en Diamants, BAGUES d'engagement, JONCS de Mariage, BAGUES pour Enfants, fabriqués par nous-mêmes. Chapelets, Livres de messe, Porte-monnaie montés en or et en argent. Nous faisons une spécialité de la fabrication des Médailles en or et en argent pour Sociétés, Diplomes, etc.

THEO. A. GROTHE,

HORLOGER et BIJOUTIER

95½ rue St-Laurent,

Montréal.

UNE CONSOLATION

Si l'on ne peut pas toujours éviter le rhume, on peut toujours le guérir avec le *Baume Rhumal*.

—Si les probabilités se réalisent, Ottawa, aura une demi douzaine de nouvelles manufactures avant peu.

PRINCIPE ESSENTIEL

Règle général, il faut toujours avoir une bouteille de *Baume Rhumal* chez soi pour être prêt à recevoir l'ennemi.

—La législature du Vermont vient de voter une loi défendant la vente des cigarettes dans cet état.

TOUJOURS ON Y REVIENT

Quand on a couru tous les remèdes on est bien heureux de revenir au *Baume Rhumal*, le remède le moins coûteux et le plus sûr.

—On annonce de Paris, la mort d'Os-car Wilde, l'excentrique écrivain anglais. La dépêche ajoute qu'il a été reçu dans l'Eglise catholique sur son lit de mort.



ELLE A MAL AUX DENTS

SON MAL SERA GUÉRI par une simple application de

GOMME du Dr ADAM

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES 10c



SAVON BABY'S OWN

Est le meilleur et le plus pur. Donne à la peau l'arôme de la rose.

Albert Toilet Soap Co., Mfrs., MONTREAL

POUR MES CONCITOYENS SEULEMENT



Pendant plusieurs années, j'ai souffert des conséquences des imprudences du jeune âge et de l'ignorance des lois de la nature. J'ai payé des centaines de dollars à des médecins, sans obtenir de résultats. Finalement, pendant un voyage en Europe, j'ai consulté un docteur parisien bien connu qui m'a ordonné des médicaments qui m'ont entièrement guéri. J'ai informé certains de mes amis de ma bonne fortune, et ceux qui souffraient du même genre d'affection ont essayé le remède et ont aussi été parfaitement guéris. Alors, j'ai absolument convaincu que n'importe qui pouvait se rétablir au moyen de ce remède merveilleux. Le vieux docteur m'a donné cette prescription, et, sachant bien que beaucoup de personnes peuvent en obtenir les mêmes bénéfices, j'ai décidé de l'offrir à ceux de mes concitoyens qui peuvent avoir besoin de ce genre de traitement. Je n'ai rien à vendre, je ne demande pas d'argent et je ne publie ceci que simplement parce que je crois être utile à ceux qui souffrent. Si donc vous avez besoin de ce remède, écrivez-moi aujourd'hui, envoyez-moi un timbre-poste pour la réponse et je vous enverrai la prescription écrite en français.

CHARLES JOHNSON, No. 224 Holman St. Hammond, Ind.

TELEPHONE BELL : EST 991

Mlle Eva Routhier
SALON DE MODES

Spécialité pour Chapeaux de Fourrure

1777, RUE SAINTE-CATHERINE

* MONTREAL *

UN PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MAIGREUR - FÉLIT
FIEVRES - ÉPOUÈMENT
PILULES AN. ONIO
toniques, réparatives, reconstituentes. 3 fr.
Ph^o MALAVANT, 18, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCART.

ETES-VOUS SOURD? DE BOURDONNEMENTS?
TOUS LES CAS DE

SURDITÉ OU D'OREILLE DURE SE GUÉRISSENT MAINTENANT

par notre nouvelle invention. Les sourds-muets de naissance seuls sont incurables.

LES BOURDONNEMENTS D'OREILLE CESSENT IMMÉDIATEMENT.

VOYEZ CE QUE MONSIEUR J. DELMOTTE, DE CHICAGO DIT:

CHICAGO le 2 Juillet, 1901.

THE INTERNATIONAL AURAL CLINIC, 596 La Salle Avenue, Chicago
Messieurs. — J'ai souffert depuis une dizaine d'années de surdité complète avec bourdonnements insupportables dans les oreilles. J'avais perdu tout espoir de guérison, quand un ami m'a recommandé votre institution.

Je m'en suis parfaitement trouvé, car après un traitement de quelques semaines l'application de vos tympanes, de concert avec vos autres remèdes m'ont complètement guéri. J'entends parfaitement bien maintenant, les bourdonnements ont disparu, et je suis aussi heureux qu'un roi. Merci pour vos bons soins, et les résultats obtenus. Si tout le monde connaissait votre institution, il n'y aurait plus de sourds.

J'aurai soin de vous recommander partout.

Bien à vous,

126-122 Market St.

EXAMEN ET CONSEIL, GRATIS.

J. DELMOTTE.

VOUS POUVEZ VOUS GUÉRIR CHEZ VOUS

à un prix relativement bas, et il n'est pas nécessaire que vous interrompiez votre occupation habituelle.

INSTITUT INTERNATIONAL POUR LA SURDITE, 596 La Salle Avenue, CHICAGO, ILLS.

SONT INDISPENSABLES

Les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard* sont indispensables pour purifier et fortifier le sang chez les hommes faibles, les femmes pâles, les enfants en langueur.

—Un lait qui a gelé, donne un goût amer au beurre.

CONSEILS DE L'EXPERIENCE

Dans les affections nerveuses, des pertes d'appétit, des insomnies et autres affections dues à la faiblesse du sang, les médecins conseillent de prendre le grand reconfortant, les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard*.

—De quel droit le cultivateur peut-il exiger un fromage de première qualité s'il livre à la fabrique un lait malpropre.

LA CAUSE SUPPRIMEE

La pâleur, les boutons sur la figure, le bistré autour des yeux, accusent la faiblesse ou l'altération du sang. Les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard* font disparaître la cause et l'effet.

—La terre a tremblé trente deux fois de suite sur l'île Beach, Australie. Il n'y pas eu de perte de vie.

TELEPHONE BELL, EST 1752

ALP. TERRIAULT

Plombier, Couvreur, Poseur d'Appareils à GAZ et à Electricité, Chauffage à l'Eau Chaude

OUVERT LE DIMANCHE ET A TOUTE HEURE DE LA NUIT.

1421 Rue Ontario, MONTREAL

"Une des 55 bonnes choses" PLUM PUDDING DE CLARK.

Un produit pur et délicieux le résultat de l'expérience en l'art culinaire. Toujours prête.

Parfaite au goût.

Réchauffez et servez.



Vendues en boîtes hermétiquement fermées, chez tous les épiciers.

Connaissez-vous les délicieuses Fèves au Lard de CLARK?

Pourquoi perdre votre temps ici et là, pour acheter vos fourrures d'Automne et d'Hiver, quand, en vous rendant directement à

L'AMERICAN FUR STORE

vous avez satisfaction. Vous y verrez le plus bel assortiment à Montréal, en Manteaux, Boas, Colerettes, Etc., Etc., Etc.

American Hat & Fur Store
27 et 29 St-Laurent

LIBRAIRIE FAUCHILLE
1712 rue Sainte-Catherine

Maison Fondée depuis 25 ans

En vente à cette importante librairie les Almanachs Hachette et du Drapeau pour 1902, aux prix de 40c, 50c, 60c, 90c, \$1.10 et \$1.20. Les Almanachs Vermont et Dupont à 60 cents ; 5 cents en plus par la poste. Aussi les almanachs suivants aux prix de 15 cents chacun : Comique. Pour Bire, du Ghari-vari, des Parisiennes par Grévin, des Lunatiques, des Dames et des Demoiselles, du Savaïr-Vivre, du Voleur, Amusant, de l'Armée française, Guillaume, du Farceur, des Tours de Cartes, du Magicien, des Salons, du Bon Ton et de la Politesse française, des Devinettes, des Gasconnades, de la Bonne Aventure.

La Vie de Paris, des Cartes Postales Illustrées, à 25 cents chacun, bien illustrés par la photographie.

Le Figaro Illustré de Noël à \$1.00. Les commandes sont remplies par retour du courrier.

BREVETS D'INVENTION CANADA ET ETRANGER

BEAUDRY & BROWN

INGENIEURS CIVILS ET ARPENITEURS

EPILEPSIE ARRÊTÉE GRATUITEMENT et guérison permanente par le Dr KLINE'S GREAT NERVE RESTOREL. Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale, dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, danse de St-Guy, débilité, faiblesse TRAITÉ ET UNE BOUTEILLE D'ESSAI à \$2.00 GRATIS, par l'entremise de l'agence au Canada, M. J. HARTZ, 1780, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison.

Consultation personnelle ou par poste. Ecrire à Dr. E.-H. KLINE, Ltd. 931, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871

PACIFIQUE CANADIEN

SERVICE DES TRAINS D'OTTAWA

Départ de la gare de la rue Windsor: 9.15 a.m., *9.30 a.m., 4.00 p.m., *10.05 p.m.
Départ de la gare de la Place Viger: 8.30 a.m., 5.45 p.m.

Communications directes entre Holyoke, Springfield et Montréal

Départ de Montréal, 7.45 p.m. Arrivée à Springfield, 7.25 a.m. Départ de Springfield, 8.10 p.m. Arrivée à Montréal, 8.15 a.m.

PAS DE CHANGEMENT de chars entre Montréal et Greenfield, Northampton, Holyoke, Springfield, etc.

*Quotidien. Les autres trains les jours de semaine seulement. V. Ménard, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; A.-R. Vincent, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; J.-D. Goodu, Chambre 41, Edifice Ball et Troworky, Holyoke, Mass.; G.-N. Norris, 325 rue Main, Springfield, Mass.; E.-F. Payette, 367 rue Main, Springfield, Mass.; N. Lamoureux Indian Orchard; A.-J. Brunelle, Ludlow.

Bureau des billets de la voie et du télégraphe, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste. W.-F. EGG, City Passenger Agent. Ocean Steamship Tickets. Atlantic and Pacific.

Instrumente de Musique

PAGE IMPORTANTE A CONSULTER

*** POUR L'ACHAT DE ***

Bons Instruments de Musique

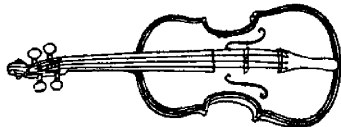
A PRIX REDUITS

REMISE SPECIALE POUR LE TEMPS DES FETES

La **Maison HARDY** ayant l'agence générale au Canada des deux plus importantes Fabriques d'Instruments de Musique d'Europe, **C. MAHILLON & CIE**, de Bruxelles, et **JEROME, THIBOUVILLE-LAMY & CIE**, de Paris, se trouve dans des conditions tout à fait exceptionnelles pour offrir au public, à prix modérés, des marchandises qui ont l'approbation des meilleurs artistes du monde entier.

EXAMINEZ NOS PRIX. TOUS LES INSTRUMENTS SONT GARANTIS.

VIOLONS..... de \$2 à \$125



VIOLONCELLES

\$12, \$18, \$20, \$25

CONTRE-BASSES A CORDES

\$20, \$25, \$30, \$40

FLUTES \$8 à \$30



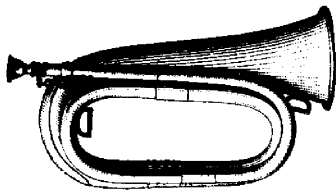
FLUTES-BOEHM

\$60, \$75, \$100

En metal.... \$80



Saxophones, Altos, Barytons, Basses SI b, Contrebasses MI b, etc.
A differents prix suivant la qualite.



METRONOME MAETZEL

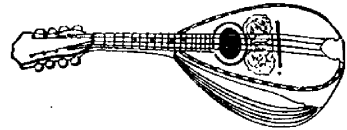
De Fabrique Francalse.

En Acajou.....\$4
Le meme, avec Sonnerie.....\$6

MANDOLINES.....\$3.50 à \$35

Mandolines, forme Guitare

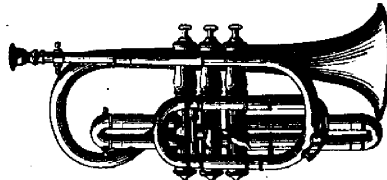
\$10, \$12, \$14, \$16



GUITARES.....\$7 à \$40



CLARINETTES.....\$16, \$18, \$20, \$25, \$30, \$35, \$40, \$50



CORNETS

\$10, \$12, \$15, \$18, \$20, \$25,
\$30, \$35, \$40, jusqu'à \$75

PUPITRES PORTATIFS.....\$1, \$1.25
Pupitres Nickel.....\$2, \$2.50, \$3

BOITES MUSICALES * L'Instrument des Familles

*** JOUANT AU MOYEN DE PLAQUES EN ACIER ***

La boîte à musique ne demande pas d'artistes, elle est toujours prête pour réjouir les enfants et plaire aux personnes plus âgées. La boîte à musique dans une maison donne de l'humeur et de la gaieté. Nous invitons le public à venir les entendre. Le répertoire de musique est illimité, il comprend les airs les plus en vogue et les plus beaux morceaux d'opéras. VOYEZ NOS PRIX.—\$12, \$15, \$18, \$22, \$30, \$50, \$65, etc.

PHONOGRAPHES et GRAPHOPHONES

Machine parlante. La plus merveilleuse invention du siècle. Cette machine reproduit parfaitement les discours, chants, morceaux d'orchestre, de fanfares, etc.

Prix : \$7.50, \$10, \$12.50, \$20, \$25, \$30, \$50, \$75, \$100, \$125, \$150.

SPECIALITE DE LA MAISON HARDY

MUSIQUE RELIGIEUSE, MUSIQUE D'ORGUE ET HARMONIUM

Musique pour Pensionnats et Maisons d'Education Catholiques
Musique pour le Piano, Violon, Flûte, Clarinette, Cornet, et pour tous les autres instruments

CORDES HARMONIQUES pour VIOLONS

ET POUR TOUS LES INSTRUMENTS A CORDES

Il est reconnu qu'une bonne corde donne de la sonorité à un instrument. C'est pourquoi la **Maison HARDY** se fait un devoir de n'avoir en magasin que des Cordes ayant une sonorité et une justesse recommandables. Faites l'essai de ces cordes qui se vendent 10c, 15c, 20c et 25c la pièce. Nous offrons aussi une chanterelle de six longueurs, de première qualité, pour 25 cts.

UNE NOUVEAUTE POUR LES VIOLONISTES

Cordes Impermeables, MI, LA et RE

A l'aide d'une préparation chimique, l'humidité n'a aucun effet sur ces cordes, qui sont de qualité supérieure. Prix, 35c la pièce. Sol, vrai argent, pour violon, 50c, 75c et 90c.

EDMOND HARDY, Editeur de Musique, 1676 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00. Expédiée franco par la malle sur réception du prix.

L. A. BERNARD,
1887 Rue Ste-Catherine, Montreal.

J. - C. ST-PIERRE

Chirurgien-Dentiste

Diplômé du Collège Dentaire de Philadelphie

50 rue Saint-Denis, Montreal.

Tél. Est 1379

DUPUIS & LUSSIER
AVOCATS

Chambre No 1, Edifice de la Presse



Le Celebre Prof. COLLINS

Médecin Anglais et Gradué a la Grande Université New York, N. Y.

étant reconnu pour être un des plus célèbres médecins existants, garantit guérir les Maladies des Organes Génitaux chez l'homme et la femme, Maladies Secrètes, Rhumatismes, Catarrhe, Maux de Poitrine, a' Estomac, du Sang et de la Peau.

Si vous souffrez de quelques symptômes mentionnés sur la liste que nous vous donnons, il vous suffira de répondre OUI ou NON aux questions, et en nous les retournant, le Prof. Collins, se basant sur sa science et son expérience acquise durant ses longues années de pratique, fera un diagnostic très complet de votre cas, vous indiquant les moyens par lesquels vous parviendrez à vous guérir.

Rappelez-vous que si vous souffrez de quelques symptômes ainsi mentionnés, votre sang est empoisonné et rempli de matières vicieuses, et ce n'est qu'en adoptant le PURIFICATEUR du PROF. COLLINS que vous obtiendrez votre guérison. Son traitement est strictement scientifique et une absolue discrétion est conservée.

Le Prof. Collins a fait un travail tout spécial en guérissant par correspondance. Son succès a été prouvé par des milliers de témoignages de guérisons reçus, parmi lesquels, nous vous citerons les suivants :

- Maigrissez-vous?
- Etes-vous constipé?
- Y a-t-il des nausées?
- Avez-vous le rhume?
- Toussez-vous la nuit?
- Votre nez est-il obstrué?
- Y a-t-il des vomissements?
- Votre voix est-elle enrouée?
- Vous sentez-vous souffrant?
- Etes-vous nerveux et faible?
- Perdez-vous le sens du goût?
- Votre vue est-elle obscurcie?
- Avez-vous des maux de tête?
- Y a-t-il une douleur au front?
- Avez-vous des renvois de gaz?
- Votre langue est-elle chargée?
- La peau est-elle pâle et sèche?
- Avez-vous des éblouissements?
- Vous fatiguez-vous facilement?
- Etes-vous de mauvaise humeur?
- Le regard est-il morne et effaré?
- La gorge est-elle sèche le matin?
- L'urine est-elle noire et épaisse?
- Le nez démange-t-il et brûle-t-il?
- Crachez-vous de la matière jaune?
- Avez-vous de l'écume à la bouche?
- Avez-vous quelquefois la diarrhée?
- Avez-vous des frissons dans le dos?
- Un dépôt se forme-t-il dans l'urine?
- Avez-vous des palpitations de coeur?
- Avez-vous une douleur dans le côté?
- Eprenez-vous des douleurs partout?
- Vos mains et vos pieds sont-ils enflés?
- Votre toux est-elle courte et saccadée?
- Souffrez-vous de douleurs aux tempes?
- Sentez-vous que vous vous affaiblissez?
- Vous sentez-vous gonflé après manger?
- Avez-vous des douleurs après les repas?
- Sentez-vous une douleur aux omoplates?
- Y a-t-il des boursouffures sous les yeux?
- Y a-t-il un mauvais goût dans la bouche?
- Y a-t-il des enroulements dans la gorge?
- Eprenez-vous un enroulement au palais?
- Avez-vous des dérangements après les repas?
- Les jambes vous semblent-elles trop lourdes?
- Sentez-vous une douleur à la chute des reins?
- Toussez-vous jusqu'à ne plus pouvoir respirer?
- Après avoir mangé, vous sentez-vous oppressé?
- Sentez-vous des douleurs dans les articulations?

Cher Docteur Collins:



Après avoir souffert de tous les symptômes de la débilité nerveuse, je suis heureux de vous apprendre que je me sens parfaitement guéri. Je me sentais très malade, mais votre traitement m'a le plus aidé. J'ai repris mes forces vitales que j'avais perdues. Mes douleurs qui m'accablaient par tout le corps sont disparues complètement, et je me sens si bien que je ne saurais trop vous en remercier, vous souhaitant le même succès vis-à-vis ceux qui s'adresseront à vous. Avec les plus sincères remerciements, je demeure, Votre dévoué, William Bengner, Tenod, Minn. 12 Sept. 1901.

Mon cher Professeur Collins:



Je ne saurais trop vous remercier de vos soins. Mon Catarrhe est complètement guéri, et je me sens tout-à-fait bien. Mon estomac digère bien, je repose bien, et je me sens joyeuse. Ma tête est soulagée et je suis débarrassée de cette mucosité qui m'empoisonnait. Mon teint est revenu et je me sens rajeunie de quinze ans. Je vous tiendrai au courant de mon état, afin de m'adresser de nouveau à vous au besoin. Mm. M. L. Boucher, 244 W. 52ème St., New York.

Cher Docteur Collins:



Après avoir été traité pendant tant d'années par un grand nombre de médecins, je n'ai pu trouver du soulagement que dans votre traitement. Je ne saurais trop vous en remercier, car vous m'avez sauvé la vie. Je me sens bien de l'estomac et des intestins et les douleurs que je ressentais dans le corps sont disparues. Je n'ai plus de ces boutons à la figure, causés sans doute par la mauvaise condition du sang. Je puis prendre des marches prolongées et je me sens renforcé, de jour en jour. J'ai terminé mon second traitement, mais veuillez m'en faire parvenir un troisième, afin de m'assurer dans ma guérison. Avec reconnaissance, je demeure, Mlle. L. Gauthier, 4 Union Park, Boston, Mass. 13 Sept. 1902.

Cher Professeur Collins:



Je suis heureux de vous apprendre qu'après avoir terminé votre second cours de traitement, je me suis senti guéri. Je me sens renforcé, plein de courage et de vie. Je puis vaquer à mes occupations et les douleurs que je ressentais dans tous les membres sont disparues. Mon système autrefois nerveux se sent ranimé, et je repose facilement. Si ces quelques lignes de reconnaissance peuvent vous aider dans votre noble travail, je vous permets de vous publier pour le bien des amis souffrants. Je certifierai que le Purificateur du Professeur Collins m'a ramené à la santé et qu'il ne peut avoir son égal. Eugène Filibert, 395 7th Ave., New York. 9 Sept. 1901.



Santa-Claus.—Et toi, mon garçon, que pourrais je faire pour t'être agréable?
Baptiste.—Rien, M. Santa-Claus, mais j'ai une idée que le barbier pourrait faire beaucoup pour vous !

Bovril



Est l'essence pure du meilleur boeuf. Fait les soupes les plus délicieuses, thé de boeuf, etc., etc.

DR. A. BRAULT

Chirurgien-Dentiste
539 RUE ST-DENIS
Tel Bell: E. 1745

Heures de Bureau : de 9 à 10 heures

LE TOUR DU MONDE Très jolie publication illustrée, de 24 pages petit in-folio. Très instructive, contient des renseignements géographiques précis; des études sérieuses sur les diverses parties du monde, leur fertilité, leurs diverses productions, leur avenir. Des questions politiques et diplomatiques, le tout inédit. Sous ce titre: "Boîte aux lettres," des réponses à toute lettre se rapportant à des voyages, des projets de voyage, etc. Abonnements pour l'étranger un an, 28 francs; six mois, 16 francs; le numéro 50 centimes. Librairie Hachette, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris, France.

MEDAILLE D'OR EXPOSITION DE PARIS 1900

LAPRES & LAVERGNE
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST DENIS
MONTREAL P.Q.
TELEPHONE BELL E. 1283
TEL. DES MARCHANDS 643

Tous les médicaments nécessaires pour la guérison seront expédiés par Express dans toutes les parties des Etats-Unis, du Mexique et du Canada.

HEURES DE CONSULTATION — Tous les jours de 10 h. à 1 h., de 3 h. à 5 h. Tous les soirs de 7 h. à 8 h. Le Dimanche de 10 h. à 1 h.

Prof. COLLINS, New York Medical Institute,
140 Ouest 34e rue, NEW YORK.

ROBUR QUI REND ROBUSTE

Cet incomparable tonique—ROBUR—ramène à la santé les constitutions les plus épuisées. En vente partout.
Depot: Pharmacie C. Beaupre, 319f Rachel

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année. Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements: Union postale, un an 3 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 0 fr. Librairie Hachette & Cie, 25, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

FRANCO 1 & 2. FRANCO 1 & 2.

PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHELIQUE
ou Lait Candès

Dépuratif, Tonique, Désodorif, désinfectant. Rougeurs, Erides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'usage pur, il enlève, on le sait, Maquage et Taches de rousseur.

11 délé de 1849

UN ÉCUEIL FUYANT

L'année 1866 fut marquée par un événement bizarre, un phénomène inexplicable et inexplicable que personne n'a sans doute oublié. Sans parler des rumeurs qui agitaient les populations des ports et surexcitaient l'esprit public à l'intérieur des continents, les gens de mer furent particulièrement émus. Les négociants, armateurs, capitaines de navires, skippers et masters de l'Europe et de l'Amérique, officiers des marines militaires de tous pays, et, après eux, les gouvernements des divers États des deux continents, se préoccupèrent de ce fait au plus haut point.

En effet, depuis quelque temps, plusieurs navires s'étaient rencontrés sur mer avec "une chose énorme," un objet long, fusiforme, parfois phosphorescent, infiniment plus vaste et plus rapide qu'une baleine.

Les faits relatifs à cette apparition, consignés aux divers livres de bord, s'accordaient assez exactement sur la structure de l'objet ou de l'être en question, la vitesse inouïe de ses mouvements, la puissance surprenante de sa locomotion, la vie particulière dont il semblait doué. Si c'était un cétacé, il surpassait en volume tous ceux que la science avait classés jusqu'alors. Ni Cuvier, ni Lacépède, ni M. Dumeril, ni M. de Quatrefages n'eussent admis l'existence d'un tel monstre, — à moins de l'avoir vu, ce qui s'appelle vu de leurs propres yeux de savants.

A prendre la moyenne des observations faites à diverses reprises, — en rejetant les évaluations timides qui assignaient à cet objet une longueur de deux cents pieds, et en repoussant les opinions exagérées qui le disaient large d'un mille et long de trois, — on pouvait affirmer, cependant, que cet être phénoménal dépassait de beaucoup toutes les dimensions admises jusqu'à ce jour par les ichthyologistes, — s'il existait toutefois.

Or, il existait, le fait en lui-même n'était plus niable, et, avec ce penchant qui pousse au merveilleux la cervelle humaine, on comprendra l'émotion produite dans le monde entier par cette surnaturelle apparition. Quant à la rejeter au rang des fables, il fallait y renoncer.

En effet, le 20 juillet 1866, le steamer *Governor-Higginson*, de la *Calcutta and Burnach steam navigation Company*, avait rencontré cette masse mouvante à cinq milles dans l'est des côtes de l'Australie. Le capitaine Baker se crut, tout d'abord en présence d'un écueil inconnu ; il se disposait même à en déterminer la situation exacte, quand deux colonnes d'eau, projetées par l'inexplicable objet s'élançèrent en sifflant à cent cinquante pieds dans l'air. Donc, à moins que cet écueil ne fût soumis aux expansions intermittentes d'un geyser, le *Governor-Higginson* avait affaire bel et bien à quelque mammifère aquatique, inconnu jusque-là, qui rejetait par ses événements des colonnes d'eau, mélangées d'air et de vapeur.

Pareil fait fut également observé le 23 juillet de la même année, dans les mers du Pacifique, par le *Cristobal-Colon*, de la *West India and Pacific steam navigation Company*. Donc, ce cétacé extraordinaire pouvait se transporter d'un endroit à un autre avec une vélocité surprenante, puisque à trois jours d'intervalle, le *Governor-Higginson* et le *Cristobal-Colon* l'avaient observé en deux points de la carte séparés par une distance de plus de sept cents lieues marines.



Quinze jours plus tard, à deux mille lieues de là, l'*Helvetia*, *Compagnie Nationale*, et le *Shannon*, du *Royal-Mail*, marchant à contrebord dans cette portion de l'Atlantique comprise entre les États-Unis et l'Europe, se signalèrent respectivement le monstre par 24° 15' de latitude nord, et 60° 35' de longitude à l'ouest du méridien de Greenwich. Dans cette observation simultanée, on crut pouvoir évaluer la longueur minimum du mammifère à plus de trois cents cinquante pieds anglais, puisque le *Shannon* et l'*Helvetia* étaient de dimension inférieure à lui, bien qu'ils mesurassent cent mètres de l'étrave à l'étrambot. Or, les plus vastes baleines, celles qui fréquentent les parages des îles Aléoutiennes, le Kulammak et l'Ungullick, n'ont jamais dépassé la longueur de cinquante-six mètres, — si mêmes elles l'atteignent.

Ces rapports arrivés coup sur coup, de nouvelles observations faites à bord du transatlantique, le *Pereire*, un abordage entre l'*Etna*, de la ligne Inman, et le monstre, un procès-verbal dressé par les officiers de la frégate française *la Normandie*, un très-sérieux relèvement obtenu par l'état-major du commodore Fitz-James à bord du *Lord-Clyde*, émurent profondément l'opinion publique. Dans les pays d'humeur légère, on plaisanta le phénomène, mais les pays graves et pratiques, l'Angleterre, l'Amérique, l'Allemagne, s'en préoccupèrent vivement.

Partout dans les grands centres, le monstre devint à la mode ; on le chanta dans les cafés, on le bafoua dans les journaux, on le joua sur les théâtres. Les canards eurent là une belle occasion de poudre de coups de toute couleur. On vit réapparaître dans les journaux — à court de copie — tous les êtres imaginaires et gigantesques, depuis la baleine blanche, le terrible "Moby Dick" des régions hyperboréennes, jusqu'au Kraken démesuré, dont les tentacules peuvent enlacer un bâtiment de cinq cents tonneaux et l'entraîner dans les abîmes de l'Océan. On reproduisit même les procès-verbaux des temps anciens, les opinions d'Aristote et de Plin, qui admettaient l'existence de ces monstres, puis les récits norvégiens de l'évêque Pontoppidan, les relations de Paul Heggede, et enfin les rapports de M. Harrington, dont la bonne foi ne peut être soupçonnée, quand il affirme avoir vu, étant à bord du *Castellan*, en 1857, cet énorme serpent qui n'avait jamais fréquenté jusqu'alors que les mers de l'ancien continent.

Alors, éclata l'interminable polémique des crédules et des incrédules dans les sociétés savantes et les journaux scientifiques. La "question du monstre" enflamma les esprits. Les journalistes, qui font profession de science, en lutte avec ceux qui font profession d'esprit, versèrent des flots d'encre pendant cette mémorable campagne ; quelques-uns même, deux ou trois gouttes de sang, car du serpent de mer, ils en vinrent aux personnalités les plus offensantes.

Six mois durant, la guerre se poursuivit avec des chances diverses. Aux articles de fond de l'Institut géographique du Brésil, de l'Académie royale des sciences de Berlin, de l'Association Britannique, de l'Institution Smithsonian de Washington, aux discussions du *The Indian Archipelago*, du *Cosmos*, de l'abbé Moigno, des *Mittheilungen* de Petermann, aux chroniques scientifiques des grands journaux de la France et de l'étranger, la petite presse ripostait avec une verve intarissable. Ses spirituels écrivains, parodiant un mot de Linnée, cité par les adveraires

du monstre, soutinrent en effet que " la nature ne faisait pas de sots," et ils adjurèrent leurs contemporains de ne point donner un démenti à la nature, en admettant l'existence des Krakens, des serpents de mer, des " Moby Dyck," et autres élucubrations de marins en délire. Enfin, dans un article d'un journal satirique très redouté, le plus aimé de ses rédacteurs, brochant sur le tout, poussa au monstre, comme Hippolyte, lui porta un dernier coup et l'acheva au milieu d'un éclat de rire universel. L'esprit avait vaincu la science.

Pendant les premiers mois de l'année 1867, la question parut être enterrée, et elle ne semblait pas devoir renaître, quand de nouveaux faits furent portés à la connaissance du public. Il ne s'agit plus alors d'un problème scientifique à résoudre, mais bien d'un danger réel, sérieux à éviter. La question prit une toute autre face. Le monstre redevint flot, rocher, écueil, mais écueil fuyant, indéterminable, insaisissable.

Le 5 mars 1867, le *Moravian* de la *Montréal Ocean Company*, se trouvant, pendant la nuit, par 27° 30' de latitude et 72° 15' de longitude, heurta de sa hanche de tribord un roc qu'aucune carte ne marquait dans ces parages. Sous l'effort combiné du vent et de ses quatre cents chevaux-vapeur, il marchait à la vitesse de treize nœuds. Nul doute que sans la qualité supérieure de sa coque, le *Moravian*, ouvert au choc, ne se fût englouti avec les deux cent trente-sept passagers qu'il ramenait du Canada.

L'accident était arrivé vers cinq heures du matin, lorsque le jour commençait à poindre. Les officiers de quart se précipitèrent à l'arrière du bâtiment. Ils examinèrent l'Océan avec la plus scrupuleuse attention. Ils ne virent rien, si ce n'est un fort remous qui brisait à trois encablures, comme si les nappes liquides eussent été violemment battues. Le relèvement du lieu fut exactement pris, et le *Moravian* continua sa route sans avaries apparentes. Avait-il heurté une roche sous-marine, ou quelque énorme épave d'un naufrage ? on ne put le savoir ; mais, examen fait de sa carène dans les bassins de radoub, il fut reconnu qu'une partie de la quille avait été brisée.

Ce fait, extrêmement grave en lui-même, eût peut-être été oublié comme tant d'autres, si, trois semaines après, il ne se fût reproduit dans des conditions identiques. Seulement, grâce à la nationalité du navire victime de ce nouvel abordage, grâce à la réputation de la Compagnie à laquelle ce navire appartenait, l'événement eut un retentissement immense.

Personne n'ignore le nom du célèbre armateur anglais Cunard. Cet intelligent industriel fonda, en 1840, un service postal entre Liverpool et Halifax, avec trois navires en bois et à roues d'une force de quatre cents chevaux, et d'une jauge de onze cent soixante-deux tonneaux. Huit ans après, le matériel de la Compagnie s'accroissait de quatre navires, de six cent cinquante chevaux et de dix-huit cent vingt tonnes, et, deux ans plus tard, de deux autres bâtiments supérieurs en puissance et en tonnage. En 1853, la compagnie Cunard, dont le privilège pour le transport des dépêches venait d'être renouvelé, ajouta successivement à son matériel, l'*Arabia*, le *Persia*, le *China*, le *Scotia*, le *Java*, le *Russia*, tous navires de première marche, et les plus vastes qui, après le *Great-Eastern*, eussent jamais sillonné les mers. Ainsi donc, en 1867, la Compagnie possédait douze navires, dont huit à roues et quatre à hélices.

Si je donne ces détails très-succincts, c'est afin que chacun sache bien quelle est l'importance de cette compagnie de transports maritimes, connue du monde entier par son intelligente gestion. Nulle entreprise de navigation transocéanique n'a été conduite avec plus d'habileté ; nulle affaire n'a été couronnée de plus de succès. Depuis vingt-six ans, les navires Cunard ont traversé deux mille fois l'Atlantique, et jamais un voyage n'a été manqué, jamais un retard n'a eu lieu, jamais ni une lettre, ni un homme, ni un bâtiment n'ont été perdus. Aussi, les passagers choisissent-ils encore, malgré la concurrence puissante que lui fait la France, la ligne Cunard de préférence à toute autre, ainsi qu'il appert d'un relevé fait sur les documents officiels des dernières années. Ceci dit, personne ne s'étonnera du retentissement que provoqua l'accident arrivé à l'un de ses plus beaux steamers.

Le 13 avril 1867, la mer étant belle, la brise maniable, le *Scotia* se trouvait à 15° 12' de longitude et 45° 37' de latitude. Il marchait avec une vitesse de treize nœuds quarante-trois centièmes sous la poussée de ses mille chevaux-vapeur. Ses roues battaient la mer avec une régularité parfaite. Son tirant d'eau était alors de six mètres soixante-dix centimètres, et son déplacement de six mille six cent vingt-quatre mètres cubes.

A quatre heures dix-sept minutes du soir, pendant le lunch des passagers réunis dans le grand salon, un choc, peu sensible, en somme, se produisit sur la coque du *Scotia*, par sa hanche et un peu en arrière de la roue de babord.

Le *Scotia* n'avait pas heurté, il avait été heurté, et plutôt par un instrument tranchant ou perforant que contondant. L'abordage avait semblé si léger que personne ne s'en fût inquiété à bord, sans le cri des caliers qui remontèrent sur le pont en s'écriant :

" Nous coulons ! nous coulons ! "

Tout d'abord, les passagers furent très-effrayés ; mais le capitaine Anderson se hâta de les rassurer. En effet, le danger ne pouvait être imminent. Le *Scotia*, divisé en sept compartiments par des cloisons étanches, devait braver impunément une voie d'eau.

Le capitaine Anderson se rendit immédiatement dans la cale. Il reconnut que le cinquième compartiment avait été envahi par la mer, et la rapidité de l'envahissement prouvait que la voie d'eau était considérable. Fort heureusement, ce compartiment ne renfermait pas les chaudières, car les feux se fussent subitement éteints.

Le capitaine Anderson fit stopper immédiatement, et l'un des matelots plongea pour reconnaître l'avarie. Quelques instants après, on constatait l'existence d'un trou large de deux mètres dans la carène du steamer. Une telle voie d'eau ne pouvait être aveuglée, et le *Scotia*, ses roues à demi noyées, dut continuer ainsi son voyage. Il se trouvait alors à trois cent milles du Cap Clear, et après trois jours d'un retard qui inquiéta vivement Liverpool, il entra dans les bassins de la Compagnie.

Les ingénieurs procédèrent alors à la visite du *Scotia*, qui fut mis en cale sèche. Ils ne purent en croire leurs yeux. A deux mètres et demi au-dessous de la flottaison s'ouvrait une déchirure régulière, en forme de triangle isocèle. La cassure de la tôle était d'une netteté parfaite, et elle n'eût pas été frappée plus sûrement à l'emporte-pièce. Il fallait donc que l'outil perforant qui l'avait produite fût d'une trempe peu commune.—et après avoir été lancé avec une force prodigieuse, ayant ainsi percé une tôle de quatre centimètres, il avait dû se retirer de lui-même par un mouvement rétrograde et vraiment inexplicable.

Tel était ce dernier fait, qui eut pour résultat de passionner de nouveau l'opinion publique. Depuis ce moment, en effet, les sinistres maritimes qui n'avaient pas de cause déterminée furent mis sur le compte du monstre. Ce fantastique animal endossa la responsabilité de tous ces naufrages, dont le nombre est malheureusement considérable ; car sur trois mille navires dont la perte est annuellement relevée au *Bureau-Veritas*, le chiffre des navires à vapeur ou à voiles, supposés perdus corps et biens par suite d'absence de nouvelles, ne s'élève pas à moins de deux cents !

Or, ce fut le " monstre " qui, justement ou injustement, fut accusé de leur disparition, et grâce à lui, les communications entre les divers continents devenant de plus en plus dangereuses, le public se déclara et demanda catégoriquement que les mers fussent enfin débarrassées, out prix de ce formidable cétacé.

CHAPITRE II

LE POUR ET LE CONTRE

A l'époque où ces événements se produisirent, je revenais d'une exploration scientifique entreprise dans les mauvaises terres du Nébraska, aux États-Unis. En ma qualité de professeur-suppléant, au Muséum d'histoire naturelle de Paris, le gouvernement français m'avait joint à cette expédition. Après six mois passés dans le Nébraska, chargé de précieuses collections, j'arrivai à New-York vers la fin de mars. Mon départ pour la France était fixé aux premiers jours de mai. Je m'occupais donc, en attendant, de classer mes richesses minéralogiques, botaniques et zoologiques, quand arriva l'incident du *Scotia*.

J'étais parfaitement au courant de la question à l'ordre du jour, et comment ne l'aurais-je pas été ? J'avais lu et relu tous les journaux américains et européens sans être plus avancé. Ce mystère m'intriguait. Dans l'impossibilité de me former une opinion, je flottais d'un extrême à l'autre. Qu'il y eut quelque chose, cela ne pouvait être douteux, et les incrédules étaient invités à mettre le doigt sur la plaie du *Scotia*.

A mon arrivée à New-York, la question brûlait. L'hypothèse de ce flot flottant, de l'écueil insaisissable, soutenue par quelques esprits

compétents, était absolument abandonnée. Et, en effet, à moins que cet écueil n'eût une machine dans le ventre, comment pouvait-il se déplacer avec une rapidité si prodigieuse ?

De même fut repoussée l'existence d'une coque flottante, d'une forme épave, et toujours à cause de la rapidité du déplacement.

Restaient donc deux solutions possibles de la question, qui créaient deux clans très distincts de partisans : d'un côté, ceux qui tenaient pour un monstre d'une force colossale ; de l'autre, ceux qui tenaient pour un bateau " sous-marin " d'une extrême puissance motrice.

Or, cette dernière hypothèse, admissible après tout, ne put résister aux enquêtes qui furent poursuivies dans les deux mondes. Qu'un simple particulier eût à sa disposition un tel engin mécanique, c'était peu probable. Où et quand l'eût-il fait construire, et comment aurait-il tenu cette construction secrète ?

Seul, un gouvernement pouvait posséder une pareille machine destructive, et, en ces temps désastreux où l'homme s'ingénie à multiplier la puissance des armes de guerre, il était possible qu'un Etat essayât à l'insu des autres ce formidable engin. Après les chassepots, les torpilles, après les torpilles, les béliers sous-marins, puis, — la réaction. Du moins, je l'espère.

Mais l'hypothèse d'une machine de guerre tomba encore devant la déclaration des gouvernements. Comme il s'agissait là d'un intérêt public, puisque les communications transocéaniques en souffraient, la franchise des gouvernements ne pouvait être mise en doute. D'ailleurs, comment admettre que la construction de ce bateau sous-marin eût échappé aux yeux du public ? Garder le secret dans ces circonstances est très-difficile pour un particulier, et certainement impossible pour un Etat dont tous les actes sont obstinément surveillés par les puissances rivales.

Donc, après enquêtes faites en Angleterre, en France, en Russie, en Prusse, en Espagne, en Italie, en Amérique, voire même en Turquie, l'hypothèse d'un Monitor sous-marin fut définitivement rejetée.

Le monstre revint donc à flots, en dépit des incessantes plaisanteries dont le dardait la petite presse et, dans cette voie, les imaginations se laissèrent bientôt aller aux plus absurdes rêveries d'une ichthyologie fantastique.

A mon arrivée à New-York, plusieurs personnes m'avaient fait l'honneur de me consulter sur le phénomène en question. J'avais publié en France un ouvrage in-quarto en deux volumes intitulé : *Les mystères des grands fonds sous-marins*. Ce livre, particulièrement goûté du monde savant, faisait de moi un spécialiste dans cette partie assez obscure de l'histoire naturelle. Mon avis me fut demandé. Tant que je pus nier la réalité du fait, je me renfermai dans une absolue négation. Mais bientôt, collé au mur, je pus m'expliquer catégoriquement. Et même, " l'honorable Pierre Aronau, professeur au Muséum de Paris ", fut mis en demeure par le *New-York-Herald* de formuler une opinion quelconque.

Je m'exécutai. Je parlai, faute de pouvoir me taire. Je discutai la question sous toutes ses faces, politiquement et scientifiquement, et je donne ici un extrait d'un article très-nourri que je publiai dans le numéro du 30 avril.

" Ainsi donc, disais-je, après avoir examiné une à une les diverses hypothèses, toute autre supposition étant rejetée, il faut nécessairement admettre l'existence d'un animal marin d'une puissance excessive.

" Les grandes profondeurs de l'Océan nous sont totalement inconnues. La sonde n'a pu les atteindre. Que se passe-t-il dans ces abîmes reculés ? Quels êtres habitent et peuvent habiter à douze ou quinze milles au-dessous de la surface des eaux ? Quel est l'organisme de ces animaux ? On saurait à peine les conjecturer.

" Cependant la solution du problème qui m'est soumis peut affecter la forme du dilemme.

" Ou nous connaissons toutes les variétés d'êtres qui peuplent notre planète, ou nous ne les connaissons pas.

" Si nous ne les connaissons pas toutes, si la nature a encore des secrets pour nous en ichthyologie, rien de plus acceptable que d'admettre l'existence de poissons ou de cétacés, d'espèces ou même de genres nouveaux, d'une organisation essentiellement " fondrière ", qui habitent les couches inaccessibles à la sonde, et qu'un événement quelconque, une fantaisie, un caprice, si l'on veut, ramène, à de longs intervalles, vers le niveau supérieur de l'Océan.

" Si, au contraire, nous connaissons toutes les espèces vivantes, il est nécessairement chercher l'animal en question parmi les êtres marins déjà catalogués, et dans ce cas, je serais disposé à admettre l'existence d'un *Narwal géant*.

" Le narwal vulgaire ou licorne de mer atteint souvent une longueur de soixante pieds. Quintuplez, décuplez même cette dimension,

donnez à ce cétacé une force proportionnelle à sa taille, accroissez ses armes offensives, et vous obtenez l'animal voulu. Il aura les proportions déterminées par les officiers du *Shannon*, l'instrument exigé par la perforation du *Scotia*, et la puissance nécessaire pour entamer la coque d'un steamer.

" En effet, le narwal était armé d'une sorte d'épée d'ivoire, d'une hallebarde, suivant l'expression de certains naturalistes. C'est une dent principale qui a la dureté de l'acier. On a trouvé quelques-unes de ces dents implantées dans le corps des baleines que le narwal attaque toujours avec succès. D'autres ont été arrachées, non sans peine, de carènes de vaisseaux qu'elles avaient percées d'outre en outre, comme un foret perce un tonneau. Le musée de la Faculté de médecine de Paris possède une de ces défenses longue de deux mètres vingt-cinq centimètres, et large de quarante-huit centimètres à sa base !

" Eh bien ! supposez l'arme dix fois plus forte, et l'animal dix fois plus puissant, lancez-le avec une rapidité de vingt milles à l'heure multipliez sa masse par sa vitesse, et vous obtenez un choc capable de produire la catastrophe demandée.

" Donc, jusqu'à plus amples informations, j'opinerais pour une licorne de mer, de dimensions colossales, armée, non plus d'une hallebarde, mais d'un véritable éperon comme les frégates cuirassées, ou les " rams " de guerre, dont elle aurait à la fois la masse et la puissance motrice.

" Ainsi s'expliquerait ce phénomène inexplicable, — à moins qu'il n'y ait rien, en dépit de ce qu'on a entrevu, vu, senti et ressenti, — ce qui est encore possible ! "

Ces derniers mots étaient une lâcheté de ma part ; mais je voulais jusqu'à un certain point couvrir ma dignité de professeur, et ne pas trop prêter à rire aux Américains, qui rient bien, quand ils rient. Je me réservais une échappatoire. Au fond, j'admettais l'existence du " monstre. "

Mon article fut chaudement contesté, ce qui lui valut un grand retentissement. Il rallia un certain nombre de partisans. La solution qu'il proposait, d'ailleurs, laissait libre carrière à l'imagination. L'esprit humain se plaît à ces conceptions grandioses d'êtres surnaturels. Or la mer est précisément leur meilleur véhicule, le seul milieu où ces géants, — près desquels les animaux terrestres, éléphants ou rhinocéros, ne sont que des nains, — puissent se produire et se développer. Les masses liquides transportent les plus grandes espèces connues de mammifères, et peut-être recèlent-elles des mollusques d'une incomparable taille, des crustacés effrayants à contempler, tels que seraient des homards de cent mètres ou des crabes pesant deux cents tonnes ! Pourquoi non ? Autrefois, les animaux terrestres, contemporains des époques géologiques, les quadrupèdes, les quadrumanes, les reptiles, les oiseaux étaient construits sur des gabarits gigantesques. Le Créateur les avait jetés dans un moule colossal que le temps a réduit peu à peu. Pourquoi la mer, dans ses profondeurs ignorées, n'aurait-elle pas gardé ces vastes échantillons de la vie d'un autre âge, elle qui ne se modifie jamais, alors que le noyau terrestre change presque incessamment ? Pourquoi ne cacherait-elle pas dans son sein les dernières variétés de ces espèces titanesques, dont les années sont des siècles, et les siècles des millénaires ?

Mais je me laisse entraîner à des rêveries qu'il ne m'appartient plus d'entretenir ! Trêve à ces chimères, que le temps a changées pour moi en réalités terribles. Je le répète, l'opinion se fit alors sur la nature du phénomène, et le public admit sans conteste l'existence d'un être prodigieux qui n'avait rien de commun avec les fabuleux serpents de mer.

Mais si les uns ne virent là qu'un problème purement scientifique à résoudre, les autres, plus positifs, surtout en Amérique, en Angleterre, furent d'avis de purger l'Océan de ce redoutable monstre, afin de rassurer les communications transocéaniques. Les journaux industriels et commerciaux traitèrent la question principalement à ce point de vue. *La Shipping and Mercantile Gazette*, le *Lloyd*, le *Paquebot*, la *Revue maritime et coloniale*, toutes les feuilles dévouées aux compagnies d'assurance, qui menaçaient d'élever le taux de leurs primes, furent unanimes sur ce point.

L'opinion publique s'étant prononcée, les États de l'Union se déclarèrent les premiers. On fit à New-York les préparatifs d'une expédition destinée à poursuivre le narwal. Une frégate de grande marche, l'*Abraham-Lincoln*, se mit en mesure de prendre la mer au plus tôt. Les arsenaux furent ouverts au commandant Farragut, qui pressa activement l'armement de sa frégate.

Précisément, et ainsi que cela arrive toujours, au moment que l'on se fut décidé à poursuivre le monstre, le monstre ne reparut plus. Pendant deux mois, personne n'en entendit parler. Aucun navire ne le rencontra. Il semblait que cette licorne eût connaissance des océans.

plots qui se tramaient contre elle. On en avait tant causé, et même par le câble transatlantique ! Aussi les plaisants prétendaient-ils que cette fine mouche avait arrêté au passage quelque télégramme dont elle faisait maintenant son profit.

Donc, la frégate armée pour une campagne lointaine et pourvue de formidables engins de pêche, on ne savait plus où la diriger. Et l'impatience allait croissant, quand, le 2 juillet, on apprit qu'un steamer de la ligne de San-Francisco de Californie à Shanghai avait revu l'animal, trois semaines auparavant, dans les mers septentrionales du Pacifique.

L'émotion causée par cette nouvelle fut extrême. On n'accorda pas vingt-quatre heures de répit au commandant Farragut. Ses vivres étaient embarqués. Ses soutes regorgaient de charbon. Pas un homme ne manquait à son rôle d'équipage. Il n'avait qu'à allumer ses fourneaux, à chauffer, à démarrer ! On ne lui eût pas pardonné une demi-journée de retard ! D'ailleurs, le commandant Farragut ne demandait qu'à partir.

Trois heures avant que l'*Abraham-Lincoln* ne quittât la pier de Brooklyn, je reçus une lettre libellée en ces termes :

" Monsieur Aronnax, professeur au Muséum de Paris,
" Fifth Avenue hotel.

" Monsieur,

" Si vous voulez vous joindre à l'expédition de l'*Abraham-Lincoln*, le gouvernement de l'Union verra avec plaisir que la France soit représentée par vous dans cette entreprise. Le commandant Farragut tient une cabine à votre disposition.

Très-cordialement vôtre,

J.-B. HOBSON,
Secrétaire de la marine."

CHAPITRE III

COMME IL PLAIRA A MONSIEUR

Trois secondes avant l'arrivée de la lettre de J.-B. Hobson, je ne songeais pas plus à poursuivre la licorne qu'à tenter le passage du Nord-Ouest. Trois secondes après avoir lu la lettre de l'honorable secrétaire de la marine, je comprenais enfin que ma véritable vocation, l'unique but de ma vie, était de chasser ce monstre inquiétant et d'en purger le monde.

Cependant, je revenais d'un pénible voyage, fatigué, avide de repos. Je n'aspirais plus qu'à revoir mon pays, mes amis, mon petit logement du Jardin des Plantes, mes chères et précieuses collections ! Mais rien ne put me retenir. J'oubliai tout, fatigues, amis, collections, et j'acceptai sans plus de réflexions l'offre du gouvernement américain.

" D'ailleurs, pensai-je, tout chemin ramène en Europe, et la licorne sera assez aimable pour m'entraîner vers les côtes de France ! Ce digne animal se laissera prendre dans les mers d'Europe, — pour mon agrément personnel, — et je ne veux pas rapporter moins d'un demi-mètre de sa hallebarde d'ivoire au Muséum d'histoire naturelle."

Mais, en attendant, il me fallait chercher ce narwal dans le nord de l'Océan Pacifique; ce qui, pour revenir en France, était prendre le chemin des antipodes.

" Conseil ! " criai-je, d'une voix impatiente.

Conseil était mon domestique. Un garçon dévoué, qui m'accompagnait dans tous mes voyages; un brave flamand que j'aimais et qui me le rendait bien; un être phlegmatique par nature, régulier par principe, zélé par habitude, s'étonnant peu des surprises de la vie, très-adroit de ses mains, apte à tout service, et en dépit de son nom, ne donnant jamais de conseils, — même quand on ne lui en demandait pas.

A se frotter aux savants de notre petit monde du Jardin des Plantes, Conseil en était venu à savoir quelque chose. J'avais en lui un spécialiste, très-ferré sur la classification en histoire naturelle, parcourant avec une agilité d'acrobate toute l'échelle des embranchements, des groupes, des classes, des sous-classes, des ordres, des familles, des genres, des sous-genres, des espèces et des variétés. Mais sa science s'arrêtait là. Classer, c'était sa vie, et il n'en savait pas davantage. Très-versé dans la théorie de la classification, peu dans la pratique, il n'eût pas distingué, je crois, un cachalot d'une baleine ! Et cependant, quel brave et digne garçon !

Conseil, jusqu'ici et depuis dix ans, m'avait suivi partout où m'entraînait la science. Jamais une réflexion de lui sur la longueur

ou la fatigue d'un voyage. Nulle objection à boucler sa valise pour un pays quelconque, Chine ou Congo, si éloigné qu'il fût. Il allait là comme ici, sans en demander davantage. D'ailleurs d'une belle santé qui défiait toutes maladies; des muscles solides, mais pas de nerfs, pas l'apparence de nerfs, — au moral, s'entend.

Ce garçon avait trente ans, et son âge était à celui de son maître comme quinze est à vingt. Qu'on m'excuse de dire ainsi que j'avais quarante ans.

Seulement, Conseil avait un défaut. Formaliste enragé, il ne me parlait jamais qu'à la troisième personne, — au point d'en être agaçant.

" Conseil ! " répétai-je, tout en commençant d'une main fébrile mes préparatifs de départ.

Certainement, j'étais sûr de ce garçon si dévoué. D'ordinaire, je ne lui demandais jamais s'il lui convenait ou non de me suivre dans mes voyages; mais cette fois, il s'agissait d'une expédition qui pouvait indéfiniment se prolonger, d'une entreprise hasardeuse, à la poursuite d'un animal capable de couler une frégate comme une coque de noix ! Il y avait là matière à réflexion, même pour l'homme le plus impassible du monde ! Qu'allait dire Conseil ?

" Conseil ! " criai-je une troisième fois.

Conseil parut.

" Monsieur m'appelle ? dit-il en entrant.

— Oui, mon garçon. Prépare-moi, prépare-toi. Nous partons dans deux heures.

— Comme il plaira à monsieur, répondit tranquillement Conseil.

— Pas un instant à perdre. Serre dans ma malle tous mes ustensiles de voyages, des habits, des chemises, des chaussettes, sans compter mais le plus que tu pourras, et hâte-toi !

— Et les collections de monsieur ? fit observer Conseil.

— On s'en occupera plus tard.

— Quoi ! les archiotherium, les hyracotherium, les oréodous, les chéropctamus et autres carcasses de monsieur ?

— On les gardera à l'hôtel.

— Et le babiroussa vivant de monsieur ?

— On le nourrira pendant notre absence. D'ailleurs, je donnerai l'ordre de nous expédier en France notre ménagerie.

— Nous ne retournons pas à Paris ? demanda Conseil.

— Si... certainement... répondis-je évasivement, mais en faisant un crochet.

— Le crochet qui plaira à monsieur.

— Oh ! ce sera peu de chose ! Un chemin un peu moins direct, voilà tout. Nous prenons passage sur l'*Abraham-Lincoln*.

— Comme il conviendra à monsieur, répondit paisiblement Conseil.

— Tu sais, mon ami, il s'agit du monstre... du fameux narwal... Nous allons en purger les mers !... L'auteur d'un ouvrage in-quarto en deux volumes sur les *Mystères des grands fonds sous-marins* ne peut se dispenser d'embarquer avec le commandant Farragut. Mission glorieuse, mais... dangereuse aussi ! On ne sait pas où l'on va ! Ces bêtes-là peuvent être très-capricieuses ! Mais nous irons quand même ! Nous avons un commandant qui n'a pas froid aux yeux !...

— Comme fera monsieur, je ferai, répondit Conseil.

— Et songes-y bien ! car je ne veux rien te cacher. C'est là un de ces voyages dont on ne revient pas toujours !

— Comme il plaira à monsieur.

Un quart d'heure après, nos malles étaient prêtes. Conseil les avait faites en un tour de main, et j'étais sûr que rien ne manquait, car ce garçon classait les chemises et les habits aussi bien que les oiseaux ou les mammifères.

L'ascenseur de l'hôtel nous déposa au grand vestibule de l'entresol. Je descendis les quelques marches qui conduisaient au rez-de-chaussée. Je réglai ma note à ce vaste comptoir toujours assiégé par une foule considérable. Je donnai l'ordre d'expédier sur Paris (France) mes ballots d'animaux empaillés et de plantes desséchées. Je fis ouvrir un crédit suffisant au babiroussa, et Conseil me suivant, je sautai dans une voiture.

Le véhicule à vingt francs la course descendit à Broadway jusqu'à Union-square, suivit Fourth-Avenue jusqu'à sa jonction avec Bowery-street, prit Katrin-street et s'arrêta à la trente-quatrième pier. Là, le Katrin-ferry-boat nous transporta, hommes, chevaux et voiture, à Brooklyn, la grande annexe de New-York, située sur la rive gauche de la rivière de l'Est, et en quelques minutes, nous arrivions au quai

près dug
torrents

Nos

frégate.

Un des

présence

" M

— J

— J

cabine

Je

je me f

L'

sa desti

d'appa

la tens

gnait

vitesse

gigant

L

lités n

qui s'

—

—

berna

J

sur le

J

amar

donc

sans

invr

quel

—

heu

Il fi

—

—

à a

La

ion

Les

et

tai

fai

—

la

ci

m

l'

la

—

du

sa

ai

n

r

i

s

t

—

i

1

près duquel l'*Abraham-Lincoln* vomissait par ses deux cheminées des torrents de fumée noire.

Nos bagages furent immédiatement transportés sur le pont de la frégate. Je me précipitai à bord. Je demandai le commandant Farragut. Un des matelots me conduisit sur la dunette, où je me trouvai en présence d'un officier de bonne mine, qui me tendit la main.

— M. Pierre Aronnax ? me dit-il.

— Lui-même, répondis-je. Le commandant Farragut ?

— En personne. Soyez le bienvenu, monsieur le professeur. Votre cabine vous attend."

Je saluai, et laissant le commandant aux soins de son appareillage, je me fis conduire à la cabine qui m'était destinée.

L'*Abraham-Lincoln* avait été parfaitement choisi et aménagé pour sa destination nouvelle. C'était une frégate de grande marche, munie d'appareils surchauffeurs, qui permettaient de porter à sept atmosphères la tension de sa vapeur. Sous cette pression l'*Abraham-Lincoln* atteignait une vitesse moyenne de dix-huit milles et trois dixièmes à l'heure, vitesse considérable, mais cependant insuffisante pour lutter avec le gigantesque cétacé.

Les aménagements intérieurs de la frégate répondaient à ses qualités nautiques. Je fus très-satisfait de ma cabine, située à l'arrière, qui s'ouvrait sur le carré des officiers.

— Nous serons bien ici, dis-je à Conseil.

— Aussi bien, n'en déplaise à monsieur, répondit Conseil, qu'un bernard-l'hermite dans la coquille d'un buccin.

Je laissai Conseil arrimer convenablement nos malles, et je remontai sur le pont afin de suivre les préparatifs de l'appareillage.

A ce moment, le commandant Farragut faisait larguer les dernières amarres qui retenaient l'*Abraham-Lincoln* à la pier de Brooklyn. Ainsi donc, un quart d'heure de retard, moins même, et la frégate partait sans moi, et je manquais cette expédition extraordinaire, surnaturelle, invraisemblable, dont le récit véridique pourra bien trouver cependant quelques incrédules.

Mais le commandant Farragut ne voulait perdre ni un jour, ni une heure pour rallier les mers dans lesquelles l'animal venait d'être signalé. Il fit venir son ingénieur.

— Sommes-nous en pression ? lui demanda-t-il.

— Oui, monsieur, répondit l'ingénieur.

— "Go ahead," cria le commandant Farragut.

A cet ordre, qui fut transmis à la machine au moyen d'appareils à air comprimé, les mécaniciens firent agir la roue de la mise en train. La vapeur siffla en se précipitant dans les tiroirs entr'ouverts. Les longs pistons horizontaux gémirent et poussèrent les bielles de l'arbre. Les branches de l'hélice battirent les flots avec une rapidité croissante, et l'*Abraham-Lincoln* s'avança majestueusement au milieu d'une centaine de ferry-boats et de tenders chargés de spectateurs, qui lui faisaient cortège.

Les quais de Brooklyn et toute la partie de New-York qui borde la rivière de l'Est étaient couverts de curieux. Trois hurrahs, partis de cinq cent mille poitrines, éclatèrent successivement. Des milliers de mouchoirs s'agitèrent au-dessus de la masse compacte et saluèrent l'*Abraham-Lincoln* jusqu'à son arrivée dans les eaux de l'Hudson, à la pointe de cette presque île allongée qui forme la ville de New-York.

Alors, la frégate, suivant du côté de New-Jersey l'admirable rive droite du fleuve toute chargée de villas, passa entre les forts qui la saluèrent de leurs plus gros canons. L'*Abraham-Lincoln* répondit en amenant et en hissant trois fois le pavillon américain, dont les trente-neuf étoiles resplendissaient à sa corne d'artimon ; puis, modifiant sa marche pour prendre le chenal balisé qui s'arrondit dans la baie intérieure formée par la pointe de Sandy-Hook, il rasa cette langue sablonneuse où quelques milliers de spectateurs l'acclamèrent encore une fois.

Le cortège des boats et des tenders suivait toujours la frégate, et il ne la quitta qu'à la hauteur du light-boat dont les deux feux marquent l'entrée des passes de New-York.

Trois heures sonnaient alors. Le pilote descendit dans son canot, et rejoignit la petite goëlette qui l'attendait sous le vent. Les feux furent poussés ; l'hélice battit plus rapidement les flots ; la frégate longea la côte jaune et basse de Long-Island, et, à huit heures soir, après avoir perdu dans le nord-ouest les feux de Fire-Island, elle courut à toute vapeur sur les sombres eaux de l'Atlantique.

CHAPITRE IV

NED LAND

Le commandant Farragut était un bon marin, digne de la frégate qu'il commandait. Son navire et lui ne faisaient qu'un. Il en était l'âme. Sur la question du cétacé, aucun doute ne s'élevait dans son esprit, et il ne permettait pas que l'existence de l'animal fut discutée à son bord. Il y croyait comme certaines bonnes femmes croient au Léviathan, — par foi, non par raison. Le monstre existait, il en délivrerait les mers, il l'avait juré. C'était une sorte de chevalier de Rhodes, un Dieudonné de Gozon, marchant à la rencontre du serpent qui désolait son île. Ou le commandant Farragut tuerait le narwal, ou le narwal tuerait le commandant Farragut. Pas de milieu.

Les officiers du bord partageaient l'opinion de leur chef. Il fallait les entendre causer, discuter, disputer, calculer les diverses chances d'une rencontre, et observer la vaste étendue de l'Océan. Plus d'un s'imposait un quart volontaire dans les barres de perroquet, qui eût maudit une telle corvée en toute autre circonstance. Tant que le soleil décrivait son arc diurne, la mâture était peuplée de matelots auxquels les planches du pont brûlaient les pieds, et qui n'y pouvaient tenir en place ! Et cependant, l'*Abraham-Lincoln* ne tranchait pas encore de son étrave les eaux suspectes du Pacifique.

Quant à l'équipage, il ne demandait qu'à rencontrer la licorne, à la harponner, à la hisser à bord, à la dépecer. Il surveillait la mer avec une scrupuleuse attention. D'ailleurs, le commandant Farragut parlait d'une certaine somme de deux milles dollars, réservée à quiconque, mousse ou matelot, maître ou officier, signalerait l'animal. Je laisse à penser si les yeux s'exerçaient, à bord de l'*Abraham-Lincoln*.

Pour mon compte, je n'étais pas en reste avec les autres, et je ne laissais à personne ma part d'observations quotidiennes. La frégate aurait eu cent fois raison de s'appeler l'*Argus*. Seul entre tous, Conseil protestait par son indifférence touchant la question qui nous passionnait, et détonait sur l'enthousiasme général du bord.

J'ai dit que le commandant Farragut avait soigneusement pourvu son navire d'appareils propres à pêcher le gigantesque cétacé. Un baleinier n'eût pas été mieux armé. Nous possédions tous les engins connus, depuis le harpon qui se lance à la main, jusqu'aux flèches barbelées des espingolets et aux balles explosibles des carnadières. Sur le gaillard d'avant s'allongeait un canon perfectionné, se chargeant par la culasse, très épais de parois, très étroit d'âme, et dont le modèle allait figurer à l'Exposition universelle de 1867. Ce précieux instrument, d'origine américaine, envoyait, sans se gêner, un projectile conique de quatre kilogrammes à une distance moyenne de seize kilomètres.

Donc, l'*Abraham-Lincoln* ne manquait d'aucun moyen de destruction. Mais il avait mieux encore. Il avait Ned Land, le roi des harponneurs.

Ned Land était un Canadien, d'une habileté de main peu commune et qui ne connaissait pas d'égal dans son périlleux métier. Adresse et sang-froid, audace et ruse, il possédait ces qualités à un degré supérieur, et il fallait être une baleine bien maligne, ou un cachalot singulièrement astucieux pour échapper à son coup de harpon.

Ned Land avait environ quarante ans. C'était un homme de grande taille, — plus de six pieds anglais, — vigoureusement bâti, l'air grave, peu communicatif, violent, parfois, et très rageur quand on le contrariait. Sa personne provoquait l'attention, et surtout la puissance de son regard qui accentuait singulièrement sa physionomie.

Je crois que le commandant Farragut avait sagement fait d'engager cet homme à son bord. Il valait tout l'équipage, à lui seul, pour l'œil et le bras. Je ne saurais le mieux comparer qu'à un télescope puissant qui serait en même temps un canon toujours prêt à partir.

Qui dit Canadien, dit Français, et, si peu communicatif que fut Ned Land, je dois avouer qu'il se prit d'une certaine affection pour moi. Ma nationalité l'attirait sans doute. C'était une occasion pour lui de parler, et pour moi d'entendre cette vieille langue de Rabelais qui est encore en usage dans quelques provinces canadiennes. La famille du harponneur était originaire de Québec, et formait déjà une tribu de hardis pêcheurs à l'époque où cette ville appartenait à la France.

Peu à peu, il prit goût à causer, et j'aimais à entendre le récit de ses aventures dans les mers polaires. Il racontait ses pêches



Tantôt appuyé à la lisse de l'arrière. (Page 7)

et ses combats avec une grande poésie naturelle. Son récit prenait une forme épique, et je croyais écouter quelque Homère canadien, chantant l'Illiade des régions hyperboréennes.

Je dépeins maintenant ce hardi compagnon, tel que je le connais actuellement. C'est que nous sommes devenus de vieux amis, unis de cette inaltérable amitié qui naît et se cimente dans les plus effrayantes conjonctures ! Ah ! brave Ned ! je ne demande qu'à vivre cent ans encore, pour me souvenir plus longtemps de toi !

En maintenant, quelle était l'opinion de Ned Land sur la question du monstre marin ? Je dois avouer qu'il ne croyait guère à la licorne, et que, seul à bord, il ne partageait pas la conviction générale. Il évitait même de traiter ce sujet, sur lequel je crus devoir l'entreprendre un jour.

Par une magnifique soirée du 30 juillet, c'est-à-dire trois semaines après notre départ, la frégate se trouvait à la hauteur du cap Blanc, à trente milles sous le vent, des côtes patagones. Nous avons dépassé le tropique du Capricorne, et le détroit de Magellan s'ouvrait à moins de sept cent milles dans le sud. Avant huit jours, l'*Abraham Lincoln* sillonnait les flots du Pacifique.

Assis sur la dunette, Ned Land et moi, nous causions de choses et d'autres, regardant cette mystérieuse mer dont les profondeurs sont restées jusqu'ici inaccessibles aux regards de l'homme. J'amenai tout naturellement la conversation sur la licorne géante, et j'examinai les diverses chances de succès ou d'insuccès de notre expédition. Puis, voyant que Ned me laissait parler sans trop rien dire, je le poussai plus directement.

— Comment, Ned, lui demandai-je, comment pouvez-vous ne pas être convaincu de l'existence du cétacé que nous poursuivons ? Avez-vous donc des raisons particulières de vous montrer si incrédule ?

Le harponneur me regarda pendant quelques instants avant de répondre, frappa de sa main son large front par un geste qui lui était habituel, ferma les yeux comme pour se recueillir, et dit enfin :

— Peut-être bien, monsieur Aronnax.

— Cependant, Ned, vous, un baleinier de profession, vous qui êtes familiarisé avec les grands mammifères marins, vous, dont l'imagination doit aisément accepter l'hypothèse de cétacés énormes, vous devriez être le dernier à douter en de pareilles circonstances !

— C'est ce qui vous trompe, monsieur le professeur, répondit Ned. Que le vulgaire croie à des comètes extraordinaires qui traversent

l'espace, ou à l'existence de monstres antédiluviens qui peuplent l'intérieur du globe, passe encore, mais ni l'astronome, ni le géologue n'admettent de telles chimères. De même, le baleinier. J'ai poursuivi beaucoup de cétacés, j'en ai harponné un grand nombre, j'en ai tué plusieurs, mais si puissants et si bien armés qu'ils fussent, ni leurs queues, ni leurs défenses n'auraient pu entamer les plaques de tôle d'un steamer.

— Cependant, Ned, on cite des bâtiments que la dent du narwal a traversés de part en part.

— Des navires en bois, c'est possible, répondit le Canadien, et encore, je ne les ai jamais vus. Donc, jusqu'à preuve contraire, je nie que baleines, cachalots ou licornes puissent produire un pareil effet.

— Écoutez-moi, Ned...

Non, monsieur le professeur, non. Tout ce que vous voudrez excepté cela. Un poulpe gigantesque, peut-être ?

— Encore moins, Ned. Le poulpe n'est qu'un mollusque, et ce nom même indique le peu de consistance de ses chairs. Eût-il cinq cents pieds de longueur, le poulpe, qui n'appartient point à l'embranchement des vertébrés, est tout à fait inoffensif pour des navires tels que le *Scotia* ou l'*Abraham-Lincoln*. Il faut donc rejeter au rang des fables les prouesses des Kergkens ou autres monstres de cette espèce.

— Alors, monsieur le naturaliste, reprit Ned Land, d'un ton assez narquois, vous persistez à admettre l'existence d'un énorme cétacé... ?

— Oui, Ned, je vous le répète avec une conviction qui s'appuie sur la logique des faits. Je crois à l'existence d'un mammifère, puissamment organisé, appartenant à l'embranchement des vertébrés, comme les baleines, les cachalots ou les dauphins, et muni d'une défense cornée dont la force de pénétration est extrême.

— Hum ! fit le harponneur, en secouant la tête, de l'air d'un homme qui ne veut pas se laisser convaincre.

— Remarquez, mon digne Canadien, repris-je, que si un tel animal existe, s'il habite les profondeurs de l'Océan, s'il fréquente les couches liquides situées à quelques milles au-dessous de la surface des eaux, il possède nécessairement un organisme dont la solidité défie toute comparaison.

— Et pourquoi cet organisme si puissant ? demanda Ned.

— Parce qu'il faut une force incalculable pour se maintenir dans les couches profondes, et résister à leur pression.

— Vraiment ? dit Ned, qui me regardait en clignant de l'œil.

— Vraiment, et quelques chiffres vous le prouveront sans peine.

— Oh ! les chiffres ! répliqua Ned. On fait ce qu'on veut avec les chiffres !

— En affaires, Ned, mais non en mathématiques. Écoutez-moi. Admettons que la pression d'une atmosphère soit représentée par la pression d'une colonne d'eau, haute de trente-deux pieds. En réalité, la colonne d'eau serait d'une moindre hauteur, puisqu'il s'agit de l'eau de mer dont la densité est supérieure à celle de l'eau douce. Eh bien, quand vous plongez, Ned, autant de fois trente-deux pieds d'eau au-dessus de vous, autant de fois votre corps supporte une pression égale à celle de l'atmosphère, c'est-à-dire de kilogrammes par chaque centimètre carré de sa surface. Il suit de là qu'à trois cent vingt pieds cette pression est de dix atmosphères, de cent atmosphères à trois mille deux cents pieds, et de mille atmosphères à trente-deux mille pieds, soit deux lieues et demie environ. Ce qui équivaut à dire que si vous pouviez atteindre cette profondeur dans l'Océan, chaque centimètre carré de la surface de votre corps subirait une pression de mille kilogrammes. Or, mon brave Ned, savez-vous ce que vous avez de centimètres carrés en surface ?

— Je ne m'en doute pas, monsieur Aronnax.

— Environ dix-sept mille.

— Tant que cela ?

— Et comme en réalité la pression atmosphérique est un peu supérieure au poids d'un kilogramme par centimètre carré, vos dix-sept mille centimètres carrés supportent en ce moment une pression de dix-sept mille cinq cent soixante-huit kilogrammes.

— Sans que je m'en aperçoive ?

— Sans que vous vous en aperceviez. Et si vous n'êtes pas écrasé par une telle pression, c'est que l'air pénètre à l'intérieur de votre corps avec une pression égale. De là un équilibre parfait entre la poussée intérieure et la poussée extérieure, qui se neutralisent, ce qui vous permet de les supporter sans peine. Mais dans l'eau, c'est autre chose.

—Oui, je comprends, répondit Ned, devenu plus attentif, parce que l'eau m'entoure et ne me pénètre pas.

—Précisément, Ned. Ainsi donc, à trente-deux pieds au-dessous de la surface de la mer, vous subiriez une pression de dix-sept mille cinq cent soixante-huit kilogrammes ; à trois cent vingt pieds, dix fois cette pression, soit cent soixante-quinze mille six cent quatre-vingt kilogrammes ; à trois mille deux cents pieds, cent fois cette pression, soit dix-sept cent cinquante-six mille huit cent kilogrammes ; à trente-deux mille pieds, enfin, mille fois cette pression, soit dix-sept millions cinq cent soixante-huit mille kilogrammes ; c'est-à-dire que vous seriez aplati comme si l'on vous retirait des plateaux d'une machine hydrauliques !

—Diable ! fit Ned.

—Eh bien, mon digne harponneur, si des vertébrés, longs de plusieurs centaines de mètres et gros à proportion, se maintiennent à de pareilles profondeurs, eux dont la surface est représentée par des millions de centimètres carrés, c'est par millions de kilogrammes qu'il faut estimer la poussée qu'ils subissent. Calculez alors qu'elle doit être la résistance de leur charpente osseuse et la puissance de leur organisme pour résister à de telles pressions !

—Il faut, répondit Ned Land, qu'ils soient fabriqués en plaques de tôle de huit pouces, comme les frégates cuirassées.

—Comme vous dites, Ned, et songez alors aux ravages que peut produire une pareille masse lancée avec la vitesse d'un express contre la coque d'un navire.

Oui... en effet... peut-être, répondit le Canadien, ébranlé par ces chiffres mais qui ne voulait pas se rendre.

—Eh bien, vous ai-je convaincu ?

—Vous m'avez convaincu d'une chose, monsieur le naturaliste, c'est que si de tels animaux existent au fond des mers ; il faut nécessairement qu'ils soient aussi forts que vous le dites.

—Mais s'ils n'existent pas, entêté harponneur, comment expliquez-vous l'accident arrivé au *Scotia* ?

—C'est peut-être... dit Ned hésitant.

—Allez donc !

—Parce que... ce n'est pas vrai ? répondit le Canadien, en reproduisant sans le savoir une célèbre réponse d'Arago.

Mais cette réponse prouvait l'obstination du harponneur et pas autre chose. Ce jour-là, je ne le poussai pas davantage. L'accident du *Scotia* n'était pas niable. Le trou existait si bien qu'il avait fallu le boucher, et je ne pense pas que l'existence d'un trou puisse se démontrer plus catégoriquement. Or, ce trou ne s'était pas fait tout seul, et puisqu'il n'avait pas été produit par des roches sous-marines ou des engins sous-marins, il était nécessairement dû à l'outil perforant d'un animal.

Or, suivant moi, et pour toutes les raisons précédemment déduites, cet animal appartenait à l'embranchement des vertébrés ; à la classe des mammifères, au groupe des pisciformes, et finalement à l'ordre des cétacés. Quant à la famille dans laquelle il prenait rang, baleine, cachalot ou dauphin, quant au genre dont il faisait partie, quant à l'espèce dans laquelle il convenait de le ranger, c'était une question à élucider ultérieurement. Pour la résoudre, il fallait disséquer ce monstre inconnu ; pour le disséquer, le prendre pour le prendre le harponner, — ce qui était l'affaire de Ned Land, — pour le harponner, le voir, — ce qui était l'affaire de l'équipage, — et pour le voir, le rencontrer, — ce qui était l'affaire du hasard.

CHAPITRE V

A L'AVENTURE !

Le voyage de l'*Abraham-Lincoln*, pendant quelque temps, ne fut marqué par aucun accident. Cependant, une circonstance, se présenta qui mit en relief la merveilleuse habileté de Ned Land, et montra quelle confiance on devait avoir en lui.

Au large des Malouines, le 30 juin, la frégate communique avec des baleiniers américains, et nous apprîmes qu'ils n'avaient eu aucune connaissance du narwal. Mais l'un d'eux, le capitaine du *Monroe*, sachant que Ned Land était embarqué à bord de l'*Abraham-Lincoln*, demanda son aide pour chasser une baleine qui était en vue. Le commandant Farragut, désireux de voir Ned Land à l'œuvre, l'autorisa à

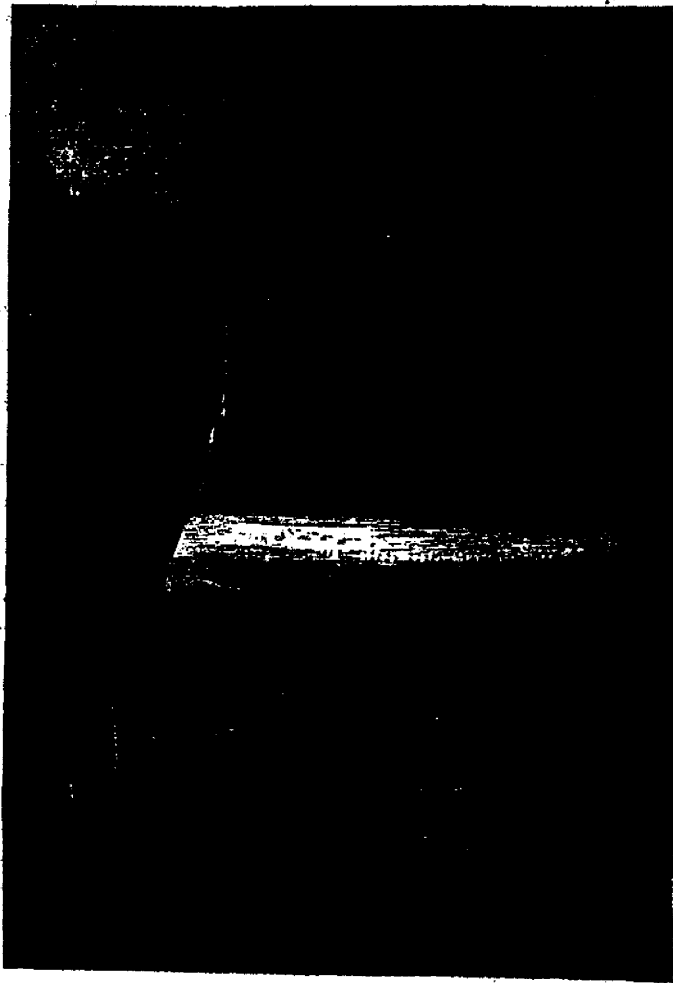
se rendre à bord du *Monroe*. Et le hasard servit si bien notre Canadien, qu'au lieu d'une baleine, il en harponna deux d'un coup double, frappant l'une droit au cœur, et s'emparant de l'autre après une poursuite de quelques minutes !

Décidément, si le monstre a jamais affaire au harpon de Ned Land, je ne parierai pas pour le monstre.

La frégate prolongea la côte sud-est de l'Amérique avec une rapidité prodigieuse. Le 3 juillet, nous étions à l'ouvert du détroit de Magellan, à la hauteur du cap des Vierges. Mais le commandant Farragut ne voulut pas prendre ce sinueux passage, et manœuvra de manière à doubler le cap Horn.

L'équipage lui donna raison à l'unanimité. Et en effet, était-il probable que l'on pût rencontrer le narwal dans ce détroit resserré ? Bon nombre de matelots affirmaient que le monstre n'y pouvait passer, "qu'il était trop gros pour cela !"

Le 6 juillet, vers trois heures du soir, l'*Abraham-Lincoln*, à quinze milles dans le sud, doubla cet flot solitaire, ce roc perdu à l'extrémité du continent américain, auquel des marins hollandais imposèrent le nom de leur ville natale, le cap Horn. La route fut donnée vers le nord-ouest, et le lendemain, l'hélice de la frégate battit enfin les eaux du Pacifique.



Le monstre immergé à quelques toises. (Page 9)

"Ouvre l'œil ! ouvre l'œil !" répétaient les matelots de l'*Abraham-Lincoln*.

Et ils l'ouvraient démesurément. Les yeux et les lunettes, un peu éblouis, il est vrai, par la perspective des deux mille dollars, ne restèrent pas un instant au repos. Jour et nuit, on observait la surface de l'Océan, et les nyctalopes, dont la faculté de voir dans l'obscurité accroissait les chances de cinquante pour cent, avaient beau jeu pour gagner la prime.

Moi, que l'appât de l'argent n'attirait guère, je n'étais pourtant pas le moins attentif du bord. Ne donnant que quelques minutes aux repas, quelques heures au sommeil, indifférent au soleil ou à la pluie, je ne quittais plus le pont du navire. Tantôt penché sur les bastingages du gaillard d'avant, tantôt appuyé à la lisse de l'arrière, je dévorais d'un œil avide le cotonneux sillage qui blanchissait la mer jusqu'à perte de vue ! Et que de fois j'ai partagé l'émotion de l'état major, de l'équipage, lorsque quelque capricieuse baleine élevait son dos noirâtre au-dessus des flots. Le pont de la frégate se peuplait en un instant. Les capots vomissaient un torrent de matelots et d'officiers. Chacun, la poitrine haletante, l'œil trouble, observait la marche du cétacé. Je

regardais, je regardais à en user ma rétine, à en devenir aveugle, tandis que Conseil, toujours flegmatique, me répétait d'un ton calme :

“ Si monsieur voulait avoir la bonté de moins écarquiller ses yeux, monsieur verrait bien davantage ! ”

Mais, vaine émotion ! L'*Abraham-Lincoln* modifiait sa route, courait sur l'animal signalé, simple baleine du cachetot vulgaire, qui disparaissait bientôt au milieu d'un concert d'imprécations !

Cependant, le temps restait favorable. Le voyage s'accomplissait dans les meilleures conditions. C'était alors la mauvaise saison australe, car le juillet de cette zone correspond à notre janvier d'Europe ; mais la mer se maintenait belle, et se laissait facilement observer dans un vaste périmètre.

Ned Land montrait toujours la plus tenace incrédulité ; il affectait même de ne pas examiner la surface des flots en dehors de son temps de bordée, — du moins quand aucune baleine n'était en vue. Et pourtant sa merveilleuse puissance de vision aurait rendu de grands services. Mais, huit heures sur douze, cet entêté Canadien lisait ou dormait dans sa cabine. Cent fois, je lui reprochai son indifférence.

“ Bah ! répondait-il, il n'y a rien, monsieur Aronnax, et, y eût-il quelque animal, quelle chance avons-nous de l'apercevoir ? Est-ce que nous ne courons pas à l'aventure ? On a revu, dit-on, cette bête introuvable dans les hautes mers du Pacifique ; je veux bien l'admettre ; mais deux mois déjà se sont écoulés depuis cette rencontre, et à s'en rapporter au tempérament de votre narwal, il n'aime point à moisir longtemps dans les mêmes parages ! Il est doué d'une prodigieuse facilité de déplacement. Or, vous le savez mieux que moi, monsieur le professeur, la nature ne fait rien à contre-sens, et elle ne donnerait pas à un animal lent de sa nature la faculté de se mouvoir rapidement, s'il n'avait pas besoin de s'en servir. Donc, si la bête existe, elle est déjà loin ! ”

A cela, je ne savais que répondre. Evidemment, nous marchions en aveugles. Mais le moyen de procéder autrement ? Aussi, nos chances étaient-elles fort limitées. Cependant, personne ne doutait encore du succès, et pas un matelot du bord n'eût parié contre le narwal et contre sa prochaine apparition.

Le 20 juillet, le tropique du Capricorne fut coupé par 105° de longitude, et le 27 du même mois, nous franchissions l'équateur sur le cent dixième méridien. Ce relèvement fait, la frégate prit une direction plus décidée vers l'ouest, et s'engagea dans les mers centrales du Pacifique. Le commandant Farragut pensait avec raison, qu'il valait mieux fréquenter les eaux profondes, et s'éloigner des continents ou des îles dont l'animal avait toujours paru éviter l'approche, “ sans doute parce qu'il n'y avait pas assez d'eau pour lui ! ” disait le maître d'équipage. La frégate passa donc au large des Pomotoux, des Marquises, des Sandwich, coupa le tropique du Cancer par 132° de longitude, et se dirigea vers les mers de Chine.

Nous étions enfin sur le théâtre des derniers ébats du monstre ! Et, pour tout dire, on ne vivait plus à bord. Les cœurs palpaient effroyablement, et se préparaient pour l'avenir d'incurables anévrismes. L'équipage entier subissait une surexcitation nerveuse, dont je ne saurais donner l'idée. On ne mangeait pas, on ne dormait plus. Vingt fois par jour, une erreur d'appréciation, une illusion d'optique de quelque matelot perché sur les barres, causaient d'intolérables soulèvements, et ces émotions, vingt fois répétées, nous maintenaient dans un état d'éréthisme trop violent pour ne pas amener une réaction prochaine.

Et en effet, la réaction ne tarda pas se produire. Pendant trois mois, trois mois dont chaque jour durait un siècle ! L'*Abraham-Lincoln*, sillonna toutes les mers septentrionales du Pacifique, courant aux baleines signalées, faisant de brusques écarts de route, virant subitement d'un bord sur l'autre, s'arrêtant soudain, forçant ou renversant sa vapeur, coup sur coup, au risque de déniveler sa machine, et il ne laissa pas un point inexploré des rivages du Japon à la côte américaine. Et rien ! rien que l'immensité des flots déserts ! rien qui ressemblât à un narwal gigantesque, ni à un flot sous-marin, ni à une épave de naufrage, ni à un écueil fuyant, ni à quoi que ce fût de surnaturel !

La réaction se fit donc. Le découragement s'empara d'abord des esprits, et ouvrit une brèche à l'incrédulité. Un nouveau sentiment se produisit à bord, qui se composait de trois dixièmes de honte contre sept dixièmes de fureur. On était “ tout bête ” de s'être laissé prendre à une chimère, et si furieux ! Les montagnes d'arguments entassés depuis un an s'écroulèrent à la fois, et chacun ne songea plus

qu'à se rattraper aux heures de repas ou de sommeil du temps qu'il avait si sottement sacrifié.

Avec la mobilité naturelle à l'esprit humain, d'un excès on se jeta dans un autre. Les plus chauds partisans de l'entreprise devinrent fatalement ses plus ardents détracteurs. La réaction monta des fonds du navire, du poste des soutiers jusqu'au carré de l'état-major, et certainement, sans un entêtement très-particulier du commandant Farragut, la frégate eût définitivement remis le cap au sud.

Cependant, cette recherche inutile ne pouvait se prolonger plus longtemps. L'*Abraham-Lincoln* n'avait rien à se reprocher, ayant tout fait pour réussir. Jamais équipage d'un bâtiment de la marine américaine ne montra plus de patience et plus de zèle ; son insuccès ne saurait lui être imputé ; il ne restait plus qu'à revenir.

Une représentation de ce sens fut faite au commandant. Le commandant tint bon. Les matelots ne cachèrent point leur mécontentement, et le service en souffrit. Je ne veux pas dire qu'il y eut révolte à bord, mais après une raisonnable période d'obstination, le commandant Farragut, comme autrefois Colomb, demanda trois jours de patience. Si dans le délai de trois jours, le monstre n'avait pas paru, l'homme de barre donnerait trois tours de roue, et l'*Abraham-Lincoln* ferait route vers les mers européennes.

Cette promesse fut faite le 2 novembre. Elle eut tout d'abord pour résultat de ranimer les défaillances de l'équipage. L'Océan fut observé avec une nouvelle attention. Chacun voulait lui jeter ce dernier coup d'œil dans lequel se résume tout le souvenir. Les lunettes fonctionnèrent avec une activité fiévreuse. C'était un suprême défi porté au narwal géant, et celui-ci ne pouvait raisonnablement se dispenser de répondre à cette sommation “ à comparaître ! ”

Deux jours se passèrent. L'*Abraham-Lincoln* se tenait sous petite vapeur. On employait mille moyens pour éveiller l'attention ou stimuler l'apathie de l'animal, au cas où il se fût rencontré dans ces parages. D'énormes quartiers de lard furent mis à la traîne, — pour la plus grande satisfaction des requins, je dois le dire. Les embarcations rayonnèrent dans toutes les directions autour de l'*Abraham-Lincoln*, pendant qu'il mettait en panne, et ne laissèrent pas un point de mer inexploré. Mais le soir du 4 novembre arriva sans que se fût dévoilé ce mystère sous-marin.

Le lendemain, 5 novembre, à midi, expirait le délai de rigueur. Après le point, le commandant Farragut, fidèle à sa promesse, devait donner la route au sud-est, et abandonner définitivement les régions septentrionales du Pacifique.

La frégate se trouvait alors par 51° 15' de latitude nord et par 136° 42' de longitude est. Les terres du Japon nous restaient à moins de deux cents milles sous le vent. La nuit approchait. On venait de piquer huit heures. De gros nuages voilaient le disque de la lune, alors dans son premier quartier. La mer ondulait paisiblement sous l'étrave de la frégate.

En ce moment, j'étais appuyé à l'avant, sur le bastingage de tribord. Conseil, posté près de moi, regardait devant lui. L'équipage, juché dans les haubans, examinait l'horizon qui se rétrécissait et s'obscurcissait peu à peu. Les officiers, armés de leur lorgnette de nuit, fouillaient l'obscurité croissante. Parfois le sombre Océan étincelait sous un rayon que la lune dardait entre la frange de deux nuages. Puis, toute trace lumineuse s'évanouissait dans les ténèbres.

En observant Conseil, je constatai que ce brave garçon subissait tant soit peu l'influence générale. Du moins, je le crus ainsi. Peut-être, et pour la première fois, ses nerfs vibraient-ils sous l'action d'un sentiment de curiosité.

“ Allons, Conseil, lui dis-je, voilà une dernière occasion d'empocher deux mille dollars.

— Que monsieur me permette de le lui dire, répondit Conseil, je n'ai jamais compté sur cette prime, et le gouvernement de l'Union pouvait promettre cent mille dollars, il n'en aurait pas été plus pauvre.

— Tu as raison, Conseil. C'est une sotte affaire, après tout, et dans laquelle nous nous sommes lancés trop légèrement. Que de temps perdu, que d'émotions inutiles ! Depuis six mois déjà, nous serions rentrés en France.

— Dans le petit appartement de monsieur, répliqua Conseil, dans le Muséum de monsieur ! Et j'aurais déjà classé les fossiles de monsieur ! Et la barbe de monsieur serait installée dans sa cage du Jardin des Plantes et il attirerait tous les curieux de la capitale !

—Comme tu dis, Conseil, et sans compter, j'imagine, que l'on se moquera de nous !

—Effectivement, répondit tranquillement Conseil, je pense que l'on se moquera de monsieur. Et, faut-il le dire... ?

—Il faut le dire, Conseil.

—Eh bien, monsieur n'aura que ce qu'il mérite !

—Vraiment !

—Quand on a l'honneur d'être un savant comme monsieur, on ne s'expose pas..."

Conseil ne put achever son compliment. Au milieu du silence général, une voix venait de se faire entendre. C'était la voix de Ned Land, et Ned Land s'écriait :

"Ohé ! la chose en question, sous le vent, par le travers à nous !"

A ce cri, l'équipage entier se précipita vers le harponneur, commandant, officiers, maîtres, matelots, mousses, jusqu'aux ingénieurs qui quittèrent leur machine, jusqu'aux chauffeurs qui abandonnèrent leurs fourneaux. L'ordre de stopper avait été donné, et la frégate ne courait plus que sur son erre.

L'obscurité était profonde alors, et quelque bons que fussent les yeux du Canadien, je me demandais comment il avait vu et ce qu'il avait pu voir. Mon cœur battait à se rompre.

Mais Ned Land ne s'était pas trompé, et tous, nous aperçûmes l'objet qu'il indiquait de la main.

A deux encablures de l'*Abraham-Lincoln* et de sa hanche de tribord, la mer semblait être illuminée par dessous. Ce n'était point un simple phénomène de phosphorescence, et l'on ne pouvait s'y tromper. Le monstre immergé à quelques toises de la surface des eaux, projetait cet éclat très intense, mais inexplicable, que mentionnaient les rapports de plusieurs capitaines. Cette magnifique irradiation devait être produite par un agent d'une grande puissance éclairante. La partie lumineuse décrivait sur la mer un immense ovale très allongé, au centre duquel se condensait un foyer ardent dont l'insoutenable éclat s'éteignait par dégradations successives.

"Ce n'est qu'une agglomération de molécules phosphorescentes," s'écria l'un des officiers.

—Non, monsieur, répliquai-je avec conviction. Jamais les pholades ou les salpes ne produisent une si puissante lumière. Cet éclat est de nature essentiellement électrique... D'ailleurs, voyez, voyez ! il se déplace ! il se meut en avant, en arrière ! il s'élançe sur nous !"

Un cri général s'éleva de la frégate.

"Silence ! dit le commandant Ferragut. La barre au vent, toute ! Machine en arrière !"

Les matelots se précipitèrent à la barre, les ingénieurs à leur machine. La vapeur fut immédiatement renversée, et l'*Abraham-Lincoln*, abattant sur babord, décrivit un demi-cercle.

"La barre droite ! Machine en avant !" cria le commandant Ferragut.

Ces ordres furent exécutés, et la frégate s'éloigna rapidement du foyer lumineux.

Je me trompe. Elle voulut s'éloigner, mais le surnaturel animal se rapprocha avec une vitesse double de la sienne.

Nous étions haletants. La stupéfaction, bien plus que la crainte, nous tenait muets et immobiles. L'animal nous gagnait en se jouant. Il fit le tour de la frégate qui filait alors quatorze nœuds, et l'enveloppa de ses nappes électriques comme d'une poussière lumineuse. Puis il s'éloigna de deux ou trois milles, laissant une traînée phosphorescente comparable aux tourbillons de vapeur que jette en arrière la locomotive d'un express. Tout d'un coup, des obscures limites de l'horizon, où il alla prendre son élan, le monstre fonça subitement vers l'*Abraham-Lincoln* avec une effrayante rapidité, s'arrêta brusquement à vingt pieds de ses précintes, s'éteignit,—non pas en s'abîmant sous les eaux, puisque son éclat ne subit aucune dégradation,—mais soudainement et comme si la source de cette brillante effluve se fût subitement tarie ! Puis, il apparut de l'autre côté du navire, soit qu'il l'eut tourné, soit qu'il eut glissé sous sa coque. A chaque instant, une collision pouvait se produire, qui nous eût été fatale.

Cependant, je m'étonnais des manœuvres de la frégate. Elle fuyait et n'attaquait pas. Elle était poursuivie, elle qui devait poursuivre, et j'en fis l'observation au commandant Ferragut. Sa figure, d'ordinaire si impassible, était empreinte d'un indéfinissable étonnement.

"Monsieur Aronnax, me répondit-il, je ne sais à quel être formidable j'ai affaire, et je ne veux pas risquer imprudemment ma frégate

au milieu de cette obscurité. D'ailleurs comment attaquer l'inconnu, comment s'en défendre ? Attendons le jour et les rôles changeront.

—Vous n'avez plus de doute, commandant, sur la nature de l'animal ?

—Non, monsieur, c'est évidemment un narwal gigantesque, mais aussi un narwal électrique.

—Peut-être, ajoutai-je, ne peut-on pas plus l'approcher qu'une gymnote ou une torpille !

—En effet, répondit le commandant, et s'il possède en lui une puissance foudroyante, c'est à coup sûr le plus terrible animal qui soit sorti de la main du Créateur. C'est pourquoi, monsieur, je me tiendrai sur mes gardes.

Tout l'équipage resta sur pied pendant la nuit. Personne ne songea à dormir. L'*Abraham-Lincoln*, ne pouvant lutter de vitesse, avait modéré sa marche et se tenait sous petite vapeur. De son côté, le narwal, imitant la frégate, se laissait bercer au gré des lames, et semblait décidé à ne point abandonner le théâtre de la lutte.

Vers minuit, cependant, il disparut,—ou, pour employer une expression plus juste, "il s'éteignit" comme un gros ver luisant. Avait-il fui ? il fallait le craindre, non pas l'espérer. Mais à une heure moins sept minutes du matin, un sifflement assourdissant se fit entendre, semblable à celui que produit une colonne d'eau, chassée avec une extrême violence.

Le commandant Ferragut, Ned Land et moi, nous étions alors sur la dunette, jetant d'av, des regards à travers les profondes ténèbres.

—Ned Land, demanda le commandant, vous avez souvent entendu rugir des baleines ?

—Souvent, monsieur, mais jamais de pareilles baleines dont la vue m'a rapporté deux mille dollars.

—En effet, vous avez droit à la prime. Mais, dites-moi, ce bruit n'est-il pas celui que font les cétacés rejetant l'eau par leurs évents ?

—Le même bruit, monsieur, mais celui-ci est incomparablement plus fort. Aussi, ne peut-on s'y tromper. C'est bien un cétacé qui se tient là dans nos eaux. Avec votre permission, monsieur, ajouta le harponneur, nous lui dirons deux mots demain au lever du jour.

—S'il est d'humeur à vous entendre, maître Land, répondis-je d'un ton peu convaincu.

—Que je l'approche à quatre longueurs de harpon, riposta le Canadien, et il faudra bien qu'il m'écoute !

—Mais pour l'approcher, reprit le commandant, je devrai mettre une baleinière à votre disposition ?

—Sans doute, monsieur.

—Ce sera jouer la vie de mes hommes ?

—Et la mienne ! répondit simplement le harponneur.

Vers deux heures du matin, le foyer lumineux reparut, non moins intense, à cinq milles au vent de l'*Abraham-Lincoln*. Malgré la distance, malgré le bruit du vent et de la mer, on entendait distinctement les formidables battements de queue de l'animal, et jusqu'à sa respiration haletante. Il semblait qu'au moment où l'énorme narwal venait respirer à la surface de l'océan, l'air s'engouffrait dans ses poumons, comme fait la vapeur dans les vastes cylindres d'une machine de deux mille chevaux.

"Hum ! pensai-je, une baleine qui aurait la force d'un régiment de cavalerie, ce serait une jolie baleine !"

On resta sur le qui-vive jusqu'au jour, et l'on se prépara au combat. Les engins de pêche furent disposés le long des bastingages. Le second fit charger ces espingoles qui lancent un harpon à une distance d'un mille, et de longues canardières à balles explosives dont la blessure est mortelle, même aux plus puissants animaux. Ned Land s'était contenté d'affûter son harpon, arme terrible dans sa main.

A six heures, l'aube commença à poindre, et avec les premières lueurs de l'aurore disparut l'éclat électrique du narwal. A sept heures, le jour était suffisamment fait, mais une brume matinale très épaisse rétrécissait l'horizon, et les meilleures lorgnettes ne pouvaient la percer. De là, désappointement et colère.

Je me hissai jusqu'aux barres d'artimon. Quelques officiers étaient déjà perchés à la tête des mâts.

A huit heures, la brume roula lourdement sur les flots, et ses grosses volutes se levèrent peu à peu. L'horizon s'élargissait et se purifiait à la fois.

Soudain, et comme la veille, la voix de Ned Land se fit entendre.

"La chose en question, par babord derrière !" cria le harponneur. Tous les regards se dirigèrent vers le point indiqué.

Là, à un mille et demi de la frégate, un long corps noirâtre émergeait d'un mètre au-dessus des flots. Sa queue, violemment agitée, produisait un remous considérable. Jamais appareil caudal ne battit la mer avec une telle puissance. Un immense sillage, d'une blancheur éclatante, marquait le passage de l'animal et décrivait une courbe allongée.

La frégate s'approcha du cétacé. Je l'examinai en toute liberté d'esprit. Les rapports du *Shannon* et de l'*Helvetia* avaient un peu exagéré ses dimensions, et j'estimai sa longueur à deux cent cinquante pieds seulement. Quant à sa grosseur, je ne pouvais que difficilement l'apprécier ; mais, en somme, l'animal me parut admirablement proportionné dans les trois dimensions.

Pendant que j'observais cet être phénoménal, deux jets de vapeur et d'eau s'élançèrent sur ses évents, et montèrent à une hauteur de quarante mètres, ce qui me fixa sur son mode de respiration. J'en conclus définitivement qu'il appartenait à l'embranchement des vertébrés, classe des mammifères, sous-classe des monodelphiens, groupe des pisciformes, ordre des cétacés, famille. Ici, je ne pouvais encore me prononcer. L'ordre des cétacés comprend trois familles : les baleines, les cachalots et les dauphins, et c'est dans cette dernière que sont rangés les narwals. Chacune de ces familles se divise en plusieurs genres, chaque genre en espèces, chaque espèce en variétés. Variété, espèce, genre et famille ne manquaient encore, mais je ne doutais pas de compléter ma classification avec l'aide du ciel et du commandant Farragut.

L'équipage attendait impatiemment les ordres de son chef. Celui-ci après avoir attentivement observé l'animal, fit appeler l'ingénieur. L'ingénieur accourut.

— Monsieur, dit le commandant, vous avez de la pression ?

— Oui, monsieur, répondit l'ingénieur.

— Bien, Forcez vos feux, et à toute vapeur !

Trois hurrahs accueillirent cet ordre. L'heure de la lutte avait sonné. Quelques instants après, les deux cheminées de la frégate vomissaient des torrents de fumée noire, et le pont frémissait sous le tremblement des chaudières.

L'*Abraham-Lincoln*, chassé en avant par sa puissante hélice, se dirigea droit sur l'animal. Celui-ci le laissa indifféremment s'approcher à une demi-encablure ; puis, dédaignant de plonger, il prit une petite allure de fuite, et se contenta de maintenir sa distance.

Cette poursuite se prolongea pendant trois quart d'heure environ, sans que la frégate gagnât deux toises sur le cétacé. Il était donc évident qu'à marcher ainsi, on ne l'atteindrait jamais.

Le commandant Farragut tordait avec rage l'épaisse touffe de poils qui frissonnait sous son menton.

— Ned Land ! cria-t-il.

Le Canadien vint à l'ordre.

— Eh bien, maître Land, demanda le commandant, me conseillez-vous encore de mettre mes embarcations à la mer ?

— Non, monsieur, répondit Ned Land, car cette bête-là ne se laissera prendre que si elle le veut bien.

— Que faire alors ?

— Forcer de vapeur si vous le pouvez, monsieur. Pour moi, avec votre permission, s'entend, je vais m'installer sur les roues-barbes de beaupré, et si nous arrivons à longueur de harpon, je harponne.

— Allez, Ned, répondit le commandant Farragut. Ingénieur, cria-t-il, faites monter la pression !

Ned Land se rendit à son poste. Les feux furent plus activement poussés ; l'hélice donna quarante-trois tours à la minute, et la vapeur fusa par les soupapes. Le loth jeté, on constata que l'*Abraham-Lincoln* marchait à raison de dix-huit milles cinq dixièmes à l'heure.

Mais le maudit animal filait aussi avec une vitesse de dix-huit milles cinq dixièmes.

Pendant une heure encore, la frégate se maintint sous cette allure, sans gagner une toise ! C'était humiliant pour l'un des plus rapides marcheurs de la marine américaine. Une sourde colère courait parmi l'équipage. Les matelots injuriaient le monstre, qui, d'ailleurs, dédaignait de leur répondre. Le commandant Farragut ne se contentait plus de tordre sa barbiche, il la mordait.

L'ingénieur fut encore une fois appelé.

— Vous avez atteint votre maximum de pression ? lui demanda le commandant.

— Oui, monsieur, répondit l'ingénieur.

— Et vos soupapes sont chargées ?

— A six atmosphères et demie.

— Chargez-les à dix atmosphères !

Voilà un ordre américain s'il en fut. On n'eût pas mieux fait sur le Mississippi pour distancer "une concurrence" !

— Conseil, dis-je à mon brave serviteur qui se trouvait près de moi, sais-tu bien que nous allons probablement sauter ?

— Comme il plaira à monsieur, répondit Conseil.

Eh bien ! je l'avouerai, cette chance, il ne me déplaisait pas de la risquer.

Les soupapes furent chargées. Le charbon s'engouffra dans les fourneaux. Les ventilateurs envoyèrent des torrents d'air sur les brasiers. La rapidité de l'*Abraham-Lincoln* s'accrut. Ses mâts tremblaient jusque dans leur emplantures, et les tourbillons de fumée pouvaient à peine trouver passage par les cheminées trop étroites.

On jeta le loch une seconde fois.

— Eh bien ! timonier ? demanda le commandant Farragut.

— Dix-neuf milles trois dixièmes, monsieur.

— Forcez les feux !

L'ingénieur obéit. Le manomètre marqua dix atmosphères. Mais le cétacé "chauffa" lui aussi, sans doute, car sans se gêner, il fila ses dix-neuf miller et trois-dixièmes.

Quel poursuite ! Non, je ne puis décrire l'émotion qui faisait vibrer tout mon être. Ned Land se tenait à son poste, le harpon à la main. Plusieurs fois, l'animal se laissa approcher.

— Nous le gagnons ! nous le gagnons ! s'écriait le Canadien.

Puis, au moment où il se disposait à frapper, le cétacé se déroba avec une rapidité que je ne puis estimer à moins de trente milles à l'heure. Et même, pendant notre maximum de vitesse, ne se permit-il pas de narguer la frégate en en faisant le tour ! Un cri de fureur s'échappa de toutes les poitrines !

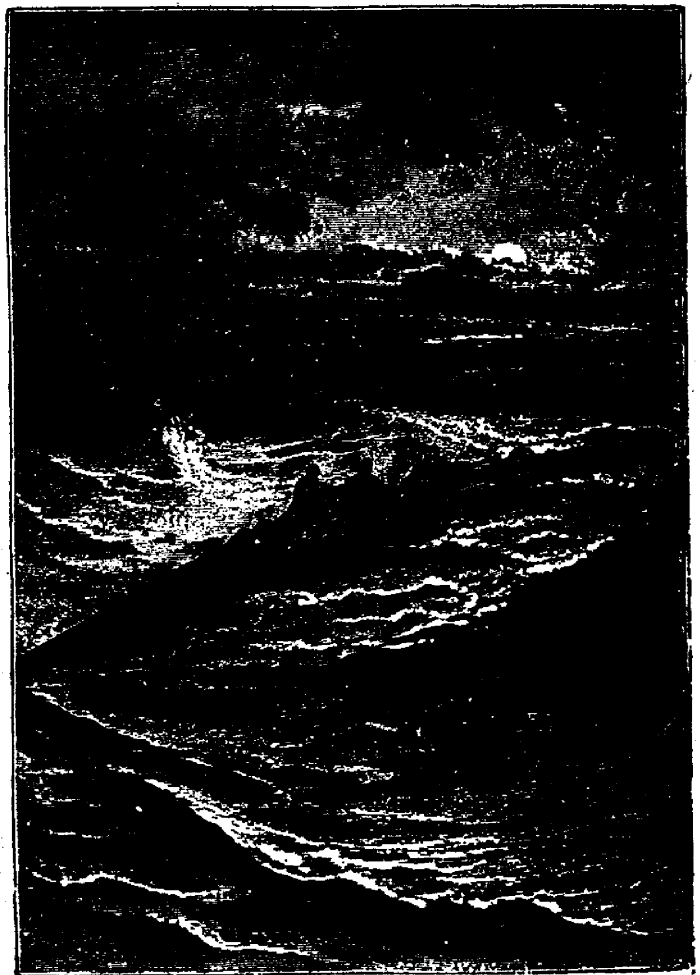
A midi, nous n'étions pas plus avancé qu'à huit heures du matin.

Le commandant Farragut se décida alors à employer des moyens plus directs.

— Ah ! dit-il, cet animal-là va plus vite que l'*Abraham-Lincoln* !

Eh bien ! nous allons voir s'il distancera ses boulets coniques. Maître, des hommes à la pièce de l'avant !

Le canon de gaillard fut immédiatement chargé et braqué. Le coup partit, mais le boulet passa à quelques pieds au-dessus du cétacé, qui se tenait à un demi mille.



Nous étions sur le dos d'un bateau sous-marin. (Page 12)

“ A un autre plus adroit ! cria le commandant, et cinq cent dollars à qui percera cette infernale bête ! ”

Un vieux canonier à barbe grise, — que je vois encore, — l'œil calme, la physionomie froide, s'approcha de sa pièce, la mit en position et visa longtemps. Une forte détonation éclata, à laquelle se mêlèrent les hurrahs de l'équipage.

Le boulet atteignit son but, il frappa l'animal, mais non pas normalement, et glissant sur sa surface arrondie, il alla se perdre à deux milles en mer.

“ Ah ça ! dit le vieux canonier, rageant, ce gueux-là est donc blindé avec des plaques de six pouces ! ”

— Malédiction ! ” s'écria le commandant Farragut.

La chasse recommença, et le commandant Farragut, se penchant vers moi, me dit :

“ Je poursuivrai l'animal jusqu'à ce que ma frégate éclate ! ”

— Oui, répondis-je, et vous aurez raison ! ”

On pouvait espérer que l'animal s'épuiserait, et qu'il ne serait pas indifférent à la fatigue comme une machine à vapeur. Mais il n'en fut rien. Les heures s'écoulèrent, sans qu'il donnât aucun signe d'épuisement.

Cependant, il faut dire à la louange de l'*Abraham-Lincoln* qu'il lutta avec une infatigable tenacité. Je n'estime pas à moins de cinq cents kilomètres la distance qu'il parcourut pendant cette malencontreuse journée du 6 novembre ! Mais la nuit vint et enveloppa de ses ombres le houleux océan.

En ce moment, je crus que notre expédition était terminée, et que nous ne reverrions plus jamais le fantastique animal. Je me trompais.

A dix heures cinquante minutes du soir, la clarté électrique réapparut, à trois milles au vent de la frégate, aussi pure, aussi intense que pendant la nuit dernière.

Le narwal semblait immobile. Peut-être, fatigué de la journée, dormait-il, se laissant aller à l'ondulation des lames ? Il y avait là une chance dont le commandant Farragut résolut de profiter.

Il donna ses ordres. L'*Abraham-Lincoln* fut tenu sous petite vapeur, et s'avança prudemment pour ne pas éveiller son adversaire. Il n'est pas rare de rencontrer en plein océan des baleines profondément endormies que l'on attaque alors avec succès, et Ned Land en avait harponné plus d'une pendant son sommeil. Le Canadien alla reprendre son poste dans les sous-barbes du beaupré.

La frégate s'approcha sans bruit, stoppa à deux encablures de l'animal, et courut sur son erre. On ne respirait plus à bord. Un silence profond régnait sur le pont. Notés n'étions pas à cent pieds du foyer ardent, dont l'éclat grandissait et épanouissait nos yeux.

En ce moment, penché sur la lisse du gaillard d'avant, je voyais au-dessous de moi Ned Land, accroché d'une main à la martingale, de l'autre brandissant son terrible harpon. Vingt pieds à peine le séparaient de l'animal immobile.

Tout d'un coup, son bras se détendit violemment, et le harpon fut lancé. J'entendis le choc sonore de l'arme, qui semblait avoir heurté un corps dur.

La clarté électrique s'éteignit soudain, et deux énormes trombes d'eau s'abattirent sur le pont de la frégate, courant comme un torrent de l'avant à l'arrière, renversant les hommes, brisant les saisines des rômes.

Un choc effroyable se produisit, et, lancé par-dessus la lisse, sans avoir le temps de me retenir, je fus précipité à la mer.

CHAPITRE VII

UNE BALEINE D'ESPÈCE INCONNUE

Bien que j'eusse été surpris par cette chute inattendue, je n'en conservai pas moins une impression très nette de mes sensations.

Je fus d'abord entraîné à une profondeur de vingt pieds environ. Mais, bon nageur, sans prétendre égaler Byron et Edgar Poe, qui furent des maîtres, et ce plongeon ne me fit point perdre la tête. Deux vigoureux coups de talons me ramenèrent à la surface de la mer.

Mon premier soin fut de chercher des yeux la frégate. L'équipage était-il aperçu de ma disparition ? L'*Abraham-Lincoln* avait-il viré à bord ? Le commandant Farragut mettait-il une embarcation à la mer ? Devais-je espérer d'être sauvé ?

Les ténèbres étaient profondes. J'entrevis une masse noire qui disparaissait vers l'est, et dont les feux de position s'éteignirent dans l'éloignement. C'était la frégate. Je me sentis perdu.

“ A moi ! à moi ! ” criai-je, en nageant vers l'*Abraham-Lincoln* d'un bras désespéré.

Mes vêtements m'embarrassaient, l'eau les collait à mon corps, ils paralysaient mes mouvements. Je coulais ! je suffoquais !...

“ A moi ! ”

Ce fut le dernier cri que je jetai. Ma bouche s'emplit d'eau. Je me débattis, entraîné dans l'abîme...

Soudain, mes habits furent saisis par une main vigoureuse, je me sentis violemment ramené à la surface de la mer, et j'entendis, ouf ! j'entendis ces paroles prononcées à mon oreille :

“ Si monsieur veut avoir l'extrême obligeance de s'appuyer sur mon épaule, monsieur nagera beaucoup plus à son aise. ”

Je saisis d'une main le bras de mon fidèle Conseil.

“ Toi ! dis-je, toi ! ”

— Moi-même, répondit Conseil, et aux ordres de monsieur.

— Et ce choc t'a précipité en même temps que moi à la mer ?

— Nullement. Mais étant au service de monsieur, j'ai suivi monsieur ! ”

Le digne garçon trouvait cela tout naturel !

“ Et la frégate ? demandai-je. ”

— La frégate ! répondit Conseil en se retournant sur le dos, je crois que monsieur fera bien de ne pas trop compter sur elle !

— Tu dis ?

— Je dis qu'au moment où je me précipitai à la mer, j'entendis les hommes de barre s'écrier : “ L'hélice et le gouvernail sont brisés... ”

— Brisés ?

— Oui ! brisés par la dent du monstre. C'est la seule avarie, je pense, que l'*Abraham-Lincoln* ait éprouvée. Mais, circonstance fâcheuse pour nous, il ne gouverne plus.

— Alors, nous sommes perdus !

— Peut-être, répondit tranquillement Conseil. Cependant, nous avons encore quelques heures devant nous, et en quelques heures, on fait bien des choses ! ”

L'imperturbable sang-froid de Conseil me remonta. Je nageai plus vigoureusement ; mais, gêné par mes vêtements qui me serraient comme une chappe de plomb, j'éprouvais une extrême difficulté à me soutenir. Conseil s'en aperçut.

“ Que monsieur me permette de lui faire une incision, ” dit-il.

Et glissant un couteau ouvert sous mes habits, il les fendit de haut en bas d'un coup rapide. Puis, il m'en débarrassa lestement, tandis que je nageais pour tous deux.

A mon tour, je rendis le même service à Conseil et nous continuâmes de “ naviguer ” l'un près de l'autre.

Cependant, la situation n'en était pas moins terrible. Peut-être notre disparition n'avait-elle pas été remarquée, et l'eût-elle été, la frégate ne pouvait revenir sous le vent à nous, étant démontée de son gouvernail. Il ne fallait donc compter que sur ses embarcations.

Conseil raisonna froidement dans cette hypothèse et fit son plan en conséquence. Etonnante nature ! ce phlegmatique garçon était là comme chez lui !

Il fut donc décidé que notre seule chance de salut étant d'être recueillis par les embarcations de l'*Abraham-Lincoln*, nous devions nous organiser de manière à les attendre le plus longtemps possible. Je résolus alors de diviser nos forces afin de ne pas les épuiser simultanément, et voici ce qui fut convenu : Pendant que l'un de nous, étendu sur le dos, se tiendra immobile, les bras croisés, les jambes allongées, l'autre nagera et le poussera en avant. Ce rôle de remorqueur ne devait pas durer plus de dix minutes, et nous relayant ainsi, nous pouvions surnager pendant quelques heures, et peut-être jusqu'au lever du jour.

Faible chance ! mais l'espoir est si fortement enraciné au cœur de l'homme ! Puis, nous étions deux. Enfin, je l'affirme, — bien que cela paraisse improbable, — si je cherchais à détruire en moi toute illusion, si je voulais “ désespérer, ” je ne le pouvais pas !

La collision de la frégate et du cétacé s'était produite vers onze heures du soir environ. Je comptais donc sur huit heures de nage jusqu'au lever du soleil. Opération rigoureusement praticable, en nous relayant. La mer, assez belle, nous fatiguait peu. Parfois, je cherchais à percer du regard ces épaisses ténèbres que rompait seule la phosphorescence provoquée par nos mouvements. Je regardais ces

ondes lumineuses qui se brisaient sur ma main et dont la nappe miroitante se tachait de plaques livides. On eût dit que nous étions plongés dans un bain de mercure.

Vers une heure du matin, je fus pris d'une extrême fatigue. Mes membres se raidirent sous l'étreinte de crampes violentes. Conseil dut me soutenir, et le soin de notre conservation reposa sur lui seul. J'entendis bientôt haleter le pauvre garçon ; sa respiration devint courte et pressée. Je compris qu'il ne pouvait résister longtemps.

— Laisse-moi ! laisse-moi ! lui dis-je.

— Abandonner monsieur ! jamais ! répondit-il. Je compte bien me noyer avant lui !

En ce moment, la lune apparut à travers les franges d'un gros nuage que le vent entraînait dans l'est. La surface de la mer étincela sous ses rayons. Cette bienfaisante lumière ranima nos forces. Ma tête se redressa. Mes regards se portèrent à tous les points de l'horizon. J'aperçus la frégate. Elle était à cinq milles de nous, et ne formait plus qu'une masse sombre, à peine appréciable. Mais d'embarcations, point !

Je voulus crier. A quoi bon, à pareille distance ! Mes lèvres gonflées ne laissèrent passer aucun son. Conseil put articuler quelques mots, et je l'entendis répéter à plusieurs reprises :

— A nous ! à nous !

Nos mouvements un instant suspendus, nous écoutâmes. Et, fût-ce un de ces bourdonnements dont le sang oppressé emplit l'oreille, mais il me sembla qu'un cri répondait au cri de Conseil.

— As-tu entendu ? murmurai-je.

— Oui ! oui !

Et Conseil jeta dans l'espace un nouvel appel désespéré.

Cette fois, pas d'erreur possible ! Une voix humaine répondait à la nôtre ! Était-ce la voix de quelque infortuné, abandonné au milieu de l'Océan, quelque autre victime du choc éprouvé par le navire ? Ou plutôt une embarcation de la frégate ne nous hélait-elle pas dans l'ombre ?

Conseil fit un suprême effort, et, s'appuyant sur mon épaule, tandis que je résistais dans une dernière convulsion, il se dressa à demi hors de l'eau et retomba épuisé.

— Qu'as-tu vu ?

— J'ai vu... murmura-t-il, j'ai vu... mais ne parlons pas... gardons toutes nos forces !

Qu'avait-il vu ? Alors, je ne sais pourquoi, la pensée du monstre me vint pour la première fois à l'esprit !... Mais cette voix cependant ?... Les temps ne sont plus où les Jonas se réfugiaient dans le ventre des baleines !

Pourtant, Conseil me remorquait encore. Il relevait parfois la tête, regardait devant lui, et jetait un cri de reconnaissance auquel répondait une voix de plus en plus rapprochée. Je l'entendais à peine. Mes forces étaient à bout ; mes doigts s'écartaient ; ma main ne me fournissait plus un point d'appui ; ma bouche, convulsivement ouverte, s'emplissait d'eau salée ; le froid m'envahissait. Je relevai la tête une dernière fois, puis, je m'abîmai...

En cet instant, un corps dur me heurta. Je m'y cramponnai. Puis, Je sentis qu'on me retirait, qu'on me ramenait à la surface de l'eau, que ma poitrine se dégonflait, et je m'évanouis...

Il est certain que je revins promptement à moi, grâce à de vigoureuses frictions qui me sillonnèrent le corps. J'entrouvris les yeux...

— Conseil ! murmurai-je.

— Monsieur m'a sonné ?

En ce moment, aux dernières clartés de la lune qui s'abaissait vers l'horizon, j'aperçus une figure qui n'était pas celle de Conseil, et que je reconnus aussitôt.

— Ned ! m'écriai-je.

— En personne, monsieur, et qui court après sa prime ! répondit le Canadien.

— Vous avez été précipité à la mer au choc de la frégate ?

— Oui, monsieur le professeur, mais plus favorisé que vous, j'ai pu prendre pied presque immédiatement sur un îlot flottant.

— Un îlot ?

— Ou, pour mieux dire, sur notre narwal gigantesque.

— Expliquez-vous, Ned.

— Seulement, j'ai bientôt compris pourquoi mon harpon n'avait pu l'entamer et s'était émoussé sur sa peau.

— Pourquoi, Ned, pourquoi ?

— C'est que cette bête-là, monsieur le professeur, est faite en tôle d'acier !

Il faut ici que je reprenne mes esprits, que je revivifie mes souvenirs, que je contrôle moi-même mes assertions.

Les dernières paroles du Canadien avaient produit un revirement subit dans mon cerveau. Je me hissai rapidement au sommet de l'être ou de l'objet à demi immergé qui nous servait de refuge. Je l'éprouvai du pied. C'était évidemment un corps dur, impénétrable, et non pas cette substance molle qui forme la masse des grands mammifères marins.

Mais ce corps dur pouvait être une carapace osseuse, semblable à celle des animaux antédiluviens, et j'en serais quitte pour classer le monstre parmi les reptiles amphibies, tels que les tortues ou les alligators.

Eh bien ! non ! Le dos noirâtre qui me supportait était lisse, poli, non imbriqué. Il rendait au choc une sonorité métallique, et, si incroyable que cela fût, il semblait que, dis-je, il était fait de plaques boulonnées.

Le doute n'était plus possible ! L'animal, le monstre, le phénomène naturel qui avait intrigué le monde savant tout entier, bouleversé et fourvoyé l'imagination des marins des deux hémisphères, il fallait bien le reconnaître, c'était un phénomène plus étonnant encore, un phénomène de main d'homme.

La découverte de l'existence de l'être le plus abuleux, le plus mythologique, n'eût pas, au même degré, surpris ma raison. Que ce qui est prodigieux vienne du Créateur, c'est tout simple. Mais trouver tout à coup, sous ses yeux, l'impossible mystérieusement et humainement réalisé, c'était à confondre l'esprit !

Il n'y avait pas à hésiter cependant. Nous étions étendus sur le dos d'une sorte de bateau sous-marin, qui présentait, autant que j'en pouvais juger, la forme d'un immense poisson d'acier. L'opinion de Ned Land était faite sur ce point. Conseil et moi, nous ne pûmes que nous y ranger.

— Mais alors, dis-je, cet appareil renferme en lui un mécanisme de locomotion et un équipage pour le manœuvrer ?

— Evidemment, répondit le harponneur, et néanmoins, depuis trois heures que j'habite cette île flottante, elle n'a pas donné signe de vie.

— Ce bateau n'a pas marché ?

Non, M. Aronnax. Il se laisse bercer au gré des lames, mais il ne bouge pas.

— Nous savons, à n'en pas douter, cependant, qu'il est doué d'une grande vitesse. Or, comme il faut une machine pour produire cette vitesse et un mécanicien pour conduire cette machine, j'en conclus... que nous sommes sauvés.

— Hum ! fit Ned Land, d'un ton réservé.

En ce moment, et comme pour donner raison à mon argumentation, un bouillonnement à l'arrière de cet étrange appareil, dont le propulseur était évidemment une hélice, et il se mit en mouvement. Nous n'eûmes que le temps de nous accrocher à sa partie supérieure qui émergeait de quatre-vingts centimètres environ. Très-heureusement sa vitesse n'était pas excessive.

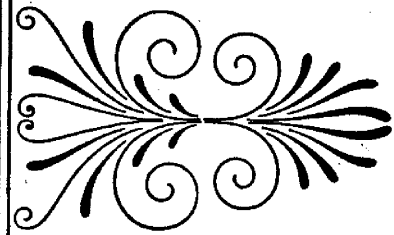
— Tant qu'il navigue horizontalement, murmura Ned Land, je n'ai rien à dire. Mais s'il lui prend la fantaisie de plonger, je ne donnerais pas deux dollars de ma peau !

Moins encore, aurait pu dire le Canadien. Il devenait donc urgent de communiquer avec les êtres quelconques renfermés dans les flancs de cette machine. Je cherchai à sa surface une ouverture, un panneau, "un trou d'homme," pour employer l'expression technique ; mais les lignes de boulons, solidement rabattues sur la jointure des tôles, étaient nettes et uniformes.

D'ailleurs, la lune disparut alors, et nous laissa dans une obscurité profonde. Il fallut attendre le jour pour aviser aux moyens de pénétrer à l'intérieur de ce bateau sous-marin.

Ainsi donc, notre salut dépendait uniquement du caprice de mystérieux timonniers qui dirigeaient cet appareil, et, s'ils plongeaient, nous étions perdus ! Ce cas excepté, je ne doutais pas de la possibilité d'entrer en relations avec eux. Et, en effet, s'ils ne faisaient pas eux-mêmes leur air, il fallait nécessairement qu'ils revinssent de temps en temps à la surface de l'Océan pour renouveler leur provision de molécules respirable. Donc, nécessité d'une ouverture qui mettait l'intérieur du bateau en communication avec l'atmosphère.

L'UNION Franco- Canadienne



Section des Rentes Viageres

Etablie depuis le 27 juillet 1900.

A recruté au delà de 16,500 Membres

en 17 mois d'opérations, et
accumulé, durant la première
année, un fonds de réserve de

\$18,043.37

Pour la modique somme de \$4.60 par année, pendant 20 ans—plus \$1.00 d'inscription—chacun peut s'assurer, au bout de cette période de vingt ans, d'abord, le remboursement intégral de tout l'argent par lui versé, soit \$93.00 pour chaque part à \$4.60—on peut souscrire plusieurs parts—et, de plus, une rente viagère, que les calculs les plus approximatifs permettent d'établir à environ \$200 par année.

L'Union Franco-Canadienne offre ainsi à l'épargne canadienne-française une occasion facile de placer avantageusement ses économies :

Tant pour doter les garçons et filles, à l'âge de 20, 25 ou 30 ans, que pour constituer une pension de retraite, dans leur vieillesse, à ceux qui ne peuvent espérer raisonnablement se ramasser une fortune.

L'Union Franco-Canadienne est la seule de nos associations de mutualité qui procure à ses membres GRATUITEMENT le service régulier d'un grand journal hebdomadaire à nouvelles : LE PIONNIER — *Populaire, Social et Patriote* — FRANC ET SANS DOL.

Président Général de L'Union Franco-Canadienne, M. L.-G. ROBILLARD, Publiciste,
Secrétaire-Trésorier Général, M. J.-M. AMEDÉE DENAULT, L. L. B., Journaliste,
Aviser Légal, M. GUST. LAMOTHE, C. R., Montréal,
Avocat Correspondant, M. ADJUTOR RIVARD, L. L. B., Avocat, 74, rue Saint-Pierre, Québec

Siège Social de L'Union Franco-Canadienne :  Edifice de LA PRESSE
59, RUE ST-JACQUES, MONTREAL, QUEBEC

BOITE POSTALE 2104.

TEL. BELL : 2704 ; TEL. DES MARCHANDS : 329

HISTOIRE D'UN HOMME DU PEUPLE

PAR ERCKMANN-CHATRIAN

I

Lorsque mon père, Nicolas Clavel, bûcheron à Saint-Jean-des-Choux, sur la côte de Saverne, mourut au mois de juin 1837, j'avais neuf ans. Notre voisine, la veuve Rochard, me prit chez elle quinze jours ou trois semaines, et personne ne savait ce que j'allais devenir. La mère Rochard ne pouvait pas me garder; elle disait que nos meubles, notre lit et le reste ne payeraient pas les charges de l'enterrement, et que mon père aurait bien fait de m'emmener avec lui.

En entendant cela, j'étais effrayé; je pensais :

" Mon Dieu ! qui est-ce qui voudra me prendre ? "

Durant ces trois semaines, nous cherchions des myrtilles et des fraises au bois, pour les vendre en ville, et je pouvais bien en ramasser cinq ou six chopines par jour; mais la saison des myrtilles passe vite, la saison des faines arrive bien plus tard, en automne, et je n'avais pas encore la force de porter des fagots.

Souvent l'idée me venait que j'aurais été bien heureux de mourir.

A la fin de ces trois semaines, un matin que nous étions sur notre porte, la mère Rochard me dit :

" Tiens, voilà ton cousin Guerlot, le marchand de poisson; qu'est-ce qu'il vient donc faire dans ce pays ? "

Et je vis un gros homme trapu, la figure grasse et grêlée, le nez rond, un grand chapeau plat sur les yeux et des guêtres à ses jambes courtes, qui venait.

" Bonjour, monsieur Guerlot, " lui dit la mère Rochard.

Mais il passa sans répondre, et poussa la porte de la maison de mon père, en criant :

" Personne ? "

Ensuite il ouvrit les volets, et presque aussitôt une grande femme rousse en habit des dimanches, le nez long et la figure rouge, entra derrière lui dans la maison. La mère Rochard me dit :

" C'est ta cousine Hoquart, elle vend aussi du poisson; s'ils trouvent quelque chose à pêcher chez vous, ils seront malins. "

Et de minute en minute d'autres arrivaient : M. le juge de paix Dolomieu, de Saverne; son secrétaire, M. Latouche, des cousins et des tantes, tous bien habillés, et seulement à la fin notre maire, M. Binder, avec son grand tricorne et son gilet rouge. Comme il passait la mère Rochard lui demanda :

" Qu'est-ce que tous ces gens-là viennent donc faire chez Nicolas Clavel, monsieur le maire ? "

" C'est pour l'enfant, " dit-il en s'arrêtant, et me regardant d'un air triste.

Et voyant que j'étais honteux à cause de ma pauvre veste déchirée, de mon vieux pantalon, de mes pieds nus, il dit encore :

" Pauvre enfant ! "

Ensuite il entra. Quelques instant après, la mère Rochard me fit entrer aussi, pour voir ce qui se passait, et j'allai me mettre sous la cheminée près de l'âtre.

Tous ces gens étaient assis autour de notre vieille table, sur les bancs, se disputant entre eux, reprochant à mon père et à ma mère de s'être mariés, de n'avoir rien amassé, d'avoir été des fainéants, et d'autres choses pareilles que je savais bien, être fausses, puisque mon pauvre père était mort à la peine. Tantôt l'un, tantôt l'autre se mettait à crier : personne ne voulait me prendre. M. le juge de paix, un homme grave, le front haut, les écoutait; et de temps en temps, quand ils criaient trop, il les reprenait en leur disant : — que je n'étais pas cause de ce malheur...; que les reproches contre mon père et ma mère ne servaient à rien...; qu'on devait tout pardonner aux malheureux, quand même ils auraient eu des torts...; qu'il fallait surtout songer aux enfants, etc.; — mais la fureur chaque fois devenait plus grande. Moi, sous la cheminée, je ne disais rien, j'étais comme un mort. Aucun de ceux qui criaient ne me regardait.

" Il faut pourtant s'entendre, dit à la fin M. le juge de paix. Voyons... Cet enfant ne peut pas rester à la charge de la commune... Vous êtes tous de gens riches... aisés... Ce serait une honte pour la famille. Monsieur Guerlot, parlez. "

Alors le gros marchand de poisson se leva furieux, et dit :

" Je nourris mes enfants, c'est bien assez "

— Et moi je dis la même chose, cria la grande femme rousse. Je nourris mes enfants; les autres ne me regardent pas. "

Et tous se levaient, en criant que c'était une abomination de leur faire perdre une journée pour des choses qui ne les regardaient pas. Le juge de paix était tout pâle. Il dit encore :

" Cet enfant vous regarde pourtant plus que la commune; je pense; c'est votre sang ! S'il était riche, vous seriez ses héritiers, et je crois que vous ne l'oublieriez pas. "

— Riche, lui ! criait le marchand de poisson, ha ! ha ! ha ! "

Moi, voyant cela, j'avais fini par sangloter; et, comme le juge de paix se levait, je sortis en fondant en larmes. J'allai m'asseoir dehors sur le petit banc, à la porte. Les cousins et les cousines sortaient aussi d'un air de ne pas me voir. Mon cousin Guerlot soufflait dans ses joues, en s'allongeant les bretelles sous sa capote avec les pouces, et disait :

" Il fait chaud... une belle journée ! He ! commère Hoquart ? "

— Quoi ? "

— On pêche l'étang de Zeller après-demain; est-ce que nous serons de moitié ? "

Ils s'en allaient tous à la file, le juge de paix, le greffier, le maire, les cousins, les cousines, et la mère Rochard disait :

" Te voilà bien maintenant... Personne ne te vent ! "

Je ne pouvais plus reprendre haleine, à force de pleurer. Et pendant que j'étais là, la figure toute mouillée, j'entendais les parents s'en aller, et quelqu'un venir par en haut, en descendant la ruelle des Vergers au milieu du grand bourdonnement des arbres et de la chaleur.

" Hé ! bonjour, mère Balais, s'écria la mère Rochard. Vous venez donc tous les ans acheter nos cerises. "

— Hé ! dit cette personne, mais oui. Je ne fais pas les cerises, j'en vends; il faut que je les achète pour les vendre. "

— Sans doute. Et sur les arbres on les cueille plus fraîches. "

Je ne regardais pas, j'étais dans la désolation.

Comme cette personne s'était arrêtée; je l'entendis demander :

" Pourquoi donc est-ce que cet enfant pleure ? "

Et tout de suite la mère Rochard se mit à lui raconter que mon père était mort, que nous n'avions rien, que les parents ne voulaient pas de moi et que j'allais rester à la charge de la commune. Alors je sentis la main de cette personne me passer dans les cheveux, lentement, pendant qu'elle me disait comme attendrie :

" Allons ! regarde un peu... que je te voie. "

Je levai la tête. C'était une grande femme maigre, déjà vieille, le nez assez gros, avec une grande bouche et des dents encore blanches. Elle avait de grandes boucles d'oreilles en anneaux, un mouchoir de soie jaune autour de la tête, et un panier de cerises sous le bras. Elle me regardait, en me passant toujours sa longue main dans les cheveux, et disait :

" Comment, ils ne veulent pas de lui ? Mais c'est un brun superbe... Ils ne veulent pas de lui ? "

— Non, répondait la mère Rochard.

— Ils sont donc fous ? "

— Non, mais ils ne veulent pas de cette charge.

— Une charge ?... un garçon pareil ! Tu n'as rien ? Tu n'es pas bossu ?... Tu n'es pas boiteux ? "

Elle me tournait et me retournait, et s'écriait comme étonnée :

" Il n'a rien du tout ! "

Ensuite, elle me disait :

" Est-ce que tu as besoin de pleurer, nigaud ? Oh ! les gueux... ils ne veulent pas d'un enfant pareil ? "

Notre maire, qui revenait après avoir conduit M. le juge au bas du village, dit aussi :

" Bonjour, Mme Balais. "

Et elle, se tournant, s'écria :

" Est-ce que c'est vrai qu'on ne veut pas de ce garçon ? "

— Mon Dieu ! oui, c'est vrai, répondit le maire; il reste à la charge de la commune.

— Eh bien ! moi, je le prends.

— Vous le prenez ? dit le maire, en ouvrant de grands yeux.

—Oui, je le prends à mon compte, si la commune veut, bien entendu.

—Oh ! la commune ne demande pas mieux !

En entendant cela, la vie me revenait. Je glorifiais en quelque sorte le Seigneur, pendant que cette dame m'essuyait la figure et me demandait :

—Tu as mangé ?

La mère Rochard répondit que nous avions mangé notre soupe aux pommes de terre le matin.

Alors elle sortit de sa poche un morceau de pain blanc qu'elle me donna, et dit :

—Prends aussi des cerises dans mon panier, et allons-nous-en.

—Attendez que je lui donne son paquet, s'écria la mère Rochard, en courant chercher dans un mouchoir mes souliers et mes habits des dimanches.—Voilà ! Je n'ai plus rien à toi, dit-elle en me donnant le paquet.

Et nous partîmes.

—Ah ! l'on ne voulait pas de toi ! disait la dame ; faut-il qu'on trouve des gens bêtes dans le monde ? Ça fait suer, parole d'honneur ! ça fait suer. Comment t'appelles-tu.

—Je m'appelle Jean-Pierre Clavel, madame.

—Eh bien ! Jean-Pierre, je te garde, et bien contente encore de t'avoir. Prends-moi la main !

Elle était très-grande, et je marchais près d'elle, la main en l'air.

Devant le petit bouchon de la *Pomme de pin*, au bout du village, stationnait la charrette du charbonnier Elie, sa petite *bique* rousse devant, à l'ombre du hangar, et, dans la charrette se trouvaient trois grands papiers de cerises.

Le vieux Elie, avec son large feutre noir et sa petite veste de toile, regardait du haut de l'escalier en dehors ; il s'écria :

—Est-ce que nous partons, Mme Balais ?

—Oui, tout de suite. Attendez que je prenne un verre de vin, et mettez l'enfant sur la charrette.

—Mais, c'est le petit de Nicolas Clavel ?

—Justement ! il est maintenant à moi !

L'aubergiste Bastien, ses deux filles et un hussard regardaient à la fenêtre du bouchon. Mme Balais, en montant l'escalier, racontait que je pleurais comme un pauvre caniche abandonné par ses gueux de maîtres, et qu'elle me prenait. En même temps, elle disait toute réjouie :

—Regardez-le ! On l'aurait fait exprès, avec ses cheveux bruns frisés, qu'on ne l'aurait pas voulu autrement. Allons, dépêchez-vous à atteler, Elie, et mettez l'enfant avec les cerises !

Le hussard, les deux filles et le père Bastien criaient :

—A la bonne heure, Mme Balais ! c'est bien... ça vous portera bonheur !

Elle, sans répondre, entra vider sa chopine de vin. Ensuite elle sortit en criant :

—En route !

Et nous commençâmes à descendre la côte, moi sur la charrette, — ce qui ne m'était jamais arrivé, — Elie devant, tenant sa vieille *bique* par la bride, et Mme Balais derrière, qui me disait à chaque instant :

—Mange des cerises, ne te gêne pas ; mais prends garde d'avaler trop de noyaux !

Qu'on se figure ma joie et mon attendrissement d'être sauvé ! J'en étais dans l'étonnement. Et, du haut de ma charrette, qui descendait pas à pas le chemin creux bordé de houx, je regardais Saverne au fond de la vallée, avec sa vieille église carrée, sa grande rue, ses vieux toits pointus, — où montent des étages de lucarnes en forme d'éteignoir, — la place et la fontaine : tout cela blanc de soleil.

Cent fois j'avais vu ces choses de la Rocheceuse ; mais alors je ne songeais qu'à garder les vaches, à réunir les chèvres au milieu des bruyères. A cette heure, je pensais :

—Tu vas demeurer en ville, dans l'ombre des rues !

Près de la belle fontaine entourée d'aunes et de grands saules pleureurs, au bord de la route, la *bique* d'Elie reprit haleine un instant. Mme Balais but une bonne gorgée d'eau, en se penchant au goulot. Il faisait une grande chaleur et l'on aurait voulu rester là jusqu'au soir. Mais nous repartîmes ensuite lentement, à l'ombre des peupliers, jusqu'à l'entrée de Saverne.

En voyant de loin la jolie maison couverte d'ardoises bleues, — un

petit balcon et des volets verts autour, — qui s'avance à la montée, je pensais qu'un prince demeurerait là pour sûr.

Nous entrâmes donc en ville sur les trois heures, en remontant la grande rue : et, vers le milieu, plus loin que la place du Marché, nous en primes une autre à droite, la petite rue des Deux-Clefs, où le soleil descendait entre les cheminées, le long des balcons vermoulus et des murs décrépits. La mère Balais disait en riant :

—Nous arrivons, Jean-Pierre !

Moi, j'ouvrais de grands yeux, n'ayant jamais rien vu de pareil. Bientôt la charrette s'arrêta devant une vieille maison étroite, la fenêtre en bas, — plus large que haute, — garnie de petites vitres rondes et d'écheveaux de chanvre pendus à l'intérieur.

C'était la maison d'un tisserand. Une femme de trente-cinq à quarante ans, les cheveux bruns roulés en bouclés sur les joues, les yeux bleues et le nez un peu relevé, nous regardait de la petite allée noire.

—Hé ! c'est vous, Mme Balais ? s'écria-t-elle.

—Oui, Mme Dubourg, répondit la mère Balais : et je vous amène encore quelqu'un... mon petit Jean-Pierre, que vous ne connaissez pas. Regardez un peu ce pauvre *bichon* !

Elle me prenait dans ses bras, et m'embrassait en me posant à terre.

Ensuite nous entrâmes dans une petite chambre grise, où le vieux métier, le fourneau de fonte, la table, et les écheveaux pendus à des perches au plafond, encombraient tous les coins. Avec les corbeilles de bobines, le vieux fauteuil à crémaillère, et l'horloge au fond, dans son étui de noyer, on ne savait pas comment se retourner. Mais c'était encore bien plus que notre pauvre baraque de Saint-Jean-des-Choux ; c'était magnifique, des écheveaux de chanvre et des rouleaux de toile, quand on n'avait vu que nos quatre murs et notre hucher derrière, presque toujours vide. Oui, cela me paraissait une grande richesse.

Mme Balais racontait comment elle m'avait pris. L'autre dame ne disait rien, elle me regardait. Je m'étais mis contre le mur, sans oser lever les yeux. Comme la mère Balais venait de sortir pour aider le voiturier à décharger les cerises, cette dame s'écria :

—Dubourg, arrive donc !

Et je vis entrer, par une porte à droite, couverte d'écheveaux, un petit homme maigre et pâle, la tête déjà grisonnante, et l'air bon, avec une jolie petite fille toute rose, les yeux éveillés, qui mangeait une grosse tartine de fromage blanc.

—Tiens, regarde ce que la mère Balais nous ramène de Saint-Jean-des-Choux, dit la dame ; ses parents, les Hoquart et les Guerlot ne voulaient pas de lui, elle l'a pris à sa charge.

—Cette mère Balais est une brave femme, répondit l'homme attendri.

—Oui, mais se mettre une charge pareille sur le dos !

—Mon Dieu ! fit l'homme, elle est seule... l'enfant l'aimera.

—Mais il n'a rien ! s'écria la femme, — qui venait d'ouvrir mon petit paquet sur ses genoux, et qui regardait ma pauvre petite veste des dimanches, ma chemise et mes souliers, — il n'y a rien du tout ! On ne saura pas seulement où le coucher.

—Hé ! s'écria la mère Balais, en rentrant et posant au bord du métier son dernier panier de cerises, ne vous inquiétez donc pas tant, madame Madeleine. J'ai mon oncle, le chanoine d'Espagne, vous savez bien... celui de quatre-vingt-dix ans et demi, et qui ne peut tarder de passer l'arme à gauche... Je vais attraper son héritage... Ça m'aidera pour élever le petit.

Elle riait ; madame Dubourg, la femme du tisserand, était devenue toute rouge.

—Oh ! dit-elle, votre oncle d'Espagne...

—Hé ! pourquoi est-ce que je n'aurais pas un oncle ? répondit la mère Balais. Vous avez bien une tante, vous, une tante à Saint-Witt. Et quand les deux enfants seront grands, nous les marierons ensemble, avec les deux héritages de l'oncle et de la tante. N'est-ce pas, monsieur Antoine ?

Alors le petit homme dit en riant :

—Oui, madame Balais, oui, vous avez raison, l'héritage de votre oncle est aussi sûr que celui de notre tante Jacqueline. Mais vous avez bien fait de recueillir cet enfant... C'est bien !

—Et je ne m'en repens pas, dit la mère Balais. Je ne suis pas embarrassée de lui. J'ai là-haut un vieil uniforme de mon pauvre défunt, nous lui taillerons un habit là-dedans. Et près de ma chambre

j'ai le petit fruitier, pour mettre son lit. Nous trouverons bien un matelas, une couverture, c'est la moindre des choses ; le petit va dormir comme un dieu.—Allons, embrassez-vous," fit-elle en m'amenant la petite fille, qui me regardait sans rien dire, ses beaux yeux bleus tout grands ouverts, et qui m'embrassa de bon cœur, en me barbouillant le nez.

Tout le monde riait, et je reprenais courage. Madame Rivet, la femme du vitrier qui demeurait au second, passait dans l'allée ; on l'appela. C'était une toute petite femme, avec un gros bonnet piqué, le fichu croisé sur la poitrine et la petite croix d'or au cou.

La mère Balais voulut aussi lui raconter mon histoire : deux ou trois voisins, appuyés sur la fenêtre ouverte, écoutaient ; et ce qui s'élevait de malédictions contre les Hoquart et les Guerlot n'est pas à dire : on les traitait de gueux, on leur prédisait la misère. Madame Madeleine avait aussi fini par s'apaiser.

"Puisque c'est comme cela, tout ce que je demande, disait-elle, c'est qu'il ne fasse pas trop de bruit dans la maison. Mais les garçons...

—Bah ! répondait le père Antoine, quand le métier marche, on n'entend rien. Il faut aussi que les enfants s'amuse, et la petite ne sera pas fâchée d'avoir un camarade."

Finalement la mère Balais reprit son panier sur sa tête et me dit :

"Arrive, Jean-Pierre. En attendant l'héritage, nous allons toujours faire une bonne soupe aux choux, et puis nous verrons pour le coucher."

Elle entra dans l'allée, et je repris sa main, bien content de la suivre.

II

Nous avons trois étages à monter : le premier était aux Dubourg, le deuxième aux Rivet, et le troisième sous les tuiles, à nous. C'était tout gris, tout vermoulu ; les petites fenêtres de l'escalier regardaient dans la cour, où passait une vieille galerie, sur laquelle les Dubourg faisaient sécher leur linge. C'est là qu'il fallait entendre, en automne, pleurer et batailler les chats pendant la nuit ; on ne pouvait presque pas s'endormir.

Au-dessus se trouvait encore le colombier, avec son toit pointu et ses grands clous rouillés autour de la lucarne, pour arrêter les fouines. Mais les ardoises tombaient de jour en jour, et les pigeons n'y venaient plus depuis longtemps.

Voilà ce que je voyais en grim pant chez nous. La mère Balais, qui me donnait la main dans le petit escalier sombre, disait :

"Tiens-toi droit ! efface tes épaules ! ne marche pas en dedans ! Je te dis que tu feras un bel homme ; mais il faut avoir du cœur, il ne faut pas pleurer."

Elle ouvrit en haut une porte qui se fermait au loquet, et nous entrâmes dans une grande chambre blanchie à la chaux, avec deux fenêtres en guérite sur la rue, un petit fourneau en fonte au milieu, — le tuyau en zigzag, — et une grande table de chêne au fond, où la mère Balais hachait sa ciboule, ses oignons, son persil et ses autres légumes pour faire la cuisine.

Au-dessus de la table, sur deux planches, étaient les assiettes peintes, la soupière ronde, et deux ou trois bouteilles avec des verres ; dans un tiroir se trouvaient les cuillers et les fourchettes en étain ; dans un autre, la chandelle, les allumettes, le briquet ; au-dessous, la grosse cruche à l'eau.

Avec le grand lit à rideaux jaunes dans un enfoncement, la grande caisse ouverte de tapisserie au pied du lit et trois chaises, cela faisait tout notre bien.

Contre le mur du pignon, au-dessus de la table, le portrait de M. Balais, ancien capitaine au 37^e de ligne, le grand chapeau à cornes et ses deux glands d'or en travers des épaules, les yeux gris clair, les moustaches jaunes et les joues brunes, avait l'air de vous regarder en entrant. C'était un homme superbe, avec sa tête toute droite dans son haut collet bleu ; la mère Balais disait quelquefois :

"C'est Balais, mon défunt, mort au champ d'honneur le 21 juin 1813, à la retraite de Vittoria, dans l'arrière-garde."

Alors elle serrait les lèvres et continuait à faire son ménage, toute pensive, sans parler durant des heures.

A gauche de la grande chambre s'ouvrait le fruitier, qui n'était que le grenier de la maison ; ses lucarnes restaient ouvertes en été ; mais, quand la neige commençait à tomber, sur la fin de novembre, on les fermait avec de la paille. Les fruits, en bon ordre, montaient sur sur trois rangées de lattes, et la bonne odeur se répandait partout.

A droite se trouvait encore un cabinet, la fenêtre sur le toit de la cour. Dans ce cabinet, j'ai dormi des années ; il n'avait pas plus de huit pieds de large sur dix à douze de long ; mais il y faisait bien bon, à cause de la grande cheminée appliquée contre, où passait toute la chaleur de la maison. Jamais l'eau n'y gelait dans ma cruche en plein hiver.

Combien de fois depuis, songeant à cela, je me suis écrié :

"Jean-Pierre, tu ne retrouveras plus de chambre pareille !"

J'aime autant vous raconter ces choses tout de suite, pour vous faire comprendre ma surprise de trouver un si beau logement.

Les paniers de cerises étaient tous rangés à terre, madame Balais commença par les porter dans le fruitier ; ensuite elle revint avec une belle tête de choux, des poireaux et quelques grosses pommes de terre, qu'elle déposa sur la table, d'un air de bonne humeur. Elle sortit du tiroir le pain, le sel, le poivre, avec un morceau de lard ; et comme je voyais d'avance ce qu'elle voulait faire, je pris aussitôt la hachette pour tailler du petit bois. Elle me regardait en souriant, et disait :

"Tu es un brave enfant, Jean-Pierre. Nous allons être heureux ensemble.

Elle battit le briquet, et c'est moi qui fis le feu, pendant qu'elle épluchait la tête de chou et qu'elle pelait les pommes de terre.

"Oui, disait-elle, tes parents sont des gueux ! Mais je suis sûre que tes père et mère étaient de braves gens."

Ces paroles me forcèrent encore une fois de pleurer. Alors elle se ut. Et, l'eau sur le feu, les légumes dedans, elle ouvrit ma chambre et sortit un matelas de son propre lit, pour faire le mien ; elle prit une couverture piquée et des draps blancs dans la grande caisse, et m'arrangea tout proprement, en disant :

"Tu seras très-bien."

Je la regardais, dans le ravissement. La nuit venait. Cela fait, vers les sept heures et demie, elle coupa le pain et servit la soupe dans deux grosses assiettes creuses, peintes de fleurs rouges et bleues, que je crois voir encore, en s'écriant joyeusement :

"Aillons, Jean-Pierre, assieds-toi et dis-moi si notre soupe est bonne.

—Oh ! oui, lui dis-je, rien qu'à l'odeur elle est bien bonne, madame Balais.

—Appelle-moi mère Balais, dit-elle, J'aime mieux ça. Et maintenant souffle, petit, et courage."

Nous mangeâmes ; jamais je n'avais goûté d'aussi bonne soupe. La mère Balais m'en donna de nouveau deux grosses cuillerées, et me voyant si content elle disait en riant :

"Tu vas devenir gras comme un chanoine de l'Estramadure."

Ensuite, j'eus encore du lard avec une bonne tranche de pain ; de sorte que mon âme bénissait le Seigneur d'avoir empêché les Hoquart et les Guerlot de me prendre ; car ces gens avarés m'auraient fait garder les vaches et manger des pommes de terre à l'eau jusqu'à la fin de mes jours. Je le disais à la mère Balais, qui riait de bon cœur et me donnait raison.

Il faisait nuit, la chandelle brillait sur la table. Madame Balais, ayant levé les couverts se mit à visiter sa grande caisse, en rangeant sur le lit tous les vieux habits et les chemises qui lui restaient de son défunt. Moi, assis sur la pierre du petit fourneau, les genoux pliés entre les mains, je la regardais avec un grand attristement, pensant que l'esprit de mon père était en elle pour me sauver. Elle disait de temps en temps.

"Ceci peut encore nous servir ; ça nous verrons."

Ensuite elle s'écriait :

"Tu ne parles pas, Jean-Pierre. Qu'est-ce que tu penses ?"

—Je pense que je suis bien heureux.

—Eh bien ! disait-elle, ça fait que nous sommes heureux tous les deux. Nous n'avons pas besoin des Guerlot, ni des Dubourg, ni de personne. Nous en avons vu bien d'autres en Allemagne, en Pologne et en Espagne... Voilà que Balais nous porte secours... Vois-tu, Jean-Pierre, là-bas, comme il nous regarde ?"

Ayant tourné la tête, je crus qu'il nous regardait, et cela me fit peur ; je me rappelai les prières du village, que je récitai en moi-même.

Finalement, sur les dix heures, la mère Balais s'écria :

"Tout va bien... Allons, arrive, tu dois avoir sommeil."

—Oui, mère Balais.

—Tant mieux ! je peux t'en dire autant pour mon compte."

Nous entrâmes dans ma petite chambre ; elle posa la chandelle à

terre et me fit coucher, en me relevant la tête avec un oreiller. Ensuite, me tirant la grande couverture à fleurs jusqu'au menton.

— Dors bien, dit-elle, il ne faut pas te gêner. Tu n'es pas plus bête que beaucoup d'autres qui ne se gênent jamais. Allons !..."

Puis elle s'en alla.

J'aurais bien voulu penser à mon grand bonheur, mais j'avais si sommeil et j'étais si bien, que je m'endormis tout de suite.

III

Jamais je n'ai mieux dormi que cette nuit-là. Quel bonheur de savoir qu'on a trouvé son nid. Ce sont des choses qui vous reviennent même au milieu du sommeil, et qui vous aident à bien dormir.

Au petit jour, comme le soleil commençait à grisonner la fenêtre, je m'éveillai doucement. On entendait le bruit du mûrier dans la vieille maison ; le père Antoine Dubourg faisait déjà courir sa navette entre les fils, et ce bruit, je devais l'entendre dix ans ! Le tictac du vieux métier m'est toujours resté dans l'oreille et même au fond du cœur.

Comme j'écoutais, voilà que la mère Balais se lève dans sa chambre. Elle bat le briquet, elle ouvre sa fenêtre pour renouveler l'air ; elle allume du feu dans son petit poêle et met ses gros sabots, pour aller chercher notre lait chez Mme Stark, la laitière du coin. Je l'entends descendre, et je pense :

— "Qu'est-ce qu'elle va faire ?"

Dehors, dans la cour, un coq chantait comme à Saint-Jean-des-Choux ; des charrettes passaient dans la rue, la ville s'éveillait. Quelques instants après, les sabots remontèrent : la mère Balais rentre, elle prépare son café, elle met le lait au feu ; puis la porte s'ouvre doucement, et la bonne femme, qui ne m'entendait pas remuer, regarde ; elle me voit les yeux ouverts comme un lièvre, et me dit :

— "Ah ! ah ! voyez-vous... il fait la grasse matinée !... Oh ! ces hommes, ça ne pense qu'à se dorloter... c'est dans le sang !... Allons, Jean-Pierre, allons, un peu de courage !"

Je m'étais levé bien vite, et j'avais déjà tiré ma culotte. Enfin, elle me fit asseoir sur ses genoux, pour m'aider à mettre mes souliers, et puis, me passant sa grande main dans les cheveux en souriant, elle dit :

— "Conduis-toi bien et tu seras beau... oui... tu seras beau... Mais il ne faudra pas être trop fier. Va maintenant te laver à la pompe en bas ; lave-toi la figure, le cou, les mains... La propreté est la première qualité d'un homme. Il ne faut pas avoir peur de gâter l'eau, Jean-Pierre, elle est faite pour cela."

— "Oui, mère Balais," lui répondis-je, en descendant le vieil escalier tout roide.

Elle, en haut, penchée sur la rampe, avec son grand mouchoir blanc autour de la tête et ses boucles d'oreilles en argent, me criait :

— "Prends garde de tomber ! prends garde !"

Ensuite elle rentra dans sa chambre. J'aperçus au bas de l'escalier l'entrée de la cour, à gauche au fond de l'allée, et la petite cuisine des Dubourg ouverte à droite ; le feu brillait sur lâtre, éclairant les casseroles et les plats. Mme Madeleine s'y trouvait ; je me dépêchai de lui dire :

— "Boniour, Mme Madeleine."

Et de courir à la pompe, où je me lavai bien. Il faisait déjà chaud, le soleil arrivait dans la cour comme au fond d'un puits. Sur la balustrade de la galerie, un gros chat gris faisait semblant de dormir au soleil, les poings sous le ventre, pendant que les moineaux, en l'air, s'égosillaient et bataillaient dans les chéneaux.

Je regardais et j'écoutais ces choses nouvelles, en me séchant près de l'auge, quand la petite Annette Dubourg, du fond de l'allée, se mit à crier :

— "Jean-Pierre, te voilà !"

— "Oui, lui dis-je, me voilà."

Nous étions tout joyeux, et nous riions ensemble ; mais Mme Madeleine cria de la cuisine :

— "Annette... Annette... ne fais donc pas la folle... laisse Jean-Pierre tranquille !"

Alors je remontai bien vite. La mère Balais, en me voyant bien propre, bien frais, fut contente.

— "C'est comme cela qu'on doit être, dit-elle. Maintenant prenons le café, et puis nous irons à la halle."

Les tasses étaient déjà sur la table. Pour la première fois de ma vie, je pris du café au lait, ce que je trouvai très bon, et même meilleur que la soupe. Ensuite il fallut balayer les chambres, laver nos écuelles et mettre tout en ordre.

Vers sept heures, nous descendîmes. La mère Balais portait de nos paniers de cerises sur sa tête, et moi la balance et les poids d'une corbeille. C'est ainsi que nous sortîmes. Il faisait beau temps.

En remontant la grande rue, le bonnetier, l'épicier et les autres marchands, en bras de chemise sur la porte de leurs boutiques, qui venaient d'ouvrir, nous regardaient passer. Le bruit s'était répandu que la mère Balais avait pris à son compte un enfant Saint-Jean-des-Choux, et plus d'une ne pouvait le croire. Deux ou trois connaissances du marché, la laitière Stark, la marchande sabots, lui demandaient :

— "Est-ce vrai que cet enfant est à vous ?"

— "Oui, c'est vrai, disait-elle en riant. C'est rare, à mon âge d'avoir un enfant qui mange de la soupe en venant au monde. Ça rend glorieuse."

Et les gens riaient. Nous arrivâmes bientôt sur la place de l'ancien palais des évêques de Saverne. Nous avions là notre baraque de planches, près de cinq ou six autres, — où l'on vendait de la viande fumée, de la bonneterie et de la poterie, — sous les acacias. Le soleil nous réjouissait la vue, et nous étions assis à l'ombre, le panier de cerises devant nous. Les servantes, les hussards, venaient acheter nos cerises, à trois sous la livre : et les enfants venaient aussi nous demander pour deux liards.

Ces choses m'étonnaient, ne les ayant jamais vues. Deux ou trois fois la mère Balais me dit de sortir sur la place, pour faire connaissance avec des camarades. A la fin je sortis, et tout de suite les autres me tournèrent, en me demandant :

— "D'où est-ce que tu viens ?"

Je leur répondais comme je pouvais. Finalement, un grand rouleur le fils du serrurier Materne, me tira la chemise du pantalon par derrière pour faire rire les gens, et, dans le même instant, j'entendis la mère Balais me crier de loin :

— "Tombe dessus, Jean-Pierre !"

Alors j'empoignai ce grand Materne, méchant comme un âne rouge, et du premier coup je le roulai par terre. La mère Balais criait :

— "Courage, Jean-Pierre !... Donne-lui son compte !... Ah ! gueux !"

Les autres virent en ce jour que j'étais fort, c'est pourquoi en ville disaient :

— "Le garçon de la mère Balais est fort ! Il est de Saint-Jean-des-Choux ; il a gardé les chèvres et les vaches ; il est très-fort !"

Et j'avais de la considération partout. Le grand Materne et son frère Jérôme m'en voulaient beaucoup, mais ils n'osaient rien en dire. La mère Balais paraissait toute joyeuse :

— "C'est bien, disait-elle, je suis contente ! Il ne faut jamais attirer personne ; mais il ne faut pas non plus se laisser manquer ; c'est à ça, qu'on reconnaît les hommes. Celui qui se laisse manquer n'a pas de cœur."

Elle se réjouissait. Vers cinq heures, ayant vendu nos cerises, nous rentrâmes à la maison faire notre cuisine, souper et dormir.

Ces choses se renouvelaient de la sorte tous les jours. Tantôt nous avions du soleil, tantôt de la pluie. Après les cerises, la mère Balais vendit des petites poires, après les poires, des prunes, etc. Elle ne voulait pas toujours m'avoir dans sa baraque ; au contraire, elle me disait :

— "Va courir ! On ne reste pas assis à ton âge, comme des ermites qui récitent le chapelet, en attendant que les perdrix leur tombent dans le bec ; on court, on va, on vient, on se remue. Il faut ça pour grandir et prendre de la force. Va t'amuser !"

Naturellement je ne demandais pas mieux, et dans la première quinzaine je connaissais déjà les Materne, les Gourdière, les Poulet, les Robichon, enfin tous les bons sujets de la ville ; car de sept heures du matin à six heures du soir, on avait le temps de courir les rues, Dieu merci ! de regarder le tourneur, le forgeron, le rémouleur, le ferblantier, le menuisier ; on avait le temps de rouler dans les écuries, dans les granges, dans les greniers à foin et le long des haies, de grappiller des framboises et des mûres.

Et les batailles allaient toujours leur train ! Tous les soirs, en rentrant, j'entendais madame Dubourg crier du fond de l'allée :

— "Hé ! il profite, Jean-Pierre. Regardez ses coudes... regardez ses genoux... regardez son nez... regardez ses oreilles... ça va bien !"

Nous nous sommes déjà efforcés de faire bien comprendre au public, l'avantage des spécialités médicales ; nous avons démontré par la science, le raisonnement et la logique, que les mêmes remèdes ne pouvaient pas servir indifféremment pour les hommes et pour les femmes, et qu'il fallait des préparations spéciales pour chacun des deux sexes. Tout le prouve :

La confrontation physique est différente chez l'homme et chez la femme ; le fonctionnement des organes n'est pas le même ; la constitution des tissus, l'économie interne, la composition du sang, la marche du système, tout diffère.

De plus, l'hygiène de l'homme et de la femme ne se ressemble pas, leurs besoins ne sont pas les mêmes, ni leurs travaux, ni leurs affections. L'homme se livre à des ouvrages pénibles, demandant un déploiement considérable de force ; les occupations de la femme sont moins rigoureuses, mais l'effort est plus constant ; l'homme travaille au dehors, au grand air, la femme reste à la maison, enfermée ; leur nourriture diffère autant que leur besogne ; la femme a des obligations familiales auxquelles l'homme échappe.

Toute montre bien que leurs affections doivent être différentes. Des affections différentes ne peuvent pas être traitées par des remèdes semblables. Ce serait absurde. Mais nous offrons au public plus que des raisonnements, plus que de la logique. Voici des faits. **Il n'y a rien de plus brutal que les faits.**

Nous publions ci-après deux colonnes parallèles où nous mettons face à face deux certificats, dont l'un, d'un homme qui a été guéri par les PILULES MORO, et l'autre, d'une femme, qui doit sa guérison aux PILULES ROUGES. Nous demandons aux lecteurs de parcourir ces attestations de guérison.

C'est là qu'ils constateront toute la différence entre les maladies des hommes et celles des femmes, traitées et guéries par ces deux remèdes.

N'est-ce pas la preuve absolue qu'ils n'ont pas les mêmes effets et que l'un n'aurait pu être pris à la place de l'autre, ou que pris indifféremment, ils n'auraient pas le même résultat. Vous avez dans ces deux tableaux la preuve indiscutable que les maladies de l'homme et celles de la femme exigent chacune leur spécialité.

" Je suis heureuse, nous écrit Madame Charland, de pouvoir vous dire que ma maladie, que j'attendais avec tant d'anxiété, vient de se passer doucement, et que je vous suis très reconnaissante pour le bien que m'ont fait les PILULES ROUGES.

" Je sais que sans les PILULES ROUGES, je ne ne serais jamais arrivée sans accident au terme de ma maladie.

" Les PILULES ROUGES m'ont remise à la santé et nous ont procuré, à mon mari et à moi, le grand bonheur d'avoir au milieu de nous une petite fille bien portante et qui a bien envie de vivre.

" Je suis d'autant plus reconnaissante que mes maladies antérieures avaient toujours été très dures et que je n'avais jamais pu rendre aucun enfant à terme.

" Madame ARSENE CHARLAND.
" 122, rue Roch, West Gardner, Mass."

" En travaillant dans les chantiers, il y a quatre ans, écrit M. Marcille, j'avais pris un EFFORT, et depuis ce temps-là, j'étais retenu à la maison sans pouvoir vaquer à mes occupations.

" Pendant ces années, quatre médecins me traitèrent chacun leur tour, mais sans m'apporter de soulagement. Tout le monde sait qu'un "EFFORT" fait bien souffrir et est aussi bien difficile à guérir. J'étais faible, j'avais des douleurs partout ; lorsque je mangeais, mes vivres me restaient sur l'estomac. J'ai été quatre ans sans pouvoir travailler. Au mois de Novembre, 1900, j'ai commencé à prendre les PILULES MORO, dix boîtes me guérirent complètement.

" Je suis aujourd'hui en parfaite santé, et toutes ces mauvaises maladies que cet "EFFORT" m'avaient apportées, sont disparues, et je veux que mon témoignage soit publié dans les journaux, pour le bien que les hommes qui ont souffert d'un "effort," comme j'en ai souffert, pourraient en retirer.

" M. LOUIS MARCILLE,
" Ste-Martine, Que."



La gravure ici reproduite est un fac-simile d'une boîte de PILULES ROUGES de la CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE.

Lorsque vous irez acheter des PILULES ROUGES, apportez avec vous cette gravure et voyez à ce que la boîte de Pilules qu'on vous vend, en soit une copie exacte. L'Étiquette est imprimée en rouge sur papier blanc.

Si toutefois votre marchand ne tient pas les véritables PILULES ROUGES, nous vous les enverrons franco, au Canada ou aux Etats-Unis, sur réception du prix, qui est de cinquante centins pour une boîte ou de deux piastres et demie pour six boîtes.

Lorsque vous écrirez pour des PILULES ROUGES, donnez une description de la maladie dont vous souffrez, afin que nos Médecins Spécialistes puissent vous dicter les conseils dont vous avez besoin.

Adressez vos lettres comme suit :

CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE

274 rue Saint-Denis, Montréal

N.B.—Les PILULES ROUGES ne sont que pour les femmes. Les consultations gratuites pour les femmes se donnent tous les jours de la semaine, excepté le dimanche, usqu'à huit heures du soir, au No 274 rue Saint-Denis, Montréal.



La gravure ici reproduite est un fac-simile d'une boîte de PILULES MORO. Lorsque vous achèterez des PILULES MORO, ayez avec vous cette gravure et voyez à ce que la boîte que l'on vous vend, en soit une copie exacte. L'Étiquette est imprimée en bleu sur papier blanc.

Si toutefois votre marchand ne tient pas les véritables PILULES MORO, nous vous les enverrons franco, au Canada et aux Etats-Unis, sur réception du prix, qui est de cinquante centins la boîte, ou de deux piastres et demie pour six boîtes.

Lorsque vous écrirez pour les PILULES MORO, donnez en même temps une description des symptômes dont vous souffrez, afin que les Médecins de la CIE MEDICALE MORO puissent vous dicter les conseils dont vous aurez besoin.

Adressez vos lettres comme suit :

COMPAGNIE MEDICALE MORO

1724 rue Sainte-Catherine

N.B.—Les PILULES MORO ne sont que pour les hommes. Les consultations gratuites pour les hommes se donnent tous les jours de la semaine, excepté le dimanche, jusqu'à huit heures du soir, au No 1724 rue Sainte-Catherine, Montréal.

L'UNION FRANCO-CANADIENNE

Association Catholique et Nationale

ASSURANCE POPULAIRE A TAUX FIXES



Fondée à Montréal, le 1er octobre 1894, par M. l'abbé MAGLOIRE AUCLAIR, curé de la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Montréal, et par un groupe de philanthropes chrétiens. Sous le patronage distingué de S. G. Mgr l'archevêque de Montréal, avec l'approbation de nos Seigneurs les archevêques et évêques du Canada français et d'un grand nombre de laïques distingués.

Section des Secours en Maladie et Bénéfices au Décès

• • Assurance au Décès • •

Polices de \$500, \$1,000, \$2,000, \$3,000 : à des taux fixes, dont le montant est gradué d'après l'âge de l'assuré à son admission.

(la première semaine après l'avis donné n'étant jamais payable.) et dix autres semaines à \$5.00, pendant une même année, s'il y a lieu.

• • Secours en Maladie • •

\$3.00 par semaine, pendant les deuxième et troisième semaines de l'incapacité totale de travailler

Quand la réserve du Fonds de Secours aura atteint \$10,000 et tant qu'elle se maintiendra à ce chiffre, le sociétaire malade de L'Union Franco-Canadienne aura droit, en plus des bénéfices susdits, à douze semaines à \$3.00 et quatorze semaines à \$2.00, formant en tout \$120.00 de bénéfices de maladie par année et trente-huit semaines de secours ; c'est-à-dire plus que n'accorde aucune association de bienfaisance en pareil cas.

DEPUIS QU'ELLE EXISTE

L'Union Franco-Canadienne

a déjà distribué dans la province de Québec, en bénéfices de toute nature,

Au Delà de - \$35,000.00

NOËL! NOËL!

Au Souvenir de la Creche de Bethleem,
joignons la pensee des pauvres malades
et des malades pauvres ❀ ❀ ❀ ❀

Les Enfants Faibles Reprennent Vigueur

Ces jours derniers,
étant pour affaires profes-
sionnelles, chez un
médecin de cette ville,
il me fit un si chaud
éloge du

Vin des Carmes

que je me décidai d'en
faire usage dans ma fa-
mille. Mes enfants souf-
fraient de débilité et de
manque d'appétit. Lors-
qu'ils ont commencé à
prendre ce vin, l'effet
m'a émerveillé; ce

Vin des Carmes

est véritablement la pré-
paration la plus digne
d'emploi.

O.-E. MOFFET, M.V.,
Quebec.



Les Mères en Font L'Éloge ❀ ❀ ❀ ❀

Québec,

12 novembre 1899.

Sur prescription de
mon médecin, j'ai fait
prendre du

Vin des Carmes

à mes enfants qui étaient
très faibles. J'ai été
très satisfaite, car ils
sont revenus rapidement
à la santé, et ce vin est
très facile à prendre.

Mme JOSEPH LEFEBVRE,

Rue Saint-Joseph,
Ancien poste du
du Vendôme.

Temoignage d'un Pere de Famille

Messieurs,—Mes fils souffrant d'une croissance exagérée, font usage du VIN DES CARMES depuis plusieurs
mois. Il y a que quatre ou cinq jours que votre dernier envoi est consommé, et déjà ils ressentent la nécessité
d'une nouvelle commande. Veuillez m'expédier au plus tôt possible deux douzaines.

Votre VIN DES CARMES est une préparation d'une telle valeur que, si le public savait l'apprécier,

Je ne crois pas qu'il serait possible d'user d'aucun autre vin médical.

Votre obligé,

Docteur J.-A. GARNEAU, Député Coroner.

QUÉBEC, Janvier. 1901.

Opalitz

LA MEILLEURE CIGARETTE EGYPTIENNE
20\$ LA BOITE **EN VENTE PARTOUT**